Récits d'éducateurs de rue dans le domaine de la prévention specialisée en France

Ils travaillent dans la rue

cnlaps

Sommaire

1. Région Arc méditerranée p. 3 - 25

2. Région Grand Est p. 26 - 30

3. Région Grand Ouest p. 31 - 46

4. Région Ile-de-France p. 47 - 51

5. Région Nord, Pas-de-Calais et Picardie p. 51 - 61

6. Région Rhône-Alpes p. 61 - 82

7. Région Sud-Ouest p. 83 - 89

1. RÉGION ARC MÉDITERRANÉE

Comment organiser ces textes ? Dans quel ordre les présenter ? Le groupe avait bien du mal à se prononcer. Nous avons joué à partir des titres, pour raconter encore un peu, et finalement ce sont des présentations plutôt fidèles de cet ensemble de récits qui disent différemment des choses dans le fond semblables, éparpillées d'un territoire à un autre mais cohérentes.

La rue, son atmosphère : tout un voyage en couleur... les quatre saisons
Séquences : je suis l'œil du quartier
Le Début, le bon moment
Le temps est un outil mais les temps changent
La nuit, tous les chats sont gris, la peur au ventre, l'usure
Questions d'actualité : la crédibilité de la présence sociale
Qui suis-je ? La complexité de maintenir un lien, l'étoile de mer
Dans le fond j'ai toujours fait ça
Je continuerai à faire de la rue.
Hélène

La rue au début, avec son atmosphère, c'est le moment où la nuit tous les chats sont gris.
Qui suis-je ? Je suis l'œil du quartier.
La peur au ventre je continuerai à faire de la rue, de la présence sociale avec des séquences en couleur. La complexité de maintenir un lien de préserver sa crédibilité tout en évitant son usure reste une question d'actualité.
Le temps un outil du travail de rue…
Les temps changent…
Les 4 saisons de la présence sociale sont tout un voyage…
Dans le fond j'ai toujours fait ça … comme une étoile de mer !
Isa et Raoul

Qui suis-je ? Au début, il y a la rue, une atmosphère.
C'est tout un voyage en couleur, fait de séquences, de bons moments.
Le temps : un outil ; les quatre saisons de la présence sociale.
La nuit, tous les chats seraient gris ?
Les temps changent ; malgré l'actualité, l'usure, la peur au ventre,
La complexité de maintenir le lien, je continuerai à « faire de la rue »,
Question de crédibilité. Dans le fond, j'ai toujours fais ça !
Je suis l'œil du quartier, une étoile de mer parmi d'autres !
Laurent

Qui suis-je? Je suis l'œil du quartier.
Au début la rue c'est un voyage en couleur, au fil du temps, dans une atmosphère, là où la nuit tous les chats sont gris.
Être là, au bon moment: 4 saisons où les temps changent avec la complexité de maintenir un lien, l'usure professionnelle, la peur au ventre parfois, suis-je crédible?
Malgré tout, je continuerai à faire de la rue pour être auprès de ces étoiles de mer.
Au fond, j'ai toujours fait ça.
Sarah

Et comme cela n'avait pas apporté de réponse en ce qui concerne l'ordre de présentation, nous n'en avons choisi aucun, et les textes se succèdent donc de manière aléatoire. Simplement nous avons commencé par celui qui était le plus « méthodologique ».

Le travail de rue et la présence sociale

Mode opératoire et outils d'évaluation

Aller Vers

Le travail de rue est une démarche éducative et sociale qui consiste à aller vers les personnes dans leur milieu. C'est une action qui s'inscrit dans le long terme et qui constitue l'axe de travail fondateur de la prévention spécialisée.
La présence sociale s'organise dans des espaces d'accueil plus ou moins formalisés que les jeunes occupent.
L'ensemble des pratiques est imprégné de cette présence car c'est le seul mode d'action permettant de nouer des relations avec un milieu qui n'en fait pas spontanément la demande. C'est le moyen privilégié d'atteindre un public entretenant des rapports difficiles avec les institutions.
L'éducateur dispose de nombreuses possibilités pour effectuer ce type d'intervention. Elles lui permettent de s'ajuster à la particularité du territoire sur lequel il exerce sa mission.

Être Là

Les espaces non institutionnels constituent les itinéraires des éducateurs de prévention spécialisée. La rue, les squares, les porches d'immeubles, les cages d'escaliers, mais aussi les espaces commerciaux ou publics, les gares, les équipements socioculturels qui disposent d'un lieu d'accueil ouvert.
À force d'observation, de parcours, l'éducateur de prévention spécialisée cerne son territoire d'intervention et considère les lieux de vie du quartier, de la cité, des grands ensembles, de la rue, des jardins publics, comme lieux d'apprentissage et d'expression d'un certain nombre de jeunes.
Être présents dans ces espaces avec stabilité et continuité permet d'assurer une fonction repère ; c'est aussi lutter, par sa présence même, contre la ségrégation des quartiers, contre la stigmatisation discriminante ; c'est être là où personne ne va.
Certains jeunes sont exclus de leurs propres quartiers et les lieux de regroupement deviennent multiples. Il s'agit alors de sortir des sentiers battus et de retracer les mouvements d'une population dans son environnement élargi. Un pont, une rivière, deviennent alors des espaces à traverser. Il s'agit de trouver ces lieux pour trouver les jeunes, non pas les débusquer mais les suivre, connaître les lieux de regroupement, être avec eux et permettre que se joue l'entrée en relation.

Au bon moment

Il s'agit de tendre vers une présence fréquente et régulière sur des lieux, aux moments où les jeunes ont l'habitude de s'y réunir, quels que soient le jour et l'heure. Nous nous efforçons de cerner les moments à privilégier en réalisant à échéance régulière une observation d'amplitude maximale : journée, soirées, week-ends, jours de fête. Nous faisons ainsi comprendre par notre comportement, et non à partir d'une annonce verbale ou formelle, notre disponibilité aux moments les plus favorables au développement des relations.
Le bon moment c'est aussi celui où la discussion va s'engager, celui qui demande de la répartie ; c'est une réponse au centième « bonjour » prononcé jusqu'alors resté sans réponse ; c'est une question lancée « en l'air » par un jeune au moment où l'on croise le groupe ; c'est parfois une cigarette qui atterrit à nos pieds ; ce sont autant de provocations, d'attitudes de questionnement, de défi ou de méfiance qui posent toujours la même question relative à notre présence: qui es-tu et que veux-tu ; pourrais- je te faire confiance, peux-tu comprendre et m'aider. Souvent, très simplement il suffit de donner à voir et à comprendre que nous ne sommes ni des policiers, ni des dealers, ni des pervers, mais des éducateurs.
Le repérage de ce « bon moment » tient alors à notre professionnalisme, notre compétence relationnelle, notre capacité d'adaptation... Un « bon moment » n'a cependant aucune utilité professionnelle s'il ne se renouvelle pas, il est le déclencheur d'une relation qui aura besoin de temps pour s'établir.

Disponible

Travailler dans la rue c'est être disponible pour écouter, observer sans insistance et avec discrétion. Sans intention autre que d'aller à la rencontre. Proposer trop vite des solutions aux problèmes énoncés, sans connaissance des personnes et du milieu, se révèle souvent être une erreur.
Nous devons d'abord faire partie du paysage, être reconnus comme des personnes dignes de confiance, s'être fait expliquer et avoir intégré les codes, les rituels autour desquels s'organise la vie des jeunes sur le quartier.
L'éducateur de prévention spécialisée est pratiquement en position d'ethnologue dans le milieu qu'il pénètre. Il se doit d'accepter l'existence de modes de fonctionnement sociaux dont il est le témoin préalablement à toute réaction visant une transformation des comportements. Il s'agit parfois de partir, de comprendre que notre présence ne s'inscrit plus dans une relation positive mais qu'elle « dérange » et de savoir revenir au même lieu et au même moment, auprès des personnes qui finissent par nous y attendre.
Cette position de réserve et de discrétion peut durer des semaines, voire des mois avant de faire place à plus d'engagement et de prises de position.

Et produire de l'expertise

Le travail de rue et la présence sociale sont des démarches éducatives qui consistent à observer, créer du lien et comprendre.
L'observation est d'abord générale. Elle part du territoire dans son ensemble, le délimite, cerne son organisation, ses points forts et ses carences. Ainsi, il peut s'agir de répertorier les espaces publics présents ou représentés dans ou à proximité des lieux de vie des populations. Nous pouvons rapidement repérer les possibilités organisées de déplacement en observant la présence ou non de transport en commun, d'une gare...
Ensuite l'observation doit se porter sur les lieux de vie et de regroupement des populations. Ce que l'on appelle le « cadre de vie » peut nous renseigner sur l'implication des logeurs mais aussi des habitants dans le maintien, la réfection ou le délaissement des espaces privés et communs. Notre présence régulière permet de constater des habitudes, des fonctionnements de groupe, positifs ou négatifs. Il s'agit là d'observer comment s'organise la vie de

la cité, du quartier, du noyau villageois. Les manifestations festives, les relations conviviales mais aussi les incivilités, dégradations ou conflits entre personnes sont autant d'éléments qui alimentent notre diagnostic permanent et permettent une représentation objective du territoire où nous devons intervenir.
La création du lien se réalise par le contact répété avec les populations rencontrées sur les territoires. Majoritairement nos contacts se font avec la population jeune car c'est vers elle que notre mission de prévention spécialisée est orientée. Néanmoins, le lien s'établit aussi avec les commerçants, les associations du quartier, les tenants de la mémoire que sont souvent les personnes âgées.
Les liens ainsi entretenus peuvent avoir des objectifs différents selon qu'ils s'établissent avec telle ou telle catégorie de la population. Ainsi, le but évident de la création du lien avec les jeunes repose sur notre mission d'aide sociale à l'enfance. Le lien c'est aussi l'établissement de la relation de la confiance et la possibilité de faire des propositions éducatives qui engageront peut-être le jeune et l'éducateur dans une relation d'accompagnement et non plus de simple contact. Le lien avec les associations permet d'envisager des partenariats…
À chaque fois, il s'agit de comprendre et d'évaluer les dysfonctionnements, les manques ou les besoins, mais aussi les lieux et personnes ressources. Il s'agit, de même, de comprendre les comportements des publics que nous rencontrons et ainsi mettre en œuvre nos actions de prévention spécialisée.
Les buts poursuivis par le travail de rue et la présence sociale ont pour conséquence la production d'une expertise. L'éducateur de prévention spécialisée élabore et produit des diagnostics à partir de sa compétence à s'immerger dans un tissu social. Mais l'ensemble de ces éléments ne peut produire cette expertise qu'au prix d'une formalisation des observations, rencontres, liens et accompagnement établis.

Évaluer / Valoriser / Partager

L'évaluation du travail de rue et de la présence sociale porte sur un ensemble de variables qu'il faut regrouper pour arriver à les analyser. Il s'agit de montrer que le temps passé sur un quartier, auprès des jeunes ou des associations, les kilomètres parcourus, « baskets aux pieds », s'inscrivent dans un mode opératoire fondamental de la prévention spécialisée. Nous ne sommes ni en balade, ni en visite mais en charge de la mise en œuvre d'une action spécifique qu'il faut rendre lisible et visible.
Tout d'abord il faut se souvenir des observations, des rencontres, des événements, de tous ces éléments qui participent à l'élaboration du diagnostic. Pour ce faire, l'éducateur dispose en premier lieu de ses propres outils. Carnet de bord, grille d'observation, post-it collés sur un agenda, dictaphone ; tous supports à même de répondre à la nécessité de se souvenir.
Ensuite, cette somme d'informations doit prendre sens et valeur dans un outil qui est commun à l'ensemble des éducateurs afin que soient formalisées des données du même ordre. Cet outil permet en outre de passer de l'appréciation individuelle d'un professionnel, à l'analyse partagée en équipe et avec sa hiérarchie. L'éducateur sort ainsi de sa propre observation, la valorise auprès de ses collègues et participe aux stratégies de mise en œuvre de l'intervention de prévention spécialisée. Cette dernière démarche permet ainsi de repartir sur le terrain avec méthode et organisation. Par exemple, se souvenant des lieux, et des jours et heures, où se regroupe tel ou tel groupe de jeunes, l'éducateur peut organiser son temps de manière à être présent au « bon moment » auprès de ces personnes.
De même, observant des comportements inadaptés et les partageant via l'outil commun de recueil de données, l'équipe peut décider d'adapter sa présence. Un lieu de deal repéré doit par exemple être approché avec prudence et réflexion.
L'évaluation permet de valoriser les effets de notre présence sur les quartiers. Le nombre de jeunes rencontrés donne lieu à des transferts en termes d'accompagnement qu'il ne faut pas négliger. Cet aspect quantitatif lié au réseau de jeunes puis aux accompagnements éducatifs individualisés, donne aussi à voir les aspects qualitatifs du travail de rue et de la présence sociale.
Le diagnostic permanent formalisé par l'utilisation institutionnelle de l'outil d'évaluation favorise la compréhension des actions ensuite mises en place. Citons ici l'exemple des animations de proximité, nouvel outil de la prévention spécialisée issue de l'observation des éducateurs quant à la carence d'animation globale sur certains secteurs, la nécessité de créer une dynamique de rencontre des populations et des associations autour d'actions conviviales et positives.
Enfin, la communication de certaines analyses issues du travail de rue et de la présence sociale, revalorise notre position technicienne au regard des éléments que nous possédons, que nous sommes en capacité d'analyser, puis de partager avec des partenaires tous associés dans la mise en œuvre, par exemple des politiques de la ville. L'éducateur, montrant sa proximité avec le terrain, donne aussi une vision distanciée de sa propre action et gagne ainsi en lisibilité. Chacun peut alors comprendre l'impérieuse nécessité d'améliorer, à force d'expériences partagées, la question de l'évaluation du travail de rue et de la présence sociale.

David, addap13

Séquences de travail de rue

Faire du travail de rue c'est être confronté à toutes sortes de situations diverses, à vivre toutes sortes « d'aventures ». **Être dans la rue c'est aussi être amené à vivre ce que les personnes présentes dans le quartier vivent mais pas de la même place** (avec, cependant une certaine distance, car le soir l'éducateur ne reste pas dans le quartier, il va vivre dans un autre lieu).

Je partage ce que les habitants : les enfants, les adolescents, les parents, vivent, du fait de mon implication et du temps passé dans tous les espaces investis : les rues, devant les immeubles, les parcs, les terrains de sport, les commerces, les établissements scolaires, les squares, les aires de jeux, les structures de proximité.

Au travers de ma tournée du quartier, je partage certains événements qui se produisent dans la rue, comme la venue du Bibliobus le mercredi après-midi, près du rond-point de B., qui attire et regroupe les enfants qui se pressent pour échanger leurs livres ou leurs DVD et s'installent avec moi sur les coussins en feuilletant un livre au chaud, en écoutant une histoire, ou les plus grands comme ce jeune de 15 ans qui s'ennuie et vient chahuter dans le Bibliobus, histoire de tester un peu les réactions des adultes. C'est justement l'occasion que je saisis pour établir un contact, en allant vers ce jeune, et parler de son comportement mais aussi de sa vie dans le quartier, de sa scolarité, de ses envies, de ses inquiétudes. C'est là qu'il me sollicite pour l'aider à trouver un stage en menuiserie. Le lien qui a pu se construire progressivement à partir de cette rencontre devant le bibliobus a permis un accompagnement éducatif depuis plusieurs années.

De ma place d'éducatrice qui fait du travail de rue, je ne veux stigmatiser personne. Je suis simplement disponible à la rencontre et aux demandes et questions. **Je travaille avec tout le monde : ceux qui ont des difficultés et ceux qui n'en ont pas, ceux qui ont des questions et ceux qui veulent parler de tout et de rien.** C'est ainsi que je suis amenée à rencontrer, selon le moment de la journée, une grand-mère qui prend le soleil un après-midi d'hiver, assise sur les marches devant un immeuble. Elle me raconte comment elle allait chercher il y a plus de quarante ans, étant adolescente, le lait à la ferme, toute proche du quartier. Ils se chauffaient au charbon au bois. Les immeubles n'existaient pas encore et la vie était différente. Cette grand-mère qui me raconte ces anecdotes, détient une partie de l'histoire de La P. Ce qu'elle me confie me permet de reconstituer le puzzle de l'histoire et l'évolution du quartier et de mieux comprendre les rapports et les réactions des habitants. Le lien avec les personnes se construit aussi en parlant du passé, ce qui va donner du sens au présent.

Je croise aussi dans l'après-midi, le jeune « décrocheur scolaire » qui est gêné de me rencontrer parce qu'il devrait être en classe et qu'il a été pris sur le fait. Je lui demande pourquoi il n'est pas en cours. Il me répond qu'il ne veut plus aller en classe.

Il s'agit de sentir si l'instant est propice pour aborder la question de ses difficultés scolaires ou si j'attends et choisis un autre moment où le jeune sera plus disposé à aborder cette question. Est-il prêt à entendre les paroles de l'adulte qui va lui rappeler la réalité avec les obstacles à affronter et surmonter, mais aussi qui peut trouver avec lui des solutions pour dépasser ce moment difficile ?

C'est ma présence régulière dans le quartier qui me permet d'être repérée, reconnue et acceptée, car selon les moments, les tensions existantes, l'éducatrice de rue que je suis, sera la bienvenue ou pas. C'est là qu'il faut aussi passer son chemin et ne pas s'imposer.

Être dans la rue avec les habitants c'est être amené à vivre des moments que l'on peut ressentir comme difficiles voire violents. Une descente de police, une dizaine de policiers qui arrivent brusquement en voiture banalisée, en moto, stationnent sur la rue principale et encerclent le quartier. Ils fouillent et contrôlent les papiers d'identité de tous les garçons et les hommes du quartier qui circulent à pied, en voiture, qui descendent du bus à cet instant. Cela se passe dans une sorte de silence lourd. Des mères, des enfants assistent à la scène qui se déroule sous leurs yeux, surpris, immobiles et se demandent ce qui se passe. Une maman prend son téléphone pour appeler des journalistes, qui arrivent très rapidement et demandent à quelques personnes ce qu'elles ont vu. Les journalistes vont vers les policiers et les questionnent sur la raison de leur présence. Ils ont reçu des ordres du préfet.

Que dois-je faire? Que peut faire l'éducateur dans cette situation précise ? Quelle est sa place ? **L'éducateur est présent « sans filet » et doit faire preuve de prudence et adopter l'attitude la plus appropriée.**

« Prendre la pose » observer ce qui se passe, écouter les réactions des mamans, des jeunes, comprendre ce qui se joue à cet instant. Être là pour rassurer, tenter d'expliquer, de donner du sens à ce qui est vécu. Intervenir mais comment ? Je pense qu'il est important de tenter de calmer les esprits qui s'échauffent et d'aider à prendre de la distance avec cet événement qui a plombé l'atmosphère pendant plusieurs jours.

Être dans la rue c'est encore et toujours « aller vers ». Je vais vers un groupe de jeunes âgés de 14 à 17 ans, assis sur un banc près du terrain de sport, pour établir un contact avec eux, pour leur montrer que je m'intéresse à eux et que je ne passe pas dans le quartier sans les aborder et échanger avec eux. Leur accueil est plutôt froid, mais pas agressif. Ils écoutent du Rap sur un téléphone. Ils me parlent du « Centre » qui ne propose plus d'activités pour les adolescents et se plaignent de cette situation. Je les écoute en apportant des explications à la situation présente et en précisant que les choses vont évoluer et que des dispositions sont prises par la mairie pour pallier ces manques. Je les écoute, tout en essayant de les rassurer. Je leur propose d'autres alternatives en tentant de les mobiliser et de leur redonner espoir. Ils m'écoutent, posent des questions mais je sens qu'ils ne semblent pas convaincus par les promesses des institutionnels et des adultes et se sentent laissés pour compte.

Être éducatrice dans un quartier c'est aussi accepter de ne pouvoir résoudre les difficultés des jeunes, des familles, des habitants, mais d'apporter, avec humilité et une réelle volonté et persévérance, sa contribution pour que les situations s'améliorent, évoluent. Le travail de partenariat avec les autres structures associatives ou institutionnelles prend là tout son sens et est indispensable pour pouvoir mener des actions structurantes et garder du lien avec les jeunes.

Petit focus sur mes territoires d'intervention.

La présence sociale en prévention spécialisée
Les interactions sociales et les dynamiques de territoire

Sur mon territoire d'intervention, les jeunes se réunissent et se déplacent en groupe. **Nous ne faisons que peu de rencontres individuelles.** Les dynamiques à l'œuvre dans ces groupes sont en perpétuel mouvement. En fait, la constitution des groupes n'est soumise à aucune règle formelle. Ils se font et se défont en fonction du lieu de regroupement et du moment de la journée.

L'approche collective me permet d'observer les interactions sociales des groupes.

Souvent un jeune se positionne en porte-parole du groupe et m'interpelle avec un soupçon de provocation : « Je la connais ta disquette, tu vas me dire d'aller à la Mission locale Jam ou à Pôle emploi, mais moi je connais déjà ces circuits qui servent à rien. » Ou alors : « Ah, ces éducateurs qui me servent à rien». Avec l'expérience, j'arrive à gérer ces situations en détournant la discussion vers la responsabilité du jeune : **« D'accord, j'ai rien fait pour toi, mais toi qu'est-ce-que tu as fait pour toi ? ».**

Dans d'autres groupes, lorsqu'une discussion est lancée et que les jeunes sollicitent notre avis d'adulte, j'adopte (ou j'essaye) une position neutre, d'arbitre en favorisant la prise de parole dans un esprit de tolérance. Cette position n'est pas évidente à tenir d'autant que les sujets sensibles, comme la religion ou les relations de genre, mobilisent des avis souvent passionnés.

Le sujet tabou par excellence : la lutte contre l'homophobie, fixe une limite dans la tolérance. Avec mon collègue, on lança une discussion : peut-on être musulman et gay ? C'est la question qui fâche et les clichés ont commencé à fuser : « ce sont des malades » ou « ce n'est pas naturel » rivalisent avec le : « il faudrait tous les ... ». Si l'éducateur adopte un parti pris sur ce type de sujet, il est forcément suspect pour les jeunes : « si tu parles comme cela, c'est que tu dois être PD toi aussi ».

Ces temps de parole reflètent souvent une stigmatisation des individus de la part de ceux qui se disent en être victimes. Lorsque je leur fais remarquer qu'ils reproduisent le même discours discriminant dont ils se disent victimes en société, on me rétorque : « en fait, personne n'a le droit de juger ».

Expliquer aux jeunes la manière dont la société fonctionne relève du parcours du combattant, de longue haleine, car la prise de conscience nécessite un investissement sur le long terme. **Le discours de répétition est une arme pour l'éducateur.**

Ensuite, la règle du respect du grand frère régit les interactions entre les individus du même groupe. Les grands frères faisant travailler les plus petits dans le cadre des économies parallèles participent au respect de cette hiérarchie sociale, dans le cadre d'une imitation du modèle.

Enfin, certains individus dans les groupes sont animés par une dynamique d'insertion, insufflée par l'éducateur ou le jeune lui-même.

Ces éléments, moteurs dans un groupe, diffusent cette dynamique aux autres membres qui se trouvent alors confrontés aux dilemmes suivants : continuer à subir la « glandouille » ou devenir acteur de leur insertion.

Quand ils sont acteurs (de leurs vies), une nouvelle interaction sociale, basée sur une projection, se met en place : les individus comparent leur projet professionnel, parlent de leur rendez-vous à la Mission locale Jam ou à Pôle-emploi. Quel est alors mon positionnement ? **Lorsqu'une motivation anime un groupe, mon rôle est d'être vigilant au départ de cette dynamique** et d'être présent pendant, en faisant régulièrement des points, avec les jeunes, sur leur situation.

Cette description condensée des dynamiques de plusieurs groupes type de notre territoire d'intervention, ou d'un seul groupe se déclinant sous différentes formes, me révèle un enseignement primordial. **Ces dynamiques et les interactions sociales les accompagnant participent à l'émergence d'une intelligence de territoire dont le groupe constitue la pierre angulaire.** Elle se veut a-formelle car elle se vérifie en groupe et elle est informelle car nourrie par le vécu et l'expérience. Elle permet aux interactions sociales de réguler les relations au sein du groupe. Ainsi certains individus développent des compétences en groupe, un apprentissage social dans la rue.

Reste à savoir **comment faire prendre conscience aux jeunes de leurs propres compétences et comment articuler ces compétences pour qu'elles deviennent socialement acceptables.** Ce questionnement met en lumière les interactions qui se nouent entre le groupe, ou un élément à l'intérieur du groupe, et ma place d'éducateur sur le territoire. Investir la relation avec le jeune me garantit un rapport privilégié à partir duquel je peux travailler.

Ma place au sein du groupe est légitimée par les liens sociaux développés avec ces individus qui me reconnaissent la place d'adulte bienveillant à leurs côtés.

On m'interpelle sur des questions diverses qui m'éloignent, parfois, du discours de prévention propre à la prévention spécialisée. A ce stade, je me rends compte qu'investir la relation constitue le socle de mon intervention. Mon rôle éducatif prend alors tout son sens. Orienter le lien pour qu'il réponde à l'intérêt du jeune.

Mais sans une présence sociale régulière dans la rue permettant d'investir la relation, rien n'est possible.

Selim, APS 34

La rue

La rue, de quoi parle-t-on ?
Territoire d'intervention défini par les financeurs (Conseil général...).
Lieu où sont les jeunes.
La rue regroupe différents « mondes », est censée être un lieu de mixité sociale mais y-a-t-il vraiment mixité sociale ? La rue joue-t-elle toujours ce rôle-là ?
La rue, qui la fréquente ? Qui ? Quand ? Comment ?
Partir d'une définition globale et la plus générale possible, pour ensuite préciser en fonction de notre métier.
Chaque moment a son public, comme par exemple le matin les personnes âgées qui font les courses, les gens qui travaillent, etc.
La rue et sa symbolique : en France la rue est connotée négativement. Par exemple ont dit les jeunes « traînent » dans la rue et non les jeunes « jouent » dans la rue. Au regard des adultes, les enfants dans la rue sont automatiquement perçus comme « mal éduqués » ou « en danger ». Les jeunes, les adolescents dans la rue, sont souvent perçus comme délinquants.
La rue ne nous semble plus être un espace de socialisation, de rencontre, de jeu, mais uniquement un lieu de passage (perception des adultes).

Isa, APS-CJ Hyères

Début

Quand on est une jeune professionnelle, on est pleine d'entrain, d'ambition. Mon deuxième poste d'éducatrice de rue, qui plus est en CDI, me ravit. Un nouveau territoire à investir: tellement de choses à découvrir, d'ambiances et d'éléments dont il faudra s'imprégner. Et puis, très peu de temps après, une grande claque: le licenciement de mon collègue pour faute professionnelle. Et les échanges avec mon directeur : "Vu ce qui s'est passé, on va laisser les choses se tasser... N'attends pas de nouveau collègue tout de suite."

Seulement deux mois et demi de binôme sur le terrain, à peine le temps de se repérer et pas encore d'existence, de reconnaissance... Le service n'a que peu d'ancrage sur le quartier: un an de diagnostic par des éducateurs qui sont partis, un seul est resté, élevé au poste de chef de service. Six mois d'immersion pour mon collègue avant mon arrivée. Le service existe-t-il aux yeux des jeunes ? Le binôme a à peine eu le temps de cité...

Mes amplitudes de travail de rue sont importantes : s**entiment d'errer, de divaguer sur un territoire si vaste! Je connais mon but, mais les jeunes le connaissent-ils? Vont-ils comprendre que l'étrangère que je suis a été placée là pour eux ?** Ou, plus simplement dit, que l'éducatrice que je suis a eu son poste parce que le département a considéré ce quartier en grande difficulté et du coup ces jeunes difficiles, marginalisés ou en voie de l'être???

J'entretiens des relations déjà établies en la présence de mon collègue. Ça marche avec certains jeunes, moins avec d'autres adultes qui ont appris pour son licenciement et qui prennent parti pour lui car ils sont harkis, eux aussi. Sentiment que le chemin sera long...

À chaque nouvelle accroche, toujours une présentation, insatisfaisante, imparfaite, de mon rôle.
— Je suis éducatrice, si tu le souhaites, je peux t'aider.
— Tu proposes quoi?
— Ben... je peux t'aider dans ce dont tu auras besoin...

Sentiment de parler pour ne rien dire... Ne rien avoir à proposer hormis la relation à un adulte, à quelqu'un qui peut devenir une personne de confiance: ça c'est dur à expliquer... surtout à des jeunes...

Et puis, une femme seule qui tourne sur un quartier, c'est perçu comment? Lorsque j'aborde des groupes de jeunes garçons, je désamorce les relations de séduction: je ne suis pas là pour ça... Lorsque je croise des groupes de filles, j'essuie des regards en coin. J'essaye d'entrer en relation pour expliquer ce que je fais là. "Je ne suis pas là pour draguer... Je ne suis pas votre ennemie." Dur, dur d'affirmer un statut professionnel...

Les beaux jours s'installent, les accompagnements se concrétisent, tout doucement. Et une relation de confiance en entraîne une autre, deux autres, plusieurs autres. Le mot se passe, mon numéro de portable tourne... Des jeunes que je ne connais pas m'appellent : "Untel m'a donné ton num., on ne se connaît pas mais il/elle m'a dit que tu pourrais m'aider." Ça y est! La mayonnaise prend.

Ma fonction d'éducatrice de rue prend sens!

Caro, ABP 21

Je suis l'œil du quartier… (contre-pied)

Et oui je vois tout !! J'entends tout, mais je ne dis jamais rien. J'observe, on me sollicite. Que de confidences écoutées. Je suis depuis très longtemps situé à un endroit névralgique du quartier, comme pour ne pas être oublié hé !hé !hé ! Plus de 20 ans que je suis implanté au sein de la cité !! Je colle au quartier et suis bien repéré. Je suis devenu un point stratégique, incontournable, là où tout se passe !! Toujours là, à déranger une certaine partie de la population, mais aussi, indispensable pour d'autres.

Mon boulot c'est d'être dans la rue, là au milieu des tours du quartier, et ça par tous les temps. J'en ai vu des choses se passer autour de moi. Combien de fois on a essayé de « m'utiliser », de « me prendre en otage ». Certains ont même essayé de me casser. Et si ma mémoire ne me trahit pas ça a chauffé quelques fois à cause de moi.
Parfois il m'est arrivé d'avoir peur, surtout quand la « bac » descend, que tout le monde part dans tous les sens et que certains se planquent derrière moi. Ou encore quand ceux qui n'étaient pas contents ont tenté de me « brûler » !! Oui vous avez bien lu!

J'entends souvent dire qu'il faut « Aller vers », ben moi c'est plutôt « On vient vers moi ». Combien de jeunes j'ai vu rester là, oisifs, à refaire le monde. Jamais seuls les jeunes, toujours à 2 minimum. Que des garçons, souvent à se plaindre qu'il n y a rien pour eux, pas de travail, pas de loisirs, etc. … Oui mais c'est pas en restant là, à côté de moi, au pied de leur tour, qu'ils vont trouver quelque chose. Il faudrait qu'ils aillent voir un peu plus loin.

Combien j'en ai vu trafiquer, j'ai même côtoyé de sacrés « caïds » ; maintenant les vrais caïds y en a plus. Plutôt des jeunes qui se prennent pour… mais qui n'ont ni l'envergure, ni rien dans le ciboulot, et qui traficotent.

J'en ai vu grandir des enfants et certains ont plutôt bien réussi dans la vie : prof, médecin, ingénieur…, ça me rassure tout ça. Y a des ressources autour de moi, pas que des gens en difficultés, pas que des murs gris et tagués. D'ailleurs les tags ça me connaît. Combien de mots j'ai vu écrits, de toutes les couleurs et parfois illisibles pour les non-initiés.

Et puis il y a ceux qui ne passent plus, qui ne passeront plus. Qu'on a tous pleurés. Qui un jour sont partis dans des accidents que je pressens tous les jours quand je vois tous ces jeunes rouler comme des fous devant moi. Mais rien ne change, les morts d'un jour sont oubliés le lendemain.

Mais quand même, que de bons moments aussi. De sacrées animations j'ai vécu …
Avec les petits,… les ados, …les mamans,… Les fêtes de quartier, …les lotos,… les matches de foot !! D'ailleurs en ce moment c'est le foot qui me prend le plus de temps. En effet une équipe est née sur le quartier et me sollicite pas mal. J'ai le sentiment de servir à quelque chose de bien pour une fois et d'être utilisée à bon escient. Je retrouve une deuxième jeunesse. Mais bon gardons les pieds sur terre tout va tellement vite.

Depuis quelque temps déjà, j'ai vu des gens qui déambulent sur le quartier. Ils ne sont là pas loin de moi. Je ne sais pas trop ce qu'ils font : éducateur, animateur, agent de « je-ne-sais-quoi ». Ils sont là, comme moi, aussi dans la rue, mais difficile de savoir en quoi consiste leur intervention. Certains sont des jeunes comme les autres, mais bref c'est bien confus tout ça.

Ah oui ! Vous savez quoi ? Maintenant ce sont les enfants des enfants d'il y a 20 ans qui viennent me voir. Brrr ça fait froid dans le dos ce temps qui passe si vite.

Je me sens tout décati et me délabre un peu, **et à force d'être dehors tout le temps on me traite de SDF parfois**. Bientôt il faudra que je fasse un « ravalement » de façade .Je reprendrai des couleurs, hi !hi !hi !!

Je ne vous cache pas que c'est de plus en plus difficile avec les jeunes, qui sans arrêt me tournent autour. Ça m'use. Et en plus, beaucoup d'entre eux « sont avec le bon dieu » maintenant. J'en perds mon latin et ne comprends plus très bien ce qu'il faut faire… Ah là là, quelle galère !!

Moi qui suis « athée grâce à dieu » et qui ai pour vocation d'être laïque, je ne vous dis pas la « pagaille » dans certaines discussions. Alors ça discute et rediscute autour de moi. Discussions stériles, discussions sans fin et ce fossé des cultures qui se creuse de plus en plus.

J'écoute beaucoup et ne dis pas grand-chose, je reste emmurée dans le silence et garantis le secret de tout ce que je peux entendre.

Tout ça me fait dire que je joue un rôle dans cette cité et ceux qui veulent me raser n'y sont pas encore arrivés, hé ! hé ! hé !

Ah ! Au fait je ne me suis pas présentée !!

Je suis la ..... Salle Des Fêtes du quartier Val des Rougières à H. Hi ! hi ! hi !!

Raoul, APS – CJ Hyères

Le bon moment…

Je suis éducateur spécialisé à l'X. depuis bientôt dix ans. Le travail de rue et la présence sociale font partie intégrante et fondatrice de ma pratique.

Démarrant une intervention sur un secteur jusqu'alors non couvert, j'ai, après quelques années de prévention spécialisée et de travail de rue, redécouvert le « bon moment ».

Au début, il s'agissait de découvrir ce quartier dans ce qu'il a de plus général : ses espaces communs, ses bâtiments, ses commerces. Au moment de me concentrer sur sa population je me suis rendu compte de son absence. Pas ou peu de jeunes sur les espaces internes au quartier. En élargissant mon rayon d'action, j'ai ensuite découvert, au détour d'un passage en sous-bois et d'un petit cours d'eau, que les adolescents avaient investi un espace proche du quartier. Ils étaient nombreux et j'ai rapidement observé que leur comportement pouvait ne pas être très « adapté ».

J'ai donc concentré mes efforts sur cet espace élargi du quartier. Il s'agissait évidemment de rentrer en relation avec ces jeunes. Je crois, en effet que c'est dans la rencontre avec les jeunes que se tisse ce qui deviendra la relation éducative. Cette rencontre se construit avec le temps et les moments. Il s'agit d'être là, souvent, de traverser des espaces, des lieux de regroupement.

Passer devait d'abord me permettre de devenir une personne physiquement reconnaissable même si je sais que notre présence n'est jamais complétement naturelle et suscite doute, crainte ou interrogation. Cette personne qui passe et repasse, seule ou accompagnée, est-ce un flic, un client, un « égaré »… ou un éducateur ? Alors j'ai multiplié les passages, mais n'ai concrètement rencontré personne. J'ai, durant cette phase, alimenté mon diagnostic permanent d'observations mais n'ai trouvé aucune occasion d'aller rencontrer ces jeunes avec qui j'ai respecté une distance raisonnable. Je n'approchai guère, ils n'avançaient pas non plus. Pourtant quelques scooters sont passés, quelques regards ont été échangés, pas de mots.

J'avais alors le sentiment qu'il faudrait provoquer la rencontre, engager une discussion qui me permettrait de clarifier le pourquoi de ma présence, d'expliquer ma fonction, ma mission et de permettre à la demande d'émerger. **Je suis passé et repassé. Cherchant à me rapprocher du groupe, j'ai souvent changé de trottoir uniquement pour le traverser. J'ai souvent tenté un « bonjour » ; et longtemps je n'ai obtenu aucune réponse.**

Quelle déception lorsque le groupe, certains jours, décidait de s'écarter de la route pour investir un espace plus caché, là où ils voient sans être vus ou du moins, là où, s'ils sont vus, ils ont le temps de réagir. Alors, à force de passages une interrogation apparaît : Comment aller au-delà des observations et provoquer la rencontre ?

Il va falloir y aller, je dois provoquer ce contact qui fondera notre rencontre puis nos probables relations éducatives. Pour l'instant je suis bien impuissant face aux jeunes qui se retournent et me montrent leurs dos, qui ne répondent pas à mes salutations, qui murmurent lorsque c'est moi qui, les ayant dépassés, leur tourne le dos.

Un jour, l'un d'eux, croisé à un autre endroit, répond timidement à mon bonjour, mais je ne m'arrête pas et poursuis mon chemin : raté !!!

Comment faire : approcher du groupe et dire : « bonjour, je me présente, je suis l'éducateur de prévention qui travaille sur ce secteur et je viens vous rencontrer » ? Sans doute non, en tout cas je ne le ressens pas comme cela. Et pourtant j'ai besoin de ce premier contact pour dire qui je suis.

Plusieurs moments se sont présentés et je ne les ai pas saisis, peut-être parce que je n'avais pas mesuré l'importance de ces moments fortuits.

Sauf ce jour-là : traversant le quartier j'arrive en haut d'un escalier où, à l'écart du groupe, un jeune couple fume une clope et discute. Pour passer, je dois leur signaler ma présence, ils sont assis sur les marches et me tournent le dos. « Bonjour, pardon… », le couple s'écarte, je passe. Encore raté !!! Je poursuis mon chemin, le groupe s'est éloigné et je ne peux me rapprocher. Ce temps de travail de rue n'aura servi qu'à compléter mon propre diagnostic. J'ai de nouveau observé des comportements, photographié visuellement des jeunes, mais aucun contact probant.

Pourtant ce petit couple croisé auparavant est peut-être une chance. Je décide, fait rare sur un parcours de ce type, de faire demi-tour et de remonter les marches. Cette fois les deux jeunes me font face, toujours assis au milieu de cet escalier. J'avance et spontanément le jeune homme se lève, me sourit et m'invite à passer.

Montée d'adrénaline : je me dis que le moment, le bon moment est peut être celui-là, qu'il faut que je le saisisse. Dire quelque chose, n'importe quoi mais dire plus que merci et au revoir. Je remercie chaleureusement le jeune homme mais c'est parce qu'il me répond que le moment est propice. En effet, il me demande si je cherche quelque chose. La question me permet de me poser, et de me présenter.

Dans les cinq minutes qui suivent, le groupe jusqu'alors éloigné se rapproche et m'entoure, les questions fusent, la relation est enfin engagée, cette partie-là est gagnée !

David, addap13

Je continuerai à faire de la rue

Depuis 7 ans je suis présente sur un même territoire qui comprend plusieurs quartiers sur lesquels j'ai été amenée à intervenir alternativement.

Je connais ces quartiers : mon travail de rue est davantage ciblé que si je démarrais ; en fonction de ma connaissance des regroupements, des événements, des tensions... j'organise ma présence mais je suis toujours aussi présente dans la rue qu'au début. La qualité des liens noués est aussi fonction de cette question de « ma durée » sur le territoire. J'ai accompagné des jeunes à différentes étapes (avec des modalités différentes).

Tout le monde sait qui je suis. Par exemple sur une situation l'année dernière une jeune fille (16 ans) n'allait plus en cours : l'éducateur référent était absent et j'ai pris le relais de cette situation (mission locale...) mais quand l'éducateur est revenu, la maman et la jeune m'ont demandé de continuer le suivi : cela renvoyait à une présence de ma part très anciennement repérée et connotée par l'entourage.

Je ressens beaucoup la confiance que les gens me font : « si il y a quelqu'un qui peut m'aider c'est toi » ; « on va te faire rencontrer notre éducatrice » ; « **du moment qu'ils partent avec vous ça va »... nous sommes très proches et en confiance mais je ne fais pas partie de leur famille, je suis là à titre professionnel,** je le répète sans arrêt et quand je le leur dis je me le dis à moi aussi. Parfois il y a entre eux des moments festifs, ils ne m'y invitent pas et c'est bien, ça veut dire que le temps ne m'a pas « piégée ». Je suis dans la proximité et dans l'altérité en même temps.

Je continuerai à faire de la rue parce qu'on est témoin de tout ce qui se passe : une naissance, une libération de prison, etc. Je vois et je ressens. C'est à partir de ce socle que je peux ensuite travailler des relations individuelles. Parce que je sais des choses, par capillarité, par imprégnation.

Être dans la rue c'est parfois le seul moyen d'être en contact : des jeunes filles que je connaissais se sont mises en ménage avec des hommes que je n'ai jamais vraiment accompagnés et à présent elles sont voilées. Elles ne viennent plus dans les locaux, dans les institutions, mais moi je continue à les croiser parce que je suis dans la rue et si une opportunité se présente je pourrai la saisir.

Être dans la rue c'est dire aussi **je suis disponible je ne lâche pas mais je ne suis pas interventionniste ; par ma seule présence je fais passer l'ensemble de cette chaîne de messages.**

Une jeune fille que j'ai aidée à un moment de sa vie (agressions etc.) en ce moment vit avec un homme, elle est voilée, elle passe en voiture devant moi qui ne la vois pas : en fait **elle s'arrête, elle descend, elle vient m'embrasser elle ne dit rien moi je lui pose la question du voile « tu portes le voiles maintenant ? », elle ne dit rien, elle repart ; mais le contact n'est pas rompu et c'est elle qui l'a manifesté. Si elle a quelque chose à dire à un moment elle sait que je suis là et en plus là dans la rue, c'est facilitateur, elle n'aura aucune démarche à faire, elle pourra dire ou faire** à son rythme, ma présence à moi ne varie pas, c'est un repère.

Jeannette, ASEPARG

Quatre saisons de la présence sociale

Il fait beau !
L'indication n'est pas anodine lorsque l'on envisage de faire du « travail de rue ».
On sait que l'on va rencontrer du monde et que cela ne sera pas comme mercredi dernier. Un mistral glacial emportait tout sur son passage, pliait en deux les petits footballeurs d'Omar, ayant fait fuir les parents et retranché les jeunes dans des lieux inconnus de nous. Car dans nos cités ils ne s'abritent plus depuis longtemps dans les halls d'immeuble.
Aussi, ce mercredi nous laissait espérer quelques bonnes rencontres en plus du rendez-vous que nous avions fixé aux filles. Dix en tout, afin de préparer un projet européen. Rendez-vous dans la rue, devant le « G », car depuis la fermeture du centre social, impossible de trouver une salle dans les environs.

Les filles seront, comme d'habitude, en retard, nous en profiterons pour discuter avec d'autres habitants de la cité. M. « K. » nous interpelle, il est souvent dehors en début d'après-midi. Il se fait du souci pour l'un de ses fils, celui de 18 ans, qui ne fait rien. Pourtant nous avons engagé un suivi avec Nicolas et la dernière formation proposée a été refusée par le père : « Trop loin », dit-il, « et inutile ».
Entre-temps Nicolas nous a rejoints, son grand frère aussi, ainsi que quelques copains qui « traînaient par là ». Un voisin du rez-de-chaussée est à sa fenêtre. Notre discussion prend l'allure d'un forum. Tout le monde s'en mêle, donnant son avis sur l'intérêt de « ces formations bidons », sur les talents et capacités de Nicolas, sur ce qu'ils auraient fait à sa place, sur ce qu'ils aimeraient faire. Nicolas viendra ce soir à la permanence. Rendez-vous est pris avec deux autres jeunes également.

Les filles sont enfin prêtes, certaines habillées et maquillées comme pour aller danser, d'autres encore en pyjama. Nous leur consacrons une heure comme prévu, légèrement à l'écart afin que personne ne se mêle de leurs histoires. Nous devons nous accorder sur un rendez-vous avec un intervenant théâtre, préparer une sortie spectacle « danse des enfants des rues venus du Brésil », convaincre leurs parents de les laisser sortir, et surtout trouver un lieu pour rédiger leur projet, car « dans ces conditions, rien n'avance », comme le dit Aurélie.
Un « grand » passe en deux roues, interpellant ses sœurs.
— « Qu'est-ce que vous faites là ! », agressif.

— « Une réunion... Ça se voit, quand même ! »

C'est l'hiver, la nuit tombe vite nous aurons plaisir à prendre un café chez Ali, avant que les jeunes avec lesquels nous préparons une vidéo sur l'adolescence n'arrivent. **Nous nous installons dans le snack, ouvert depuis peu, à l'entrée de la cité.** Il rassemble de nombreux jeunes et certains que nous ne rencontrons pas par ailleurs en ont fait leur Q. G. C'est l'occasion-prétexte, c'est aussi un moment un peu difficile pour nous. **Toujours cette impression d'envahir un lieu qui n'est pas le nôtre, d'être un peu voyeurs, et indésirables.**

Pourtant nous sommes bien accueillis. Dehors, un jeune demande à Ahmed, mon collègue, des précisions sur la formation qu'il doit débuter, tandis qu'une fille, **Lydia, me tend son portable en disant : « S'il te plaît, parle à ma mère ».** À l'intérieur, c'est chaleureux et même ceux qui n'ont pas envie de nous voir nous accueillent tranquillement. Certains parmi les plus grands (nos échecs..) iront revoir Elisa l'éducatrice « Pôle 13 ». C'est bientôt l'heure pour la vidéo, nous sortons en attendant que le groupe se forme. Une altercation éclate entre deux jeunes. Au début les insultes pleuvent à sens unique, puis dans les deux sens, enfin les mains commencent à s'envoler.
Ahmed et quelques grands tentent de s'interposer. Un attroupement s'est formé :

— « Qu'est-ce qui se passe ?? »
— « De toute façon il n'a rien dans la tête ! »
— « Appelle son grand frère ! »
— « Celui-là c'est un démon et en plus, il est méchant. »

Entre-temps les deux bagarreurs, accompagnés d'Ahmed et du grand frère, se sont rendus dans l'une des familles concernées pour faire le point et calmer les choses. Enfin !, essayer...
Je cherche à comprendre la difficulté que nous avons à rentrer en contact avec l'un des deux jeunes, grand provocateur de bagarres périodiques, se figeant dans des conduites à risque et refusant tout contact avec les adultes. « Tu perds ton temps » me dit l'homme d'entretien de la cité qui nous a rejoints. « On était pas comme ça nous, on appréciait ce que vous, les éducs, faisiez pour nous. » Et oui, un « ancien », comme on dit, il a au moins trente ans.

Cependant ma saison préférée pour la présence sociale reste quand même l'été.

Vers le soir, l'air est doux les jeunes rentrent de la plage, ils vont vite prendre une douche. Pendant ce temps, on parle avec les mères, assises sur les marches d'immeuble. Tout le monde est disponible. Fin juin, début juillet, il n'est pas trop tard pour envisager la rentrée, une orientation, une inscription tardive. **On discute du quartier, de ce qu'il faudrait faire : une fête ? Un ciné en plein air ?**

— « Et les gamins ? Qu'est-ce qu'il y a pour les gamins ? Il y a plus rien pour les gamins ! Avant c'était mieux ».
— « C'est quoi qui était mieux ? »
— « Je sais pas moi..., on était jeunes. »

Voilà.

Demain peut-être, la cité sera déserte, comme inhabitée.
Personne le matin.
Personne à midi, ni l'après-midi.
Et, vers le soir, des gens allant dans tous les sens, n'ayant ni le temps ni l'envie de parler, courant vers autre chose.
C'est aussi cela la présence sociale.

Poppy, addap13

Le temps un outil spécifique à la prévention spécialisée

Au début quand j'arrive dans un quartier, je regarde : où est-il, sur quel paysage donne-t-il, comment est-il rattaché à la ville ?

Je suis arrivée dans une cité construite sur une butte qui domine la mer. La ville est dans le lointain, avec sa basilique, et tout près, il y a un immense bâtiment moderne avec des panneaux lumineux : c'est le plus grand centre commercial d'Europe ! Un grand axe central et des passages entre les bâtiments et les places qui donnent une impression de labyrinthe.

Puis, je m'intéresse aux mouvements de la population. Qui emprunte ces lieux de passages? Où y-a-t-il des regroupements de personnes? Qui sont ces gens ? Des jeunes, des mamans avec leurs enfants, des hommes en habit de travail. J'observe leurs déplacements à différents moments de la journée et à partir de lieux différents : le chemin entre la cité et le collège, la sortie de l'école primaire, les aires de jeux l'après-midi, les entrées des immeubles en soirée, le jardin... des jeunes, des enfants, des mères de famille.... je regarde.

Je m'assieds sur un banc, c'est drôle, il tourne le dos à la mer, je m'imprègne, la cité autour de moi, ses bruits, ses odeurs, ses mouvements, mais je l'ai choisi aussi ce moment. Je sais que des gens vont m'aborder quand je suis là, assise. Là j'écoute et je commence à dévoiler ma fonction. On me raconte la cité, ses habitants.... Je prends ce temps qui me permet de construire ma pratique. Le temps de découvrir, le temps de comprendre l'organisation de cette cité. Cette phase dure au moins **un mois pendant lequel je passe régulièrement au centre social où j'explique qui je suis et comment je travaille.**

C'est le moment de me présenter aux commerçants, à l'équipe du bailleur social, aux travailleurs sociaux intervenant sur la cité, aux médecins et aux responsables des associations. De l'écoute, de l'échange, c'est encore beaucoup de temps. Je prends des notes, j'apprends l'histoire de l'intervention sociale sur cette cité, je sais maintenant qui fait quoi, je connais la genèse des associations, je pose des questions. Il y a des moments ; dans un local associatif, une femme me donne un café, elles passent là, elles parlent : «C'est un moment entre nous, qui nous fait du bien ».

Ces jeunes, ces familles qui sont venus me parler, maintenant je les accompagne dans leurs démarches : « mon fils n'a plus d'école », « ma fille recherche un stage... », **nous sommes dans la rue, j'entends les demandes, je suis là mais je ne traiterai pas les situations dans la rue, je sors mon agenda, tout le temps, je prends des rendez-vous.** Je rentre dans l'intimité en ouvrant la porte des appartements, une marque de confiance !

Les premiers suivis dans une cité sont importants pour les jeunes et leurs familles mais aussi pour moi car ils orientent mon travail. Au gré de ces suivis je construis mon réseau institutionnel : les assistantes sociales du département, de la CAF, des structures de justice, les conseillers de la mission locale, les responsables du collège. **Les jeunes me font des retours sur mes orientations, c'est ainsi que se construit la relation de confiance.**

Mes déplacements dans la cité sont maintenant ciblés en fonction de ce que j'ai repéré et ils provoquent des changements : les collégiens étaient éparpillés en différents lieux et il était un peu difficile d'entrer en contact avec eux. A travers une intervention de « foot free style » je construis l'opportunité, le lieu, la régularité d'un regroupement qui n'existait pas. Avec les plus grands j'organise des chantiers : les jeunes y arrivent avec leurs habitudes qu'il va falloir confronter avec les règles que j'édicte. « Madame, je peux fumer ? » « Non, pourquoi? Oui, quand ? » Puis, le copain qui arrive avec son « pétard », on explique ce qu'on fait, nos règles, et on discute. On prend du temps, on parle : la parole est un outil important dans la relation éducative.

Chantier, sport, c'est dans la cité sous le regard des adultes : des jeux, des embellissements, une image meilleure des jeunes, des regards qui se font plus bienveillants. Et qui me regardent moi aussi ; de là d'autres échanges, des sorties, des projets, **c'est de la rue, toujours, que ça démarre. C'est dans la rue que se noue le lien suffisamment fort pour que les jeunes et leurs familles acceptent de sortir de la cité. On me les confie,** ils se confient et ensemble nous allons à l'extérieur, vers d'autres rues, les sorties, les mini-séjours.

Des parcours qui se construisent, pas toujours, il faut du temps, mais parfois : « Madame, j'ai trouvé un travail dans les espaces verts », me dit un jeune. « C'est vrai ? » « Oui, regarde j'ai mes chaussures de travail ». Un instant de bonheur que l'on partage ensemble. Je lui dis « Bravo, tu as cru en toi, et une personne te donne ta chance » !

Observer la cité, c'est aussi voir ce qui fonctionne, et le relayer à l'extérieur pour permettre aux jeunes de sortir. Parce que moi, je suis devenue un élément de la cité, on m'interpelle mais parfois **je ne suis pas là, on me cherche d'ailleurs ; je reviens, je suis le lien avec l'extérieur. La cité change tous les jours, je prends encore le temps de la regarder,** de la traverser, et d'être attentive aux évolutions, aux saisons.

Elizabeth, addap13

La rue… ou la complexité de maintenir un lien avec la société

Paroles d'éducs

Dans la rue, sur les quartiers, nous observons et rencontrons des groupes de jeunes. La rue est l'endroit privilégié où ils se retrouvent pour discuter, échanger, passer du temps en groupe.

Néanmoins, nous remarquons souvent que ces groupes semblent « à côté » de la vie en société. **Ils semblent être dans leur propre monde. Ils investissent physiquement la rue, mais en même temps donnent le sentiment d'être « en dehors » de cet espace de vie.**

Être dans la rue renvoie à une connotation négative : des jeunes qui jouent, déambulent, se posent dans un quartier ou en ville, seront majoritairement perçus comme manquant d'éducation, d'attention de leurs parents… Il est alors difficile d'y trouver sa place autrement que physiquement.

L'éducateur de rue de par sa présence régulière dans ces différents lieux de rue, peut permettre à ces jeunes de s'intégrer dans une dynamique sociétale. **Il sert de lien entre le monde adulte (ressenti souvent comme violent) et cet univers d'adolescents et jeunes adultes… D'adultes en devenir !**

Au travers de rencontres, d'entretiens informels dans la rue, de temps partagés, de discussions quotidiennes, les éducateurs interrogent l'univers des jeunes dans celui de la société. Ils tentent ainsi progressivement, sans juger ni «donner de leçons », en laissant à chacun le temps de mûrir leurs pensées, de s'ouvrir sur le monde dans lequel ils vivent.

Par cette méthode singulière d'intervention sur les territoires, l'éducateur de rue permet aux deux mondes, jeunes et adultes, de se confronter, d'échanger, de s'apprivoiser, de se connaître, de partager pour tendre à une meilleure connaissance et un mieux vivre ensemble.

Sébastien, APS – CJ Hyères

Dans le fond j'ai toujours fait ça.

Avant d'être d'éduc. de prévention

J'avais 17 ans, j'entends un appel au secours dans un square : un homme à terre avec des béquilles, et quelques personnes lui donnent des coups de pied, et j'y vais : je ne peux pas laisser faire ça. Je m'adresse à ces gens pour leur demande du feu, ils me donnent du feu, les cigarettes circulent, et les agresseurs s'en vont ; je relève ce monsieur je l'accompagne vers un banc, il me raconte. Cet homme m'a beaucoup remercié de l'avoir écouté et d'avoir pris ce temps-là.

J'étais en formation à Marseille (nautisme) j'avais 28 ans. Je passe près d'un récupérateur de verre à côté duquel il restait des bouteilles que des gosses s'amusaient à fracasser et j'y vais ; je leur explique à quoi ça sert la récupération du verre et spontanément ils me remercient et mettent le verre dans le récupérateur.

Aborder les conflits d'une façon apaisante.

De toute façon j'ai besoin de l'extérieur, je ne pourrais pas rester tout le temps dans un bureau, il faut que je sorte je ne peux pas rester trop longtemps confiné.

Nous parlons de notre observation mais j'ai découvert aussi que nous sommes très observés, des balcons, par les parents qui sont attentifs à cet adulte qui est avec leurs enfants, par les voisins...

Les gamins avec des vélos sans frein je les vois bien mais ils ne veulent absolument pas que j'y touche et ça dure plusieurs mois jusqu'au jour où un gamin crève devant moi et où il accepte que je répare ; je le fais et je lui montre comment arranger les freins en plus et là tous les copains me demandent de réparer les freins. Ça débouchera sur un atelier vélos. Ils m'ont vu faire si souvent des révisions complètes de leurs vélos, « toi quand tu fais un truc tu vas au bout » : ils observent et ils en tirent des conclusions.

Des fois je passe mon chemin mais c'est en considérant autant ce que je suis ce jour-là que ce que j'observe ce jour-là. Il y a des jours où l'on est moins prêt que d'autres pour une discussion avec un groupe agité (suite à un événement, une interpellation etc.).

Pour amener les jeunes qui n'iraient pas vers les institutions, il n'y a que la rue. Ça peut être très long, parfois la relation débouche au bout de plusieurs années, mais on est là. Le travail d'approche peut donc prendre très longtemps et **dès que ce lien est amorcé, l'acte éducatif consiste aussi à préparer l'autonomie du jeune, presque à défaire ce lien, à faire en tout cas qu'il ne devienne pas de la dépendance.** Mouvement perpétuel, dynamique.

Se laisser le temps de comprendre la demande, de l'interpréter, de la traiter. Leur laisser des moments où il ne faut pas les approcher. Proximité oui mais jamais effraction.

Laurent, APS - CJ Hyères

Texte composé et interprété par Bruno, rappeur.

À l'occasion des 40 Ans de l'APSCJ le 13 Mai 2009

« Merci aux éducateurs et gens d' terrain
Jamais provocateurs, l'art de refixer les vérins
Plus que tout ça au moins, c' qui nous a liés
C'est un passé commun, donc on est alliés
En totale confiance, nos rapports sont restés sains
Vois c' dessin, j' suis qu'une abeille dans cet essaim
Issu d' l'époque où tant d' loisirs partagés
On n' savait plus qu' choisir pour nous c'était Carthage et
Aujourd'hui, les cartes à jouer sont différentes
Échouées grâce aux politiques itinérantes
Structures et assocs œuvrant pour la jeunesse
Sont parties à l'assaut et bien avant que je naisse. »

La rue et son atmosphère…

Paroles d'éduc

En fonction des saisons, des périodes de l'année (vacances, fêtes religieuses ...) et des heures de la journée, les rues ont chacune leur atmosphère. Elles se hument, se sentent et se ressentent. Leurs ambiances changent.

L'atmosphère matinale est particulière : nous rencontrons des personnes qui rejoignent leur lieu de travail, se rendent à l'école, vont en stage, cherchent du travail… d'autres font leurs courses. L'atmosphère y est dynamique, ancrée dans une action. C'est un moment de mixité pendant lequel la rue appartient à tout le monde. Historiquement la rue était un espace de vie et de rencontre, aujourd'hui l'individualisation fait que chacun vit côte à côte, chacun pour soi et chacun chez soi. La rue est ainsi devenue un lieu de passage.

En journée, la rue semble appartenir à « ceux qui ne font rien ». Elle peut être fréquentée par divers publics : personnes âgées, personnes sans emploi, jeunes en situation d'absentéisme ou en rupture scolaire… Hormis pour les premiers cet espace-temps peut renvoyer une image stigmatisante voire « jugeante » par les personnes extérieures (habitants du quartier et personnes de passage). La rue est alors chargée de revendication, ou de colère enfouie.

En soirée, la rue pourrait redevenir un espace pour tous, or elle appartient majoritairement à ces jeunes oisifs ainsi qu'aux jeunes sortis de leurs contraintes scolaires ou professionnelles. La rue est pour eux leur espace de rencontre, de « socialisation ». Pour la majorité des gens, en soirée la rue appartient à « ceux qui traînent », « ceux qui sont délaissés par leurs familles »… le jeune de rue est assimilé à un jeune délinquant !

En tant qu'éducateur en prévention spécialisée, la rue se vit… Elle doit se vivre !

Il est nécessaire d'y être pour en connaître l'atmosphère, ressentir, comprendre les dynamiques, ce qui s'y joue, pour y être repéré, connu, reconnu.

Vivre la rue c'est avoir ses sens en éveil (la vue, l'ouïe, l'odorat…). C'est adopter une posture « de respect et de non jugement », savoir réajuster à chaque pas son attitude.

« Quand, pour différentes raisons je ne vais plus dans la rue, je ressens un malaise, la nécessité d'y retourner. Je suis bien consciente que la rue ne m'est pas acquise et qu'il est important pour moi «d'en être »… J'ai peur de perdre trop du vécu du quartier, d'être déconnectée, de plus faire partie du décor, de perdre ma place, dans le sens de mon acceptation par les jeunes et les habitants ».

Isa, APS – CJ Hyères

Le travail de rue…tout un voyage

10 heures… Petit tour matinal sur le quartier. Pas d'objectif particulier… C'est un jour de marché, un moment agréable où le quartier s'anime ; l'occasion rêvée de rencontrer des mamans (et oui, c'est encore aux femmes que revient le privilège de faire les courses…) ; de discuter des « petits » (jeunes qui peuvent avoir plus de 20 ans parfois !), de la pluie et du beau temps ; s'enquérir de leur santé ; donner des nouvelles de ma famille (l'évolution de l'otite de mon fils est suivie de près sur le quartier !). Je m'extirpe discrètement du marché chargée d'invitations (à boire le thé, à partager un café, un mafé), d'un rendez-vous pour aider à comprendre un courrier pour la retraite du papa d'Idriss… et d'un lot de paires de chaussettes pour mon fils… Y'a pas à dire …c'est là qu'elles sont les moins chères.

Direction le City Sport par le chemin qu'empruntent les collégiens, c'est bientôt l'heure de la sortie… Avec un peu de chance je devrais rencontrer Mani, histoire de lui rappeler son rendez-vous avec nous dans deux jours (à propos d'un séjour qui a un peu dérapé, on aimerait bien le voir pour re-parler de certains points !). Peut-être je verrai Aline… Je suis curieuse de savoir sa note en poésie. On l'a apprise ensemble mercredi dernier sur un banc dans le quartier…

Je n'ai plus de nouvelles de Mickaël. Il est passé en conseil de discipline : exclusion ou avertissement ? J'en étais là dans mes réflexions…Tiens, Jackpot

— Aline… Alors ?
— 16 sur 20 !
— « Waouh… Trop forte… Trop bien…Super… Tu l'as dit à ta famille ? »

Bon je négocie avec elle… Elle m'en doit la moitié… C'est vrai quoi… J'ai dû l'apprendre moi aussi sa poésie !
J'arrive au niveau du café Chez Victor, en face du gymnase. Farid me voit passer. Il s'extrait du comptoir…

— Eh !…Pat (une petite familiarité qu'il se permet depuis qu'il est sorti de prison et mes deux visites au parloir…).

Bon, changement de programme. Je verrai les collégiens plus tard. Je me laisse tenter par sa proposition de café… Il fait un peu froid et puis ça fait un bail que je ne l'ai pas vu. En plus ça tombe bien : ils sont 4 à 5 « grands » (20/25 ans). Leur accueil est chaleureux, leurs regards souriants… Légers

petits pas chassés dans ma direction, oscillation du tronc, du comptoir vers la porte d'entrée, signe discret au patron pour un expresso, sans passer par la case commande parlée…
Tous ces signes et bien d'autres m'encouragent à me poser cinq minutes… Jacki me laisse l'unique tabouret du bistrot… J'apprécie le geste… J'apprécie d'être assise, j'apprécie d'être à leur hauteur (et oui… étant petite… je me sens un peu plus grande comme ça !!!).

— Alors, comme ça, tu vas partir chez les Noirs là-bas, m'interpelle Mouss…
— Waouh, les nouvelles vont vite… C'est vrai, je pars dans trois mois… Mais bon, je reviens après. J'ai pris six mois sans solde.

Là, j'ai dû expliquer la notion de « sans solde », car ils pensaient que j'étais hors période des soldes ! Dans notre travail, il faut toujours réinterroger l'utilisation des mots… Cela peut être une source de malentendus importants.

Un petit silence s'installe, je sens qu'il faut que j'en dise plus. Donc, j'explique.
— Mon mari, une appellation fausse, mais qui simplifie l'explication des liens conjugaux… (Blabla…) son travail (blabla…), au Cameroun (blabla…), dans la forêt, … chez les Pygmées.
— Les qui ??Les Pygmées ?? Mais t'es folle, y bouffent les gens, y sont canniphobes.
— Tu veux dire cannibales ?
— Ouais, c'est la même chose, tu vois c' que j'veux dire, y vont t'bouffer toi, ton mari et ton gosse.

Une discussion s'installe…Le ton est agité… Qui mange qui ? Dans quel ordre ? Avec quelle sauce ? À ce stade, je ne peux plus en placer une. Le café est en effervescence, comme après l'arrivée d'une course de tiercé quand ils ont failli l'avoir dans l'ordre. Un débat s'engage. Chacun se positionne.
— T'es encore plus folle que c'que j'pensais.
— Mais non, t'es con ou quoi, c'est super ! En plus, j'ai déjà vu son mec. Il est balaize. Y z'auront peur de lui.
— Ah ouais, bouffon, et contre les lions, tu fais comment ? Les araignées, t'imagines même pas. Paraît que les cannibales y préfèrent les gosses…T'as pensé à ça ?

J'écoute, j'écoute… Au début, je ricanais intérieurement… et petit à petit je commence à m'imaginer là-bas. Je n'avais jamais vraiment pris le temps de m'y projeter. Les vaccins, les maladies, la chaleur, les animaux… Le doute m'envahit. Ai-je raison de partir ? N'est-ce pas trop dangereux ?

Depuis mon entrée dans le café, un monsieur, une sorte de pilier de bar, que la présence habituelle finit par effacer d'une existence réelle, se rapproche de moi. Il interrompt mes pensées inquiètes…
— Tu vas aller où ? J'ai pas bien compris…
— En Afrique…
— Oui, d'accord, mais où ?
— Au Cameroun.
— Ah oui, mais où au Cameroun ?

Bon, là il devient gênant. Je n'ai pas eu le temps d'étudier la géographie… Tout juste si je connais la capitale du Cameroun ! Mais bon, je fais un effort.
— C'est en forêt… Je crois que ce n'est pas très loin de la frontière avec le Centre Afrique … Chez les Pygmées Baka, je crois.
— Bon, là je t'arrête tout de suite, petite. Tu ne peux pas aller chez les Pygmées… Ils n'habitent nulle part. »

Me voilà bien, de cannibales ils sont devenus fantômes !!…
— Mais enfin, Monsieur, pourquoi dites-vous ça ? »

Et là, le petit monsieur transparent du bout du bar, se transforme en fils de roi Tikar. La magie opère déjà. Un silence s'installe. Même les verres restent au comptoir. Tout le monde écoute. Monsieur Boitaclou (eh oui, c'est son nom… ça ne s'invente pas) nous raconte son enfance dans la forêt Camerounaise. Fils d'un roi ayant eu 40 femmes, il a surtout connu son père au moment de sa mort. Un enterrement à la hauteur de son importance et de son prestige. Pour preuve, il a été enterré avec tous ses Pygmées, soit une bonne centaine. Tous ensevelis vivants. Car ainsi le voulait la coutume, un roi est toujours enterré avec ses esclaves, son or, ses richesses… Boitaclou est intarissable … La dislocation de sa famille, les guerres de succession…. Il raconte ensuite sa trajectoire migratoire. L'éparpillement de sa très très grande famille. Des retrouvailles de demi-frères, de belles-mères. Toujours dans des circonstances invraisemblables. Son histoire s'arrête à la porte du quartier où il vit depuis 20 ans.

Jean-Paul se ressaisit… Tournée générale pour tout le monde.
— A la santé de Boitaclou…
— Eh, regarde, y a un Pygmée qui t'appelle en face, me prévient Mouss…

Je me retourne. Youssef fait des signes. Il n'a pas le droit de rentrer dans le café, c'est le territoire de son grand frère et de ses amis. Il a recours aux mains pour se faire comprendre. En l'occurrence, Il veut me parler. Redescente sur la planète cité… C'est à propos de la sortie moto mercredi. Faut pas que j'oublie l'appareil photo.
— Et pour l'autorisation parentale… Ça risque d'être bon… Ses parents n'ont pas été convoqués au collège. Et en plus, il a au-dessus de la moyenne en math depuis un mois (sans vacances scolaires). Alors….

Le téléphone sonne… Le boss…
— Ben alors, qu'est-ce que tu fous ? T'as oublié, c'est le couscous chez Kiki ? J'commande ?
— Attends… Je salue un prince… Et j'arrive…

Patricia, ABP 21

L'usure professionnelle ou la métaphore de l'étoile de mer.

Après presque cinq années de prévention spécialisée, le moment est venu de parler sur ce qui me taraude régulièrement : comment rester endurant dans un métier où je suis sans cesse sollicité et où les solutions proposées semblent peu pertinentes. Ma posture professionnelle nécessite beaucoup d'énergie. Je suis à 200 % dans ma pratique professionnelle, la tête dans le guidon mais toujours animé par cette envie d'aller vers les autres pour proposer de l'aide.

Lorsqu'un jeune me sollicite dans le champ de l'insertion professionnelle, j'ai conscience que la démarche va être longue, compliquée, pour lui comme pour moi. Je sais que le jeune va vouloir baisser les bras. Je le prépare donc à la logique du refus du marché du travail en lui demandant de s'accrocher et d'être patient.

Je suis garant de la démarche, pas du résultat.

Mais face au dispositif d'insertion saturée je sais que j'envoie le jeune au casse-pipes et que la réalité du monde professionnel est loin de ses représentations. **Je ressens un mal-être face au jeune ; comment préserver sa motivation si autour de lui, il ne trouve que refus et portes fermées ?** Comment conserver mon enthousiasme dans ma démarche d'accompagnement si je sais que le projet du jeune va être mis à mal ?

Les experts de notre pratique professionnelle nous apportent des réponses préconçues : il faut inventer de nouveaux outils, être toujours plus réactif. Mais la prévention spécialisée doit-elle porter à elle seule la problématique de l'insertion professionnelle pour les jeunes issus de nos territoires d'intervention ? Je pense que la mobilisation de tous les partenaires institutionnels peut ouvrir la voie à des perspectives d'insertion professionnelle viables. À plusieurs, les solutions sont plus faciles à trouver.

Je pense aussi à cette travailleuse de rue vietnamienne, rencontrée dans le cadre du colloque sur le travail de rue dans le monde en 2010 à Bruxelles. Lorsque je lui ai parlé de cette usure qui me gagnait, sa réponse a été limpide, clairvoyante et remobilisante pour moi.

Elle m'a parlé d'un phénomène naturel qui se déroule chaque année sur une plage d'une province du Vietnam. Des étoiles de mer viennent s'y échouer en masse. Une dame du village voisin s'y rend pour remettre une par une les étoiles de mer à l'eau. Interloquée, la travailleuse de rue l'interpelle en lui demandant pourquoi elle rejette les étoiles à la mer surtout qu'il y en a tant. La dame lui a répondu : « pour cette étoile-là, c'est important. »

Depuis, cette remarque est devenue mon leitmotiv et lorsque je me sens usé face à une situation je me dis que pour le jeune que j'accompagne, c'est important.

Selim, APS 34

Le travail de rue en couleur

Ce qui donne de la couleur dans un quartier, ce sont les gens qui y habitent et le nom des bâtiments. Vous avez remarqué ? Y a des noms de fleurs, d'arbres, de poètes, de navigateurs. Limite, ça ferait rêver !!! Mais moi… j'ai eu la chance d'exercer mon travail dans des conditions bien colorées.

Mardi 19 h, on discute avec un groupe de jeunes. Le thème : le départ précipité de l'animateur de la maison de quartier. On a les pieds posés sur le plot de démarcation de l'espace piéton avec le parking. Il est vert, celui d'à côté rouge, l'autre bleu. Et tout en écoutant et en participant à la discussion, je m'interroge sur toutes ces couleurs. Il me semble bien que c'est nouveau, mais bon…

Mercredi, on s'est donné rendez-vous au parking du quartier. Une sortie piscine est prévue depuis un moment. C'est le jour. Les jeunes m'attendent. Tiens ! Les traits de délimitation des places de parking sont verts et bleus. Je n'avais jamais remarqué. Je fais partager mon étonnement. Mais les jeunes ont la politesse de me répondre par un haussement d'épaules. Bref, ils s'en foutent !
Au retour, je reste un moment au terrain de jeux des enfants. Hier encore, j'en suis sûre la barrière était grise… Là, il y a une planche sur deux qui est peinte avec des couleurs éclatantes. Joliii !!!

La maman de Corine est là, avec les petits qu'elle garde. Elle me parle de sa fille, de son mari qui boit vraiment trop, des crises régulières qui éclatent entre sa fille et son père… Comment faire comprendre à son mari qu'il faudrait vraiment qu'il arrête ? Leur fille a déjà fait une fugue. C'est sûr, elle va repartir ! Ah que la vie est dure ! Heureusement qu'il y a les petits, ça l'aide… Mon regard se porte sur les planches peinturlurées. Elle partage mon étonnement.

— Tiens, je n'avais jamais remarqué !

Vendredi, au hall des Myosotis, ça parle de la dernière descente des flics, et comment P'tit Louis a esquivé le contrôle d'identité. Trop fort ! Et en plus c'est lui qui avait la « réserve » de la soirée. Du hall on a vue sur un petit abri de jardin, qui n'a aucune utilité, et qui a partiellement brûlé… Mais aujourd'hui il est rouge à points noirs !!!

Bon, ce week-end, repos ! J'ai peur de perdre la raison. Ou bien c'est le truc qu'ils fument qui me donne des visions ?!!

Lundi midi. En passant dans le quartier pour aller chez les parents de Régis : les bancs, enfin le peu qu'il en reste, ont des petits motifs géométriques de toutes les couleurs. C'est beau… Je n'avais jamais fait attention auparavant.

Mardi, un groupe de filles m'interpelle…

— On aimerait bien faire de la danse dans une salle… on a froid… Là on s'entraîne dehors… Viens on va te montrer !

On monte l'escalier de service de la cuisine centrale… Un dessin d'une tige de liane entoure la rampe. Magnifique ! Bon, c'est décidé, je prends un repère : les bacs à fleurs qui servent de cendriers. Ils sont gris et laids.

Mercredi, attroupement devant la fontaine, une rumeur circule : Mamadou serait en garde à vue… On ne sait pas trop pourquoi.

— Toi, t'es éduc… Je suis sûr qu'ils te diront, les keufs, s'il est en garde à vue !

Le bac à fleurs n'a pas bougé. Par contre des bouts de trottoirs sont devenus mauves…

Jeudi, Mamadou était bien en garde à vue. Ça craint pour lui. Il a une convocation pour le tribunal.

— Oui, je veux bien l'accompagner pour faire les démarches pour un avocat.

Le bac à fleurs est toujours aussi laid. Par contre le poteau du lampadaire a des points de toutes les couleurs !!

Pendant une semaine, plus rien ne bouge… Si ce n'est qu'une bande du quartier d'à côté est venue. Le petit Loïc a été passé à tabac.

Les filles ont rencontré le nouvel animateur de la maison de quartier ; c'est sûr, elles vont avoir leur salle de répet… Il l'a promis.

Michel, Abdou, Karim et Joaquim squattent la cave du bâtiment les Pâquerettes. Ils y ont installé une sorte de salle de muscu. Ils aimeraient bien régulariser leur situation… même payer un petit loyer aux HLM… Mais bon, sans abuser sur le montant !! Ils souhaitent sortir de la clandestinité, refaire tout propre, l'ouvrir à des petits… Si je peux faire quelque chose ?

La vente à domicile de croissants dimanche matin s'est bien passée, les filles commencent à avoir une petite somme qui permet d'envisager un séjour hors département.

Et lundi, les fleurs ont poussé sur les vilains bacs en béton… Des roses, des rouges, des bleues… J'en étais sûre. Je croise Ali.

— C'est quoi toutes ces couleurs ?

— Ben, c'est GG, notre artiste…. Depuis qu'il est rentré de Katmandou… Il voit la vie en couleur.

Au café, sur le marché, dans les halls, sur les bancs, à la sortie de l'école… GG fait l'unanimité… C'est drôle, ça met de la couleur… Ça surprend…

Vendredi, les anciens (les plus de 25 ans) se remémorent des souvenirs de chantiers, de galères de séjours avec les éducs…. Ceux que je n'ai pas connus. J'écoute. Passe un grand maigre, la tête ébouriffée, le sourire aux lèvres.

— Oh GG !!

Le groupe s'écarte pour accueillir l'artiste du quartier… Le débat s'oriente alors sur les derniers partis pris de l'artiste.

— Pourquoi le rouge et pas le vert ?… À quand le bac du 9 ?… La fleur qui pousse à l'envers… Trop délire.

L'artiste est modeste… Le choix des couleurs relève plus d'opportunités de récup que d'un choix artistique réel… Notre artiste n'est pas riche… Son investissement est humain, pas financier !! Mais un mystère persiste… Personne ne l'a vu à l'œuvre. Quand opère-t-il ? Là, l'artiste se contente d'un sourire. Il veut garder son pouvoir de surprendre. Et attention… Il n'intervient pas sur commande !!

Ma présence l'intéresse.

— On m'a parlé de toi… Je peux te demander un truc ?

On s'écarte largement du groupe qui reprend le débat sur la folie géniale du GG local.

— Vous faites des chantiers de temps en temps avec les jeunes ?

Je confirme.

— Il ne vous reste pas de la peinture des fois ? Juste des petits fonds, ses yeux pétillent… Il sourit des quelques dents qui lui restent… Il a déjà une œuvre dans la tête !

— Bon… Ben…Ça tombe bien, demain je fais un peu de ménage au dépôt… Je vais jeter quelques pots… tu n'as qu'à passer par là… à 18 h… C'est au 6, voie des Roses.

Avec un nom pareil !! Là, j'ai droit à la bise !

Le lundi, avant la réunion avec les HLM, je fais un détour par le quartier. Boire un café… Prendre des nouvelles locales et nationales… Et tel le mécène que je suis devenue, voir si une œuvre a surgi quelque part. Bingo ! Les poteaux du terrain de but sont jaunes et rouges. Chapeau l'artiste !!

Le sujet de la réunion… La cave du bâtiment des Pâquerettes sauvagement occupée par des jeunes. On soupçonne une cache de drogue, d'armes ; des dangereux intégristes…

— Vous oubliez les viols collectifs !
— Ah, ça aussi ?

C'est le moment pour faire remonter la demande des jeunes et leur volonté de régulariser leur situation. Finalement, le mieux serait de les rencontrer. Ils ont commencé à rédiger un projet... On a frôlé l'intervention musclée d'un escadron de CRS, des troupes d'élites spécialisées dans le grand banditisme et le terrorisme. On se dirige tranquillement vers un rendez-vous sur les lieux du litige... Et **si tout va bien... on devrait aboutir à la signature d'une convention. Il n'est même pas question de loyer.** Et en plus les HLM fourniront le matos pour une remise en état du lieu. Mon rôle s'arrête là...

— Pour la négociation.... Voyez avec les jeunes en direct.

Avant de clore la réunion, le directeur d'agence voulait me parler d'un autre souci qu'il rencontre sur le quartier. **Depuis quelques semaines, on constate des dégradations de mobilier urbain sur le quartier. Impossible de mettre la main sur le ou les auteurs... il semblerait qu'ils opèrent la nuit !!**

— Ben non... J'ai rien constaté de tel. De l'embellissement oui ! J'ai vu pousser des fleurs sur le béton. J'ai vu des couleurs égayer le quartier. J'ai vu des sourires sur le visage des habitants... C'est tout !

Patricia, ABP 21

Les temps changent

Le travail de rue sur un quartier, du début à la fin de mon implantation.

Il était une première fois, un jour d'hiver, un mois de novembre. Je débarque sur un nouveau quartier, ma collègue est arrivée quelques semaines avant moi, on est donc toutes les deux nouvelles venues. On est dans le sud mais là.... Il fait froid, très froid. On part en reconnaissance sur le quartier, on marche anonymes au milieu de tous ces gens qui nous seront peut-être bientôt familiers mais là, on s'imprègne de l'ambiance, on repère les coins stratégiques, bref on visite telles deux touristes au milieu de la banquise. La journée passe, les ambiances changent, les tumultes de la journée laissent peu à peu place à une autre vie, plus discrète, de plus en plus discrète jusqu'à en devenir invisible. Il est tard, il fait nuit, c'est une nuit froide de novembre au milieu de blocs de béton avec quelques fenêtres allumées, un sol qui paraît en béton armé. Tout à coup après une longue errance dans ce néant glacial, on croise un groupe de jeunes hommes, l'un d'entre eux nous repère :
— Hey les filles !... vous êtes charmantes. Vous êtes les plus jolies filles du quartier !
Je regarde autour de nous et lui réponds :
— À cette heure-ci, c'est pas compliqué. J'ai même l'impression qu'on est les seules filles du quartier.
— Ouais c'est pas faux, les meufs ici c'est rare tu les vois qu'au marché... **Et vous, vous cherchez quoi avec ta copine à l'heure qu'il est ?**
— ... Des jeunes....
— Des jeunes ?
— Oui des jeunes....
Et ce soir-là, j'appris à Nouba ce qu'était un éduc de rue alors que lui m'apprenait ce qu'était un jeune des quartiers....

Il était une autre fois du même mois de novembre. Ma collègue et moi prenons notre courage à deux mains et repartons affronter la froideur du béton, certains commencent à nous connaître et nous saluent mais de loin, on est encore les « nouvelles » et on ne sait jamais, c'est chelou des meufs qui traînent... Ça cache forcément quelque chose...
Quelques-uns prennent le risque d'échanger une rapide conversation sur l'hiver qui s'installe et sur le climat qui change. Et oui, on est aussi climatologue à nos heures... Au gré de nos déambulations, l'heure avance et le froid nous gagne. On a repéré un salon de thé l'autre jour, on va tenter notre chance là-bas...
Le salon grouille de monde et de vie (faut-il le préciser 100 % au masculin) et nous y voilà, nous, les deux nouvelles nénettes du quartier... L'hiver nous y suit, il se faufile avec nous lorsque nous ouvrons la porte, et gèle sur place toutes les langues de l'assemblée, un silence glacial envahit la salle, les fléchettes finissent leur course dans le mur mais personne ne va les ramasser, les petits footballeurs du baby-foot s'arrêtent net dans une position totalement improbable. On ne se débine pas, on s'assied à une table et on attend. Au bout d'un temps interminable, le serveur s'avance pas à pas vers nous, j'entends le grincement de ses chaussures qui résonne sur le sol c'est un signe, un marqueur indiscutable que nous allons forcément bientôt être servies.
— Vous vouly boir' quek chos' ?
Nous commandons du thé à la menthe, le buvons avec un réel plaisir pendant que les conversations des uns et des autres reprennent sous la forme de chuchotements, que les malheureux footballeurs reprennent doucement leurs esprits et que les fléchettes retentent timidement d'approcher le cœur de la cible
Nous terminons nos verres, réglons l'addition, nous réarmons de nos manteaux, gants, écharpes et bonnets et sortons... On a retrouvé un peu de chaleur et quand même il faut le dire réussi à nous faire remarquer.

Il était encore une autre fois... Nous allons nous présenter au conseil des sages. C'est une sympathique assemblée d'habitants, encadrée par des acteurs associatifs en tout genre et les sbires de la municipalité. Nous présentons notre travail, nos missions, en gros à quoi on sert. La réunion suit son cours. À l'ordre du jour, un gardien de l'OPHLM vient se plaindre des jeunes qui crament des bouts des barrières installées l'an passé lorsque le secteur était en réhabilitation. Il nous interpelle et nous demande si on ne peut pas aller voir ces jeunes qui dégradent le quartier et leur dire d'arrêter. Je me sens comme dans "ma sorcière bien aimée", prête à dégainer ma baguette magique. (Ah ah ah !! triple PTDR[1]) **Bien sûr, on va aller les**

[1] Pété de rire = PTDR

voir ces jeunes, et voir ce qui se passe dans ce secteur… Y'a certainement quelque chose à faire pour que ça s'arrange.
Nous voilà donc parties en quête de nos incendiaires. Comme d'habitude, il fait froid, nous frôlons la cryogénisation quand tout à coup on aperçoit les signaux de fumée du grand peuple apache dont on nous a parlé hier soir. On s'avance, on passe derrière d'immondes barrières de bois délabrées et on découvre un groupe de jeunes attroupé autour d'un grand feu de joie. On s'approche :

— Bonsoir les garçons !
— B'soir.
— Salut, dit Nouba (le jeune de mon premier soir qui se retrouvait là aussi). Tu cherches toujours des jeunes?
— Ben j'en ai trouvé là je crois ? (il rigole)
Humm je sens la chaleur des flammes réchauffer mon visage, on s'approche encore du feu et nous nous adressons à Idriss le grand chef sioux :
— C'est vous qui avez allumé ce feu ?
— Ouais !
Hummmmmm là, tout près du feu j'oublie peu à peu la froideur qui me glaçait les os jusqu'ici.
— Mais vous faites comment ?
— Ben on se sert là ! (en désignant les barrières délabrées).
Non là c'est sûr, il fait trop bon ici je n'ai plus aucune envie qu'ils l'éteignent ce feu.
— Mais c'est quoi ces barrières ?
— Ben c'est les HLM, ils ont fait des travaux l'année dernière. Ils ont transformé la maison des fous en HLM et ils ont laissé ça là depuis.
— La maison des fous ?
— Oui cet immeuble, là, avant ils y enfermaient les tarés de l'asile et ils les ont déménagés du coup maintenant y'a des gens qui habitent là-dedans comme Moktar là (il désigne un des jeunes autour du feu). D'ailleurs, depuis que ces darons ils habitent là il est pas bien, je crois qu'il est en train de devenir taré (ils rigolent tous à la blague du grand chef).
— Oui d'accord mais les HLM ils disent rien, que vous utilisiez leur matos pour le brûler ?
— NON ! Regarde en ce moment il fait kitché froid (ça je vais pas le contredire). Et ben nous, pour se réchauffer on arrache les planches et on les brûle. Comme ça eux ils ont pas à payer des gars pour venir détruire ces trucs, les darons ils ont moins peur que les gamins se fassent mal dessus…
— Ouais, l'interrompt M. Ces trucs c'est mortel, les gosses y'en a plein qui se sont fait mal un jour va y'avoir quelque chose de grave.
— C'est ça, reprend Idriss. Tu vois personne se plaint, les HLM, ils économisent leurs dollars, les gosses ils peuvent jouer tranquilles, les gens qui habitent là ils ont plus l'impression d'être enfermés comme les tarés, et nous on n'a plus froid et comme ça tout le monde est content.
— Oui, j'avoue, c'est vrai que j'apprécie votre feu, il nous fait vachement de bien car on commençait à se geler. Ce que tu dis y'a du vrai d'autres doivent y trouver leur compte mais quand même, regardez, vous êtes juste sous les fenêtres imaginez un accident c'est vite arrivé. Vous pouvez foutre le feu à tout l'immeuble, y'a peut-être des habitants que ça dérange…
— C'est vrai ça, dit M. La vieille qu'habite en bas ben l'autre jour elle a dit à ma daronne qu'elle allait appeler les keufs parce que ça pue chez elle et qu'elle a peur de cramer.
— Arrête, dit un autre. Elle a qu'à se laver si ça pue chez elle, c'est pas notre faute et avant que ça crame, ça c'est du béton mec…. »

S'ensuit un long débat sur les risques ou pas de faire cramer un bloc de béton au terme duquel chacun s'accorde à dire qu'il n'y a peut-être pas que des avantages à ce qu'ils font. **Nous leur proposons de venir au bureau tous les vendredis soir pour réfléchir à ce qu'ils pourraient proposer** pour faire tomber ces barrières qui visiblement dérangent les habitants, sont dangereuses et inutiles maintenant que les travaux sont finis. Et en même temps, ils seront au chaud un soir par semaine (et nous aussi par la même occasion) et **peut-être qu'il y aurait moyen de faire un projet sympa.**
On s'est rencontrés plusieurs fois au bureau et autour du feu que les jeunes allument maintenant un peu plus loin des immeubles mais quand même…
Et pour finir Idriss, Moktar, Nouba et deux autres copains ont obtenu l'autorisation d'enlever les barrières. Un artisan les leur a achetées au poids pour fabriquer des trucs avec les copeaux, les belles planches ont été rachetées plus chères par un menuisier, les morceaux de ferraille qui traînaient ont été revendus à un ferrailleur et l'OPHLM a rajouté ce qui manquait pour leur payer un week-end à Port Aventura où ils sont partis en autonomie car ils étaient majeurs.
Une petite pensée nostalgique pour notre défunt feu de joie qui réchauffait nos longues soirées d'hiver…

Il était une 200e fois, le temps passe, cela fait déjà plusieurs mois que je travaille sur le quartier… Je m'en vais vers le salon de thé qui est désormais devenu mon second bureau, il ne me manque plus qu'un ordi portable avec une connexion wifi pour m'y installer définitivement. Les gens nous connaissent maintenant, ils connaissaient déjà l'association : ça fait 20 ans qu'elle existe sur le quartier. Ils avaient juste besoin de s'habituer à nos têtes. Bref, je vais passer par la barrière, à l'heure qu'il est Tito doit déjà être à son poste, je dois l'avertir que son conseiller Mission Locale m'a téléphoné ce matin, il ne pourra pas le positionner sur la formation qu'il veut tant qu'il n'aura pas daigné se présenter à un rendez-vous. Il a encore raté celui de ce matin, il a dû se coucher trop tard hier soir…
En sortant du bureau, je tombe sur Gaspar, le voisin du dessus, il a entendu la porte s'ouvrir et il est descendu en vitesse, il voulait que je vienne avec lui chercher son fils au collège ce soir. Ça tombe bien on est lundi et tous les lundis soir je vais devant le collège à l'heure de la sortie, les gamins le savent, c'est stratégique, on se rejoindra donc devant la grille avec Gaspar.
J'arrive à la barrière, bizarre, Tito n'est pas là, mais comme dans la bande il y a A. son cousin et voisin, je vais le voir pour qu'il fasse passer le mot à Tito.

— Ah tu tombes bien, me dit Angelo. Je voulais venir te voir au collège tout à l'heure mais com' t'es là faut que je te parle. Viens.

Il m'écarte du groupe et m'amène de l'autre côté du rond-point, ça veut dire quoi tous ces mystères ???
Il m'apprend que Tito s'est fait serrer hier soir, il est en garde à vue. Il ne voulait pas m'en parler devant les copains car quand il s'est fait serrer, il était avec sa copine et sa copine c'est la sœur de Mous qui était dans le groupe et y'a plutôt pas intérêt que Mous le sache (on dirait un épisode des "feux de l'amour"). **Elle va être entendue en tant que témoin mais elle veut que je l'accompagne, ça la rassurera** et puis comme ça elle fera croire à son frère qu'on est parties faire des papiers à la CAF.
On cale notre histoire et je me remets en route sinon je vais être en retard. Oui aujourd'hui si je vais au salon de thé ce n'est pas par hasard : j'y ai

rendez-vous avec Samy qui m'a mise au défi de le battre aux fléchettes. Je suis surentraînée maintenant mais Samy c'est vraiment un bon joueur et l'enjeu est de taille. Si j'arrive à le battre aux fléchettes, il va essayer de supprimer son joint du matin : c'est un moyen comme un autre de lui donner une motivation...

J'ai rendez-vous au collège. C'est l'été, le quartier a pris vie : les mamans s'installent avec leurs chaises pliantes au bas des immeuble, les papas bricolent leurs voitures sur les parkings, les vieux sortent leurs chiens, les jeunes tiennent les murs (aucun immeuble ne risque de tomber en cette période de l'année).
Et nous, maintenant bien implantées dans le quartier, nous sommes devenues des habitantes singulières. Lorsque nous sortons de notre bureau à présent bien investi par les accompagnements quotidiens, il nous faut prévoir notre temps car à chaque coin de rue, les demandes fusent. Bref, j'ai rendez-vous au collège avec le directeur de la SEGPA et la famille de Brahim. Si je ne me dépêche pas je vais être en retard. Je ferme la porte délicatement et descends les marches 4 à 4 de manière à ce que Gaspar ne me repère pas sinon j'en ai pour une bonne demi-heure.
Je commence à me diriger vers le collège mais me ravise, si je passe par le square Marcel Cerdan il y a toujours les mamans gitanes sur leurs chaises, je serai obligée de m'arrêter et si je m'arrête là ce n'est pas une demi-heure mais deux bonnes heures qu'il me faut prévoir. Je m'y arrêterai au retour. Je vais plutôt passer par derrière les bâtiments, c'est plus long mais moins fréquenté et puis les gens qui sont là attendent le bus, donc même si je croise quelqu'un ce sera vite fait. Hop, je me faufile. La maman de Sidonie est là je lui fais la bise, lui explique que je suis pressée et reprends ma route. Mince, Mous est là, je voulais lui donner les infos sur le club de boxe thaïlandaise où il veut s'inscrire, mais là non pas le temps, je repasserai ce soir il sera certainement à la barrière. Allez plus que 200 mètres, je vois la grille du collège, je touche au but et là...

— Aaaagnèèèèèssssssssssseeeeeeeee !!!!!!

Zut c'est Conchita, une mère de famille, elle est gentille mais ce n'est vraiment pas la bonne personne à rencontrer quand tu es pressée... J'ai beau lui expliquer mon empressement, elle est tellement submergée de problèmes qu'elle déverse son flot et je n'arrive pas à éluder.
Verdict 15 minutes de retard, c'est un bon score compte tenu des circonstances...

Il était une dernière fois.... Les saisons ont défilé les unes après les autres, chacune sa spécificité, là l'hiver est revenu sur le quartier, il fait de nouveau très froid. Je repars arpenter ce quartier maintenant si familier.
Je me remémore vite fait mes premiers pas ici, transies de froid, ma collègue et moi nous marchions anonymes au milieu des blocs sans âme. Aujourd'hui, c'est le cœur lourd que nous revenons sur nos pas, **aujourd'hui on sait que c'est la dernière fois.**
Dépôt de bilan pour l'association, ça nous pendait au nez depuis longtemps mais là, les restrictions budgétaires ont atteint leurs limites. Il nous faut l'annoncer à ceux qui désormais comptent sur nous. Il nous reste quelques jours pour caler notre départ et faire en accéléré tous les relais nécessaires et possibles, alors ce soir on fait une dernière soirée de travail de rue pour que la nouvelle se propage et que nous puissions partir sans laisser trop de choses inachevées.
On va d'abord passer chez S., c'est impératif car l'accord au sujet de son bracelet électronique est caduc. Il avait droit à 2 heures de sorties hebdomadaires pour venir nous voir et chercher un travail. Il habite deux rues plus loin à Capendeguy.
En chemin, on croise Jina et ses enfants, on s'arrête un moment lui dire au revoir. On en a gros sur le cœur, les enfants se demandent ce qu'ils vont faire de leurs mercredis après-midi, on lui conseille le centre de loisir, elle dit poliment oui, mais nous on sait qu'elle n'ira pas, même si son assistante sociale peut payer, les animateurs elle n'a pas confiance en eux, ils sont trop jeunes et elle ne les connaît pas.

— Au revoir Jina, Au revoir les enfants prenez bien soin de vous et soyez sages, c'est tout ce qu'on peut leur proposer ce soir...

En sortant de chez S., on décide d'aller à la barrière mais en passant par le square Marcel Cerdan, le repère des mamans gitanes, mais là, c'est l'hiver, les chaises pliantes ont regagné les caves, il n'en reste qu'une, elle est cassée, elle est là depuis cet été, nous discutions avec les mamans des problèmes de leurs enfants à l'école, des relations avec le collège... Isabelle a voulu s'asseoir dessus et elle est passée au travers, on n'arrivait pas à l'en dégager qu'est-ce qu'on a pu en rire... Depuis à chaque fois que je vois cette chaise ça me fait sourire. Ce soir, mon sourire est amer mais tiens, puisqu'on en parle, là voilà justement au balcon, je la hèle :

— Je peux monter?

— Non je descends.

Son mari ne doit pas être bien luné!!! Je lui apprends la nouvelle, la pauvre, elle en pleure, je n'aurais pas pensé, ça me serre le cœur un peu plus et moi aussi je vais pleurer...
Elle appelle les autres mamans en criant et là d'un coup, une dizaine de mamans et leur ribambelle de gamins descendent. Je me retrouve entourée de toutes ces têtes familières, j'ai une petite histoire qui me vient en regardant chaque visages, on parle là, un long moment, ma collègue et moi prodiguons une multitude de petits conseils à chacune et nous finissons par nous quitter en nous donnant rendez-vous au marché (j'y ai maintenant moi aussi mes petites habitudes et ne compte pas faire une croix dessus je reviendrai de temps en temps faire mon petit marché ici).
Bon, en route vers la barrière. Au coin du Lidl, j'entends une voix qui nous appelle, on se retourne, c'est Momo, S. lui a envoyé un texto et il s'est mis à nous chercher...

— C'est vrai c'qu'il m'a dit S., vous allez partir?

On lui explique dans les grandes lignes, il nous accompagne jusqu'à la barrière en discutant de son avenir, on rejoint les autres. Il leur apprend la nouvelle, quelques-uns le prennent mal :

— Vous nous lâchez!

D'autres leur expliquent :

— Mais non, c'est pas elle, c'est la municipalité, l'état...

Bon OK, ce n'est pas très pro mais là ce soir je n'ai pas le cœur de les contredire, je me contente de les écouter...
Ils nous invitent à boire un dernier verre au salon de thé, nous rentrons tous au chaud dans cette salle, notre arrivée est tonitruante, nous n'avons plus rien à annoncer, les jeunes le font pour nous, nous n'avons plus qu'à acquiescer. Là l'un d'eux s'interroge :

— Mais et vous qu'est-ce que vous allez devenir?

— Ben au chômage les gars, comme vous, on se reverra peut être à l'ANPE.

— Mais c'est dégueulasse!!!

Et là, au chaud, le groupe commence à échafauder des plans :

— On va tout faire péter!

— Non les gars ça ne changera rien et puis vous allez vous faire choper ça n'en vaut pas la peine!!!

— On va faire une pétition!

— Non les gars, il n'y a plus rien à faire maintenant, utilisez votre énergie à vous battre pour vous, à continuer de faire des projets, de rêver, c'est tout ce qui nous réchauffera le cœur!!!

Et on reste là, des heures, à refaire le monde, on oublie le temps qui passe. **Cette dernière soirée personne ne veut la voir se terminer, ni eux, ni nous.**

Caro, ABP 21

La peur au ventre

Travailler dans la rue, c'est partager l'espace public avec des habitants, des enfants, des jeunes et des adultes, des hommes et des femmes. C'est croiser des histoires belles ou tristes et vivre l'espace d'un instant un bout de quotidien. Ces personnes que l'on croise, au fil du temps et de l'ancienneté sur un quartier, nous donnent un peu elles-mêmes ou nous prennent un bout de nous.

Lorsqu'après plusieurs années d'intervention sur ce quartier que je connais, je pense être à l'abri des mauvaises rencontres : je recroise L. avec mon collègue. Il s'en est occupé, avant son incarcération. Cette figure du quartier connu pour sa violence, sa réputation de "fou furieux" et sa fratrie en souffrance qui n'a de cesse de passer à l'acte, occupe à nouveau la rue. Tout le monde le connaît, pour ses bons, mais surtout ses mauvais côtés. Un homme en souffrance devenu alcoolique, un papa privé de sa fille, un bagarreur de première que son crâne difforme et ses cicatrices ont transformé en "Rambo" du quartier. Il nous a sollicités il y a quelques années pour un droit de visite pour sa fille. Mon collègue l'a accompagné, au gré de ses absences, aux rendez-vous, mais la juge n'a pas été dupe de ses états d'ébriété... Il est trop dangereux que ce Monsieur voie sa fille, sa violence à l'encontre de son ex-compagne est destructrice... même lors des visites médiatisées. Cet accompagnement n'a pas porté ses fruits...

L. ne semblait pas mal le vivre: sentiment qu'il savait qu'il n'était pas prêt, que de toute façon les dés étaient pipés... Et puis, le quotidien a repris le dessus: excès d'alcool, excès de violence... Un mal-être qui le rend si agressif que les agressions sur personnes l'amènent en prison. Son frère aussi a la rage et on peut comprendre qu'après plusieurs expériences de travail dans les assocs de quartier et même pour la municipalité, le manque de stabilité de son statut professionnel et les contrats précaires le laissent rancunier et envieux des autres professionnels qui, comme lui, sont des habitants du quartier. Agressions verbales et physiques, pressions sur une médiatrice lui coûteront sa dernière incarcération, en même temps que L. Tous deux ruminent en prison... et quand L. sort c'est l'explosion!

Nous le croisons sur le quartier, il peste à distance, trépigne... Nous nous approchons pour comprendre: nous n'aurions pas dû... Il insulte mon collègue, lui hurle dessus, tente l'intimidation :

— Dégage avant que je te casse la gueule, fous le camp ou je t'en mets une!

La peur monte, mon collègue fait profil bas et nous nous éloignons. Quelques mètres plus loin, un jeune a vu la scène:

— Qu'est-ce qui se passe? Il est encore bourré L., faites pas attention...

Mais L. n'accepte pas qu'on n'ait pas obéi à ses sommations. Des cailloux fusent. Il nous court dessus et essaie à nouveau l'intimidation sur mon collègue. Je tente de désamorcer les choses en lui disant qu'on ne tardera pas mais que je ne comprends pas pourquoi il est si agressif. Nous rentrons et mon collègue prend une décision... sa décision : ne plus revenir au quartier.

Mais la rue est un espace public! J'ai trop de choses à y faire, trop de jeunes qui m'attendent pour accepter qu'un homme, un seul, y fasse sa loi. Je ne lâcherai pas, j'aime profiter de cet espace, j'en ai aussi besoin pour entretenir ce lien avec les jeunes, les habitants, les groupes. J'y ai une place moi aussi...

Travailler dans la peur, sentir l'adrénaline monter quand au détour d'une rue on aperçoit "l'ennemi", faire les frais d'insultes publiques, de menaces, tel fut mon quotidien pendant quatre mois. La rue appartient à tout le monde et tout le monde est témoin de ce qui s'y passe. Et les habitants, les jeunes, les mamans et les papas qui me connaissent ont vu les intimidations, entendu les brimades que L. me réservait. Progressivement, les uns et les autres se sont positionnés : en protecteurs, en médiateurs, en adversaires aussi. Confidents de mes angoisses, les grands frères et les pères ont choisi de veiller à ma protection, les mamans ont voulu devenir des messagères pour apaiser L. et lui faire entendre raison. Les jeunes ont pris le parti de m'avertir des endroits où il se trouvait, de l'état dans lequel il était, et sont devenus pour certains des taxis pour ne pas qu'il se rende compte que j'étais sur le quartier ou des gardes du corps en s'interposant voire en donnant des coups...

Après beaucoup de réflexion et compte tenu de l'aggravation de la situation, une main courante est déposée au commissariat : un autre moyen de me protéger même si les jeunes, presque à l'unanimité, me le déconseillent. Faire intervenir la loi, la police, c'est toujours selon eux "tourner sa veste", "être une balance". Tant pis, j'assume! L'association assume! Il en va de ma sécurité.

Quelques mois plus tard, L. passait à autre chose, une autre victime peut-être, ou l'abandon de sa position de bourreau pour celle de malade. Son état de santé a commencé à se dégrader. Aidé de béquilles, il ne pouvait plus se déplacer comme avant, il était diminué. Il a été hospitalisé cet été-là, ses jambes le lâchaient, trop de métastases... Petit à petit, l'alcool l'a bouffé, sans qu'il s'en rende compte. Il est mort deux mois après...

Caro, ABP 21

Qui suis-je ?

Si j'étais un film je serais « Marche à l'ombre ».
Si j'étais une chanson ça ferait « 1 km à pied ça use, ça use, 1 km à pied ça use les souliers ».
Si j'étais un plat je serais un Kebab ou tout autre plat mangé vite fait sur le pouce dehors par tous les temps.
Si j'étais un accessoire de mode je serais un sac à dos ou une bonne paire de pompes.
Si j'étais une devise ce serait « la rue est à nous » mais pas simplement...
Maniant la séduction... Éducative !!!!!! Sans compromission, je dois pour survivre, développer des qualités d'adaptation au milieu naturel, parfois hostile, dans lequel je suis immergée.
Tantôt déterminée et assurée, tantôt timide et incertaine, j'aborde toujours mon terrain de « chasse » avec respect et humilité.
On dit de moi que je suis mystérieuse, et de ma pratique professionnelle qu'elle est peu lisible, voire obscure.
Mais pour mes compagnons de route, frères et sœurs de rue, notre pratique professionnelle est une évidence, un besoin presque vital.
Je suis, je suis...
Réponse : travailleuse de rue. Plus précisément éducatrice

Manu, ABP 21

La nuit tous les chats sont gris

Ce soir, quand j'arrive sur le quartier, il est plongé dans le noir. Du centre commercial au collège et du bureau de tabac à la maison des services, les deux axes principaux sont dans la pénombre. Depuis que je travaille au quartier, ce n'est pas la première fois que je remarque cela. Ces larges couloirs à deux voies tout éteints donnent l'impression d'entrer dans une ville fantôme. Étrange ambiance...

Les grands occupent la rue, comme d'habitude ils sont en groupe au rond-point. Ils sont assez nombreux. Les anciens sont devant le tabac et les plus jeunes divaguent entre le bâtiment 14 et la cité. Il n'y a pas de filles dehors, je dois être la seule à me balader à cette heure-là au quartier.

J'arrive en voiture, une Clio blanche comme celle de la BAC. Je n'aime pas trop prendre ce véhicule de service, je préfère le Kangoo: il me permet de circuler plus facilement et puis les jeunes l'ont identifié. Les habitants aussi d'ailleurs, plusieurs papas sont déjà venus me demander si je ne voulais pas le vendre...

Je passe une première fois, les visages se tournent, les grands me regardent et je sens des tensions. Faut que je me gare vite pour qu'ils voient que c'est moi...

Je rejoins un premier groupe à pied:
— Ça tourne ce soir, ILS sont déjà passés plusieurs fois...
Les grands, les plus de 25 ans, guettent. Nous discutons d'autre chose, les contrôles de flics ne semblent pas trop leur faire peur, pas plus que ceux de la BAC. Je continue mon chemin pour aborder les plus jeunes, les 16 / 18 ans qui squattent le 14. Certains sont énervés.
— ILS nous narguent Caro! On va leur fire la ragla! On est chez nous ici!
Je tente de les raisonner, c'est courir beaucoup de risques pour rien de les caillasser....
— Wé mais on court vite!
Un plus jeune arrive en courant:
— ILS sont à la cité, venez!!!
La tension monte d'un cran, il vaut mieux m'esquiver. Je repasserai demain.

Un autre soir, de nouveau le même contexte et encore une fois j'ai hérité de la clio pour aller au quartier. Cette fois-ci, je ne suis pas seule. Avec ma collègue, on s'interroge. On vient de changer d'heure, c'est peut-être pour ça que les lampadaires sont encore éteints. Cette fois-ci, moins de monde dehors, il fait plus froid aussi. **Petit tour à pied: on tourne, retourne... Ça squatte dans les halls, la lumière s'éteint quand on passe: pas bon signe... Nous ne sommes pas les bienvenues.**

Faut que je vois M., la réunion à la chambre de commerce approche. Il veut monter son entreprise: un bar à chicha, bar à thé. Y en a pas ici, ça fait fureur dans les grandes villes. Et puis ça ferait un lieu pour se retrouver pour les jeunes du quartier. Faut travailler le projet: un lieu de rassemblement pour les jeunes ça fait peur.
— Wé mais y aurait pas de débit de boisson, je veux pas gérer les potes rabatt!
Objectif de la soirée: trouver M. pour rediscuter de tout ça. Mais il est introuvable. Le quartier semble désert, on voit des ombres passer furtivement. Allez, on va rentrer. C'est pas le bon soir, y a vraiment une ambiance "chelou". On grimpe dans la Clio garée en plein milieu du quartier, là où l'obscurité règne. Rond-point et direction le centre-ville, pas top c'te soirée... "
— Hé, c'est pas M. qui traverse la rue?
On se rapproche avec la Clio, les trois jeunes détalent comme des lapins! J'ouvre la fenêtre en m'arrêtant sur la voie.
— Ohé, c'est Caro!
— Caro? Putain, tu nous as fait peur!, s'écrie M. en revenant sur ses pas avec ses potes.
— Faut qu'on se voie pour...

— Je sais mais pas ce soir, là ça le fait pas. Je t'appel demain.
Décidément, ce soir c'est vraiment pas le bon soir...

Dernièrement, nous recevons avec ma collègue un groupe de 5 jeunes. On les aide pour un projet de séjour à Londres (aide à l'écriture du projet, préparation du budget, recherche de financement...). Il y a eu plus d'une dizaine de braquages en un mois sur la ville, toujours des petits commerces, de petits groupes armés, parfois composés de très jeunes. Ça « jazze » depuis plusieurs semaines au quartier... Interpellations, gardes à vue, perquisitions... Du coup ce sujet occupe la plupart des discussions. Y. reçoit un texto: "Y a la BAC qui tourne! Ce soir, on va être plongés dans le noir..." On discute de cette étrange extinction des feux, les jeunes disent que c'est volontaire, pour éviter les contrôles ou en tout cas les rendre plus difficiles.
— Comment vous faites ?
— T'inquiète...

Plus tard, dans la voiture, le sujet ressort et les explications arrivent. Ça paraît à la portée de tout le monde de faire s'éteindre ces deux grands axes du quartier, d'ailleurs tout le monde sait le faire. On passe le centre commercial tout éteint, on arrive vers la cité. Ils sont une bonne vingtaine à l'angle du 6, les grands et les plus jeunes aussi. Qu'est-ce qu'il fait dehors à cette heure-ci le p'ti B.? L'ambiance est pesante...
— Pose nous là s'te plait Caro... Merci! On t'appel...
Un camion de CRS se profile. Je redémarre et croise la BAC au rond-point. Il ne fait pas bon traîner sur le quartier même avec ma carte pro. Retour au bureau et débriefing avec ma collègue. Ça risque de chauffer ce soir...

Caro, ABP 21

Un lundi matin dans la tête d'un éducateur

En prévention spécialisée

...Surtout ne rien oublier, ni personne... Voir comment s'est passé le week-end de Marc au foyer après son entrée en urgence vendredi soir... **Téléphoner à Nounia, la rassurer.** Je serai là pour son entrée à l'hôpital et à la sortie de son IVG...

Absolument rencontrer les parents de Bianca pour le conseil de discipline de samedi matin... Penser à téléphoner au Conseil général pour un séjour de vacances pour Marie... **Accompagner la maman de Marie au service Animation Jeunesse p**our ce stage de 'hip hop' ; la convaincre qu'elle ne peut pas demander à sa fille de s'occuper du ménage et de ses petits frères pendant toutes les vacances ! ... **Surtout ne pas oublier Linola : elle n'ira pas à la Mission Locale sans moi,** pas encore... et vendredi c'est le dernier jour où sa bourse peut être débloquée...

Aller chercher le père de Marc pour le rendez-vous à la Maison départementale de la solidarité, pour le secours financier de l'expertise psychologique de son fils. D'ailleurs ne pas oublier de prendre le rendez-vous et d'y aller avec Marc. Ce ne sera pas facile pour lui mais il est d'accord pour avoir un éducateur c'est déjà ça ! Négocier qu'il puisse rester encore un peu au foyer en attendant une place à plus long terme ailleurs **Laetitia passe son exam, l'appeler dès ce soir et surtout renouveler son contrat jeune majeur avant les vacances ! Celui de Farid va s'arrêter pour 2 mois, ouf !!!** On peut revoir ça plus tard... **Zut, j'allais oublier la fiche de liaison** pour que Sandra puisse intégrer l'auto-école sociale... **Nathalie, qui a été acceptée, ne s'est pas encore présentée, pourquoi ?** Il faut vérifier qu'elle a bien ses papiers et qu'elle a l'argent... **Flûte, je n'ai pas pris de nouvelles de Raymond qui est encore à l'hôpital** et je dois aller voir ses collègues au chantier d'insertion pour présenter l'association...

Ce soir, faudra aller sur le quartier, les jeunes se sont mis dans la tête de se construire un local pour eux et sans autorisation... Réfléchir avec eux comment ils peuvent se sortir de ça, passer à la mairie pour en discuter avec l'équipe de la Politique de la Ville et en profiter pour avoir les infos sur les emplois du Géant Casino qui va s'ouvrir...

Aïe, Aïe, Aïe, j'ai encore oublié de téléphoner à Monique l'infirmière scolaire du collège, faut que l'on se voie avec Florence et sa maman... 2 heures de discussion, comment on va avancer ensemble ?... Et est-ce que Carla est revenue d'Espagne ? Comment s'est passée son IVG ? Faut que je l'appelle, elle ou sa maman... **Et puis cet espace santé ?...** Ah la réunion avec la ville pour les locaux... En pensant à ça, du coup il faut que j'aille aux urgences psychologiques voir Sophie et que je sache où est Nicolas... **Et la femme de l'amicale des locataires, la revoir encore** pour lui expliquer ce qu'est notre travail...

Et zut ! J'avais oublié Karima, si elle est acceptée en internat à Avignon, renouveler la demande d'allocation mensuelle au Conseil général, sinon il faudra trouver un autre établissement ! **Bon faudra aussi 'passer' à la fête du quartier et à celles des collègues...**

Vraiment... Comme une impression d'oublier quelque chose ?... J'espère que ce n'est pas quelqu'un !!

Marie-Claude, addap13

Je dois te quitter

Une des éducatrices ayant participé à ce groupe de travail quitte son quartier d'implantation vers la fin de ce travail et elle nous envoie ce texte. À nous ? Dans le doute nous ne nous abstenons pas....

Ben voilà je dois te quitter
Je t'ai tant traversé
Durant toutes ces années
Que tu vas me manquer

Ben voilà je dois te quitter
Pourtant nous avons eu des sales moments
Tu m'as insultée, menacée
Mais c'était il y a si longtemps

Ben voilà je dois te quitter
Durant toutes ces années j'ai résisté
Pour exister dans ton paysage
Pour continuer sur ton sillage

Ben voilà je dois te quitter
Un autre chemin m'emmène ailleurs
T'inquiète pas j'ai pas peur
Je suis seulement triste de te quitter.....Val Dé

Isa, APS – CJ Hyères

2. RÉGION GRAND EST

Ces équipes ont adossé leur réflexion au Guide international sur la méthodologie du travail de rue à travers le monde élaboré en 2008 par le Réseau International des Travailleurs Sociaux de Rue et Dynamo International (publié en 2010 par l'Harmattan). Elles ont retenu certaines de ses préconisations et présentent pour chacune d'entre elles un « comparatif / commentaire », illustré le plus souvent par des exemples pour en faciliter la compréhension.

Nous avons opté pour une présentation typographique qui aide à distinguer ces trois niveaux : les préconisations du Guide International sont en italique, suivis du comparatif en caractère romain, ces deux niveaux sur un même alignement, comme s'ils dialoguaient entre eux ; enfin les exemples, à la suite, sont légèrement en retrait.

DES PRATIQUES, DES MÉTHODES, DES OUTILS...

Travailler hors murs nécessite d'aller vers l'autre

C'est aussi l'observation et la présence sociale informelle.

- Être assis dans un square, observer et être visible, disponible pour l'autre

Se joindre au contexte de vie des personnes plutôt que de les joindre à des cadres institués

Ce ne peut être qu'une première étape, puisque nous avons à les emmener ensuite vers des structures de droit commun ou les faire participer à des événements institués.

- Aller à la rencontre de jeunes installés dans les cages d'escalier pour les amener progressivement à venir à notre local, à accepter un cadre.

Le travail de rue s'appuie sur un processus d'intégration progressif et non intrusif

Prendre le temps de se faire identifier, de se faire connaître et savoir s'effacer pour ne pas être intrusif.

- Un éducateur a été en grande difficulté sur un quartier après avoir eu un comportement intrusif.

Le travail de rue est un processus lent

C'est un processus plus ou moins long en fonction du lieu d'implantation du public et de la posture de l'éducateur. C'est un processus permanent.

Nécessité de la connaissance des lieux, des usages et des personnes

Il est important de faire un diagnostic de territoire afin d'adapter nos actions à la particularité du territoire.

- Connaître les lieux de rencontres, d'échanges, les repaires et les repères, les lieux de passages...

Connaissance des types de rapports qui s'y nouent

Être en capacité de repérer des personnes ressources, d'identifier les relations en jeu sur le quartier afin d'impulser des actions adaptées, d'appréhender l'ambiance générale, la représentation du quartier par rapport à celle de la ville. Cette connaissance est forgée par la pratique, l'expérience, la rencontre et l'observation.

- Les rapports intergénérationnels, les rapports inter-ethniques, etc.

Prendre parfois le temps de ne rien faire pour mieux s'intégrer

La formulation "ne rien faire" est péjorative. Nous proposons d'y substituer l'expression "ne rien engager". C'est un temps d'observation, de réflexion, afin de connaître et comprendre le fonctionnement du territoire, des publics et des situations.

Constater l'actualité du milieu

Se tenir au courant de l'ambiance, des faits du quartier, afin de les avoir à l'esprit pour adapter notre pratique, notre posture.

- Recueillir la parole des habitants en tant que personnes ressources.

Prendre en compte l'histoire des situations

C'est une nécessité de connaître l'histoire des situations et l'histoire collective. C'est un apprentissage progressif, qui s'enrichit par différentes sources (les habitants, les partenaires, etc.). L'histoire fait partie du contexte dont nous devons tenir compte pour ajuster au mieux notre intervention.

- Suite à un meurtre, 70 voitures ont été incendiées. Pour calmer les esprits, dialoguer, il était nécessaire de connaître l'histoire pour la remettre dans son contexte.

S'adapter aux contextes culturels

S'adapter n'est pas adopter. Cela permet une reconnaissance des différences pour favoriser l'échange, le partage et la mixité sociale. Sans cette connaissance, nous prenons le risque de nuire à la relation que nous souhaitons construire. Notre objectif devra toujours tenir compte de l'importance de faire découvrir aux jeunes (et accepter) d'autres cultures.

- Langages des groupes, des quartiers ; tenir compte de l'organisation familiale traditionnelle dans certaines communautés ou de comportements spécifiques.
- en revanche, demander aux jeunes de parler français, pour que tout le monde puisse les comprendre et qu'il n'y ait pas d'exclusions.

Pour l'éducateur de rue: maintenir bien ancrée sa propre identité et son altérité

Les valeurs de la prévention spécialisée font partie intégrante de l'identité de l'éducateur de rue. Cette identité est un élément important dans la relation éducative, un apport que l'on fait aux jeunes. Il est essentiel de savoir d'où l'on parle (on ne peut pas faire semblant d'être quelqu'un d'autre ou parler d'une place qui n'est pas la nôtre).

Apprendre le milieu pour situer sa place et son rôle

Le diagnostic social est un outil qui nous permet de nous situer et de nous adapter au contexte; cela permet de savoir ce que l'on peut faire ou ne pas faire.

- Accompagner un jeune vers le centre social qui organise du soutien scolaire plutôt que de mettre en place un soutien scolaire au local.

S'efforcer de construire avec le public un référentiel partagé

Le mot "référentiel" est choquant. Il s'agit de "faire avec" les jeunes pour les amener à intégrer les règles et les codes de la société, afin qu'ils puissent eux-mêmes s'y intégrer. Pour cela l'éducateur doit être authentique, réel, engagé dans une relation fondée sur le partage de valeurs.

- Apprendre la politesse, comme vecteur de socialisation.

Faire partie du décor

Oui, mais sans se faire oublier ! Il s'agit d'être visible et disponible et d'être là en offre de relation d'aide. Il faut également savoir prendre de la distance, du recul. L'ancienneté de l'éducateur sur le quartier compte beaucoup pour pouvoir "faire partie du décor".

- Question posée à un nouvel éduc :
  — Pourquoi on t'a embauché, t'es pas du quartier ?
  Réponse du collègue :
  — Mais moi non plus je ne suis pas du quartier !
  Et le jeune conclut :
  — Toi, c'est pas pareil, ça fait longtemps que tu es là : tu fais partie du quartier.

Adapter constamment ses horaires et ses itinéraires

Les saisons, la météo, le rythme de vie du quartier sont des éléments essentiels à prendre en compte pour pouvoir rencontrer des jeunes ou des habitants sur le quartier.
Les soirées d'été, beaucoup de jeunes et d'habitants sont dehors assez tard.
Il s'agit aussi de s'adapter au contexte pour rester disponible, ce qui nécessite des horaires souples.

- Appel d'un jeune à 7 h : il n'est pas bien, il a besoin d'être écouté.

Afin d'établir une relation de confiance : écoute et élaboration de la demande, disponibilité au contact et à l'écoute, offrir un espace d'écoute

Il faut du temps pour installer une relation qui permet l'expression d'une demande. La demande exprimée n'est pas forcément le reflet du besoin réel.

- Dans notre pratique nous avons rencontré des jeunes pouvant exprimer très vite une demande, dès la première rencontre; d'autres peuvent mettre deux ans.

La relation de confiance une fois établie: définition des priorités, établir un plan d'accompagnement
Nous proposons de substituer l'expression "définition des priorités" par "analyse du projet de vie".

- Un jeune nous demande de l'accompagner pour obtenir un permis de cariste, mais nous savons qu'au préalable il lui faudra une remise à niveau de ses connaissances de base.

Peu importe le type de demande : ce qui compte, c'est la manière de l'écouter, de la construire et de la formaliser

L'écoute doit être bienveillante et neutre (il ne s'agit pas d'influencer la demande). La demande n'est acceptable que si elle s'inscrit dans les limites fixées par la loi et par l'éthique professionnelle.

C'est la personne qui donne le rythme et qui agit

Si le jeune est maître de son rythme, l'éducateur impulse et donne le rythme de l'accompagnement éducatif.

- L'éducateur va rencontrer le jeune pour le solliciter et avancer plus vite dans ses démarches, pour qu'il respecte des échéances administratives.

Il doit y avoir l'exigence du respect du contrat passé dans un rapport de proximité et d'amour

Le contrat évoqué dans l'énoncé est un contrat oral et moral. C'est un engagement mutuel, dans le cadre de la libre adhésion et il implique un respect réciproque. Le mot "amour" est impropre nous lui substituons le mot "humanisme".

Accompagner la personne jusqu'où elle le désire

Non. Nous l'accompagnons dans des limites fixées par la loi, par notre mission et par l'éthique professionnelle. Nous ne devançons pas les demandes et nous n'allons pas plus loin que le jeune, même si nous avons parfois à l'y inciter.

- Si un jeune désire se venger d'une violence exercée contre lui en allant frapper à son tour ses agresseurs, notre travail consiste à l'accompagner à rebours de son désir.

Accompagner la personne jusqu'aux frontières du possible

Il est essentiel de rappeler au jeune le principe de réalité : le cadre légal, nos limites, les siennes. Ce principe de réalité doit guider notre action.

- Un jeune veut être footballeur professionnel. Il doit commencer par progresser dans son club (voire même s'inscrire dans un club) et continuer des études pour anticiper sur un échec de son projet.

Ni jugement, ni morale

Nous ne sommes pas « jugeants ». Nous avons à transmettre des valeurs citoyennes, humanistes et républicaines. L'éducateur veille à adapter son discours pour ne pas paraître moralisateur.

- Un jeune fume dans une cage d'escalier. L'éducateur va intervenir pour faire entendre le respect des locataires et du lieu.

Aider la personne à sauter de problème en problème

Il s'agit d'aider le jeune à anticiper et à se structurer. Nous proposons de prioriser les problèmes et de les traiter selon leur urgence et/ou importance.

- Demande d'un jeune d'être accompagné pour trouver du travail, mais il n'a plus de papiers.

Consolider les capacités de chacun pour résoudre et gérer

Rendre le jeune acteur de son parcours, lui dire que nous le croyons capable; "faire avec" pour lui permettre d'acquérir des automatismes. Faire émerger son potentiel, ses compétences.

- Le jeune assimile des connaissances et des compétences lorsque nous l'accompagnons et il devient acteur de son projet.

Contribuer à créer une société plus juste ou plus attentive à ceux qui restent en dehors

Personne ne se situe en dehors de la société : la marge est le produit de la société et se situe dans la société. Il s'agit d'agir pour faire évoluer le droit et les représentations.

- Peser dans les décisions prises par des partenaires pour permettre au jeune de trouver sa place, travailler collectivement à une évolution de l'image du quartier dans les représentations des élus, des habitants...

.... ET DES STRATÉGIES

Être présent et disponible

Présent et disponible avec de la régularité et la continuité. Cette présence rappelle au jeune ses engagements, sans l'amener à précipiter ou différer sa demande.

- L'éducateur évolue ou se place dans un lieu stratégique qui lui permet d'observer et d'être repéré par les jeunes, voire attendu par eux.

Ne pas juger les personnes ; juger les actes et les situations.

Nous remplaçons le deuxième verbe "**juger**" par le verbe "**apprécier**" et le mot "**situation**" par le mot "**contexte**". Il faut aider le jeune à comprendre ses actes et lui apprendre à les adapter au contexte dans lequel il se trouve.

- Travail avec un jeune exclu d'un établissement scolaire suite à des actes de violence. La première étape sera la verbalisation par le jeune de ses actes pour l'amener à une prise de conscience.

Être une ressource pour la communauté

Le mot "communauté" ne recouvre pas la communauté culturelle, religieuse, ethnique... mais l'ensemble des personnes vivant dans le même quartier.

Le lien de confiance doit être établi pour pouvoir permettre l'expression des personnes de manière à faire remonter et relayer auprès des partenaires, des paroles qui n'auraient pas pu les atteindre sans cela. Il faut favoriser l'émergence de projets.

- Être relais de la parole des habitants auprès des élus et/ou d'autres décideurs.

Être intéressé par les personnes et leurs histoires

Nous remplaçons l'expression "**Être intéressé**" par l'expression "**Se sentir concerné"**. Il s'agit de prendre en compte le jeune dans son identité, son histoire, ses envies. Lors de la première rencontre, il ne vient pas vers nous par hasard et nous n'avons à cet instant qu'une écoute à lui offrir.

- Être à l'écoute du jeune pour appréhender ses besoins, pas ceux énoncés par d'autres.

Travailler avec une perspective politique et communautaire, c'est-à-dire ne pas traiter seulement avec l'individu comme symptôme mais comme sujet de changement

Adapter les dispositifs publics en fonction des publics. Travailler avec les habitants sur leur milieu, comme acteurs d'une dynamique de changement : le pouvoir d'agir des habitants.

- Des habitants voulaient construire quelque chose ensemble, avoir des temps de rencontre. Leur mobilisation a abouti à la création d'une fête de quartier.

Dimension temporelle à moyen et long terme: c'est une intervention basée sur la relation et l'affectif. Ceci ne veut pas dire que l'on ne puisse pas mesurer les résultats, que l'on ne puisse jamais communiquer sur le travail et qu'il n'existe pas de mesures d'aides concrètes, immédiates et efficaces.

Nous remplaçons dans l'énoncé le mot "affectif" par le mot "sensibilité". Une intervention auprès d'un jeune ou d'un groupe est basée a priori sur des échanges : ce temps est souvent nécessaire afin que le jeune puisse formuler une demande ou accepter une proposition d'aide. Le travail est déjà engagé.

Apporter à la communauté des discours alternatifs à la stigmatisation

Nous n'apportons pas que des discours, nous mettons en place des actions, des mobilisations d'habitants qui permettent de faire évoluer les représentations. Cela renvoie à la question de la posture éducative qui est signifiante.

- Un chantier bénévole de jeunes : les jeunes sont valorisés par le discours et l'intérêt de la population. En tant qu'éducateur, faciliter l'intégration d'un jeune dans la communauté par l'accompagnement éducatif.

Mettre en relation les personnes, les groupes et les dispositifs sociaux

Permettre l'accès des publics aux dispositifs de droit commun, faire le lien par notre accompagnement (par exemple avec la Mission Locale, la circonscription...).

- Création d'un Espace de Rencontre Intergénérationnel ouvert à tous une soirée par semaine, qui propose des ateliers et permet aux éducateurs de favoriser les rencontres entre habitants (de 0 à 65 ans).

Créer des espaces "neutres" pour la rencontre et la promotion des activités des personnes

Nous remplaçons le mot "**neutres**" par le mot "**ouverts**".

- Donner un temps, un espace aux habitants pour créer du lien social.

Être connu dans le quartier

Facilitateur pour aller à la rencontre des jeunes. Approche, confidence, relations facilitées, légitimes et sécurisantes.

- En cas de situations de conflits visibles entre jeunes, habitants, ou partenaires, les éducateurs sont appelés pour faire de la médiation, mettre du lien.

Être discret et respectueux

La discrétion et le respect sont indispensables. Le respect est un savoir-être de base de l'éducateur, ce n'est pas une tactique. Il s'agit ici de cohérence éducative : l'éducateur propose un modèle. C'est un principe de la prévention spécialisée.

- Lorsqu'un éducateur aborde un groupe, il doit savoir s'en aller s'il sent qu'il "gêne" : il faut éviter d'être intrusif.

Avoir des informations utiles et variées

Cela permet d'ajuster régulièrement l'intervention, de s'adapter à tous les publics, d'éviter les maladresses et favorise l'entrée en contact avec de nouveaux jeunes.

- Utiliser des informations pour entrer en contact avec un nouveau groupe ou une personne avec qui nous avons du mal à engager la relation.

Savoir décoder les demandes

Ce n'est pas toujours évident, car nous n'avons pas toujours suffisamment de recul. Il ne faut pas être trop réactif à la première demande ; ne pas se précipiter.

- La démarche administrative peut être un prétexte pour se poser et discuter avec l'éducateur. De même pour les groupes de grands qui viennent demander du travail.

Utiliser le corps comme langage et comme présence pour soutenir le malaise et la gaieté des gens

Nous remplaçons "corps comme langage" par "langage corporel". C'est un outil de communication qui peut transmettre un message dans le cadre de notre fonction et de notre présence d'adulte.

- Présence auprès d'une famille après le décès de la maman. Rassurer quelqu'un qui est en souffrance.

Se mouvoir à la frontière de l'administration et du quartier, de l'institutionnel et des gens. Ne perdre pied dans aucun de ces deux espaces

Nous avons un positionnement particulier entre la non-institutionnalisation des actions et le rôle éducatif de rappel à la loi, au cadre. Nous "naviguons" dans cet entre-deux : le public et la cause du public, que l'on défend / ceux qui nous payent.

- Intervention de l'éducateur de prévention spécialisée sans mandat (nominatif) pour redonner le cadre et/ou expliquer une injonction de justice.

Mettre en œuvre des activités (formation, loisirs...) avec les populations pour lesquelles nous travaillons pour leur ouvrir de nouveaux horizons, promouvoir la participation et les expériences positives, créer des liens de confiance et des espaces d'écoute où les demandes peuvent surgir

Support à notre travail pour la relation individuelle ou collective. Prétexte pour permettre la rencontre. Introduction du travail avec le milieu.

- Chantiers éducatifs, chantiers bénévoles, séjours éducatifs, en sont quelques exemples.

3. RÉGION GRAND OUEST

Regards croisés sur le travail de rue

Réflexion des travailleurs sociaux de rue du Grand Ouest français
Janvier 2012

« Penser, penser le monde et son devenir, penser soi-même en pensant les autres et, ce faisant, raconter le monde, l'histoire, les rêves, les projets, est indispensable pour toute personne, famille, groupe social, collectivité, entreprise, Etat… c'est la base de la capacité de transformer la société.
Il y a donc un métier - des métiers - de rue, comme il y a la rue, une rue, des rues… à raconter. Les rues où l'on habite, mais aussi les rues où l'on ne va jamais car elles nous sont étrangères avant d'être lointaines. Il y a des rues sans enfants, sans êtres humains, désertes, à savoir désertifiées. Il y a des rues de violence, laides, mortes, cul-de-sac, où l'on souffre. Il y a aussi des rues vivantes, pacifiques, "belles", où on a la joie de vivre. Les métiers des travailleurs de rue existent pour que les rues dans lesquelles ils « travaillent » se transforment en chemins d'un autre devenir humain et sociétal. Au fond, ce sont tous les habitants des rues qui peuvent transformer leurs rues, baliser de nouveaux chemins. Les travailleurs de rue ne sont qu'une partie de ces jardiniers du devenir, d'un autre devenir, que sont les habitants de la Terre. »
Extrait tiré de « Des cités, tous citoyens admis. À propos des jardiniers d'un autre devenir de l'humanité » - Riccardo Petrella, Docteur en Sciences politiques et sociales, fondateur et secrétaire général du Comité international pour le Contrat mondial de l'Eau – in Guide international sur la méthodologie du travail de rue – Novembre 2008.

➢ DÉMARCHE ET MÉTHODOLOGIE

L'Atelier Grand Ouest des travailleurs de rue se réunit tous les deux mois, en moyenne, depuis le 6 février 2010. Si la question de la pratique du travail de rue est apparue primordiale aux participants dès la première rencontre, le travail s'est d'abord orienté, avec des consignes données par le CNLAPS (Comité National de Liaison des Associations de Prévention Spécialisée) dans le cadre du GAR (Groupe Action Recherche regroupant les représentants des différents ateliers inter-régionaux), vers la réalisation d'un travail autour de questions sur la pauvreté et l'exclusion sociale en vue du forum international de Bruxelles «Paroles de Rue», d'octobre 2010. Nous avons à cet effet écrit un texte intitulé «Paroles citoyennes sur la pauvreté et l'exclusion sociale » (réflexions recueillies auprès de personnes rencontrées dans le Grand Ouest français par des professionnels en travail de rue. Écrit finalisé en octobre 2010 et remis aux autorités européennes dans le cadre de l'année de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale) et organisé un atelier «Porteurs de paroles» pour le forum.

Pour notre deuxième année de fonctionnement, nous avons donc repris la question du travail de rue avec le premier objectif de répondre à la commande du CNLAPS de réaliser un écrit contributif au Guide international du travail de rue. Nous avons poursuivi par le souhait de mettre en valeur les questions traitées sous une forme plus ludique à imaginer ensemble : film, interviews, entretiens, théâtre … pouvant être utilisée pour le forum de la prévention spécialisée qui aurait dû initialement avoir lieu à l'automne 2012 à Rouen (et se déroulera finalement à Lyon en novembre 2013).

Dès le mois de décembre 2010, nous avons envisagé une élaboration collective des perspectives 2011.

Pour ce faire ont été proposées quatre phases de travail :

1. Présentation du travail de rue par chacun des membres du groupe, selon son territoire d'intervention ;
2. En parallèle, poursuite du recueil des récits/témoignages des éducateurs à partir des trois questions ayant servi à la réalisation du guide international et notamment la deuxième. (Premier thème : « décrivez le plus précisément possible une semaine, une journée, voire un moment de votre travail de rue ». Deuxième thème : « racontez-nous l'histoire d'une rencontre type entre vous et votre public, qui est marquante, significative, représentative de votre travail ». Troisième thème : « décrivez votre environnement, votre public et vos relations partenariales ») ;
3. À partir de la matière récoltée, définition des thématiques qui serviront d'ossature au document, en veillant à intégrer la dimension éthique et la défense de ce mode d'intervention ;
4. Réalisation d'un écrit.

Le groupe a alors validé, début 2011, le fait de maintenir les deux types de production, écrite et visuelle, mais a décidé de commencer par la production écrite qui donnera de la matière à l'autre support. Ce document écrit est le résultat d'une année de travail durant laquelle nous

avons élaboré ensemble une démarche participative, tant du point de vue des personnes présentes lors des rencontres de l'Atelier Grand Ouest que par les réflexions menées en allers retours dans nos différents services. Toutes les citations du document émanent des productions écrites des professionnels de ces services.

Découpage de ce travail

Introduction - La rue : un espace, un concept, un lieu de travail social.
Chapitre 1 - Le travail de rue : une ou des postures sur l'espace public.
Chapitre 2 - Le travail de rue et la méthode d'implantation.
Chapitre 3 - Le travail d'équipe dans le travail de rue.
Chapitre 4 - Le travail de rue : des publics avec des problématiques diverses.
Chapitre 5 - Les limites dans le travail de rue.
Chapitre 6 - La question de l'évaluation

Pour contacter l'Atelier Grand Ouest français du Réseau international des travailleurs de rue : atelier.grandouest@orange.fr

La rue : un espace, un concept, un lieu de travail social.

➢ LA RUE UN ESPACE GÉOGRAPHIQUE

« Il nous faut définir ce que nous entendons par le vocable «rue» : la rue, c'est une voie de circulation automobile et/ou piétonnière, empruntée par des personnes habitantes ou non d'un lieu. Celles-ci peuvent y passer, s'arrêter, y jouer, y discuter. C'est aussi, et le plus souvent, un espace public qui permet des déambulations à pied, des occupations en station debout ou assise. La rue, dans notre définition et dans notre démarche de recherche action, cela peut être aussi un espace clos, comme la place du centre commercial, les squares ou les espaces de jeux. En somme, tout ce qui permet une circulation, des rencontres, des occupations de groupes ou de personnes, constitue notre conception de la rue. » APSFD, Nantes 44.

La rue ou la voie publique nous entoure et se définit simplement à la lecture d'un plan : elle se délimite par un début et une fin, se nomme et se présente sous différents types (square, rue, impasse, place...). Elle a pour fonction principale de faciliter les déplacements des personnes d'un point vers un autre. L'organisation spatiale des rues et de la voie publique tente de répondre aux besoins des utilisateurs et habitants. Elle propose un espace sécurisé pour les déplacements de chacun (véhicules à moteur, à pédales, piétons...). L'entretien et l'aménagement de ces espaces font l'objet de choix politiques et idéologiques: les grandes opérations de rénovation urbaine et de résidentialisation qui se déclinent partout en sont une des premières preuves ! Celles-ci partent du constat que la rue n'est pas seulement un espace géographique délimité mais a bien son rôle dans la vie des personnes qui l'utilisent, l'occupent, la traversent.

➢ LA RUE UN CONCEPT DE SOCIÉTÉ

« Ce qui est ressorti des échanges est le rapport très étroit entre la situation du quartier, de ses habitants et le travail de rue. En effet, l'évolution urbaine et sociodémographique du territoire comme les changements des modes d'appropriations des espaces par les jeunes implique nécessairement des modifications dans les modalités de cette pratique. » ASEA 49, Angers.

La rue est aujourd'hui beaucoup plus qu'un espace géographique, son utilisation est très élargie au-delà des déplacements. Elle devient un lieu de jeu, de rencontre, d'éducation, et même parfois un lieu de vie.

« Nous repassons par le square, réaménagé par le bailleur avec l'aide des habitants, de l'équipe éducative et de l'équipe quartier, l'année dernière. Il y a encore beaucoup de monde. Les enfants jouent et les jeunes et les mamans sont sur les bancs à discuter. L'heure du repas approche mais chacun profite des premiers rayons du soleil. Deux groupes d'habitants, essentiellement des hommes, jouent aux boules sur les terrains aménagés, nous avons un petit mot pour chacun ... l'ambiance semble détendue. » APSFD, Nantes, 44.

« Pour d'autres équipes, le travail de rue en soirée est intéressant, en particulier au printemps et pendant l'été. C'est un moment propice pour croiser différentes générations et communautés sur le quartier. Les femmes sont par exemple plus présentes avec les enfants, les éducateurs se saisissent donc de ces occasions. » ASEA 49, Angers.

La rue comme espace de rencontre s'adresse à toutes les générations et ne se délimite pas forcément géographiquement. Cette fonction est opérante pour les lieux de service bien sûr comme les centres commerciaux, les centres villes, les espaces de jeu, mais aussi à n'importe quel croisement de deux rues, sur n'importe quelle place ou n'importe quel trottoir, celui de notre pas de porte comme celui du commerce de proximité ou de notre lieu de vacances.

« À l'autre bout de la rue, Gérald est arrêté dans sa voiture, il klaxonne pour nous appeler. Il est fier, il a le permis de conduire depuis peu, il a sa voiture et se promène avec des amis. Tout se passe bien pour lui, en apprentissage dans un garage, il s'entend très bien avec son employeur. » APSFD, Nantes 44.

La rue est le lieu possible de discussion entre des voisins âgés, entre des adultes avec ou sans enfants, des adolescents mais aussi entre le maire de la ville et un citoyen, des ouvriers, un chef d'entreprise et un chômeur, deux personnes d'origine culturelle et de niveau social différents. En cela elle est un atout, essentielle au fonctionnement de la société et à ce que l'on appelle le lien social.

« Lorsque nous rencontrons des jeunes dans la rue, ils sont souvent en groupe. C'est d'abord avec ce groupe qu'il nous faut travailler. Lieu de réalisation de soi, il est le premier objet d'une approche de l'éducateur. (...) Lieu d'expérimentation et de vie ordinaire, les jeunes jouent et s'amusent comme le font tous les enfants. Ce que l'on observe, c'est une certaine "transgénération" de ces groupes où petits et grands peuvent se retrouver autour d'une même occupation. Les fratries peuvent constituer l'âme de ces groupes, les plus grands (souvent les filles) se retrouvant alors en charge des plus petits. On observe également des divisions ethniques des groupes qui se renforcent l'âge avançant. Il nous apparaît que chacun se regroupe selon ses origines et les conflits sont souvent l'occasion de resserrer ces liens. » APSFD, Nantes 44.

La rue permet le regroupement avec ses pairs, la confrontation au monde et aux règles et ainsi de se construire par l'aller-retour avec les autres. Autant que la famille et l'école, elle fait partie des « institutions » qui participent à l'éducation et à la socialisation des enfants.

« Des phénomènes de violence sont constatés sur ce territoire. Ils nous apparaissent aigus, spectaculaires et touchent une bonne partie de la jeunesse. Ils inquiètent, émeuvent et sont l'objet de beaucoup de rumeurs sur le quartier. Ils peuvent être liés à des règlements de compte, des histoires d'honneur bafoué, des histoires de famille ou un différend matériel lié à des trafics. Ces poussées de violence sont très ponctuelles. Ces déchaînements retombent rapidement et il n'est pas rare de retrouver les ennemis d'hier, amis de demain (...). Chaque bagarre sur laquelle nous sommes intervenus apparaît codifiée. Tout d'abord, le duel se produit souvent devant témoin. Les usagers de la rue témoignent y avoir été et certifient qu'il s'est bien passé un événement. Les échanges de coups sont vécus comme un spectacle. En effet, le public se rassemble autour des combattants pour assister et témoigner de la victoire de l'une ou l'autre des parties. Certains plus exposés, les amis proches, encadrent la joute, encouragent et veillent au respect des règles : utilisation d'armes de même niveau, séparation des jeunes quand l'immobilisation est trop longue, arrêt du combat quand les blessures infligées sont trop importantes. Cela dérape aussi parfois. » APSFD, Nantes 44.

Toutefois, cet espace de rencontre et de lien social peut aussi être un espace d'insécurité, d'angoisse. Face à l'imprévisibilité des rencontres et à l'inconnu que représente l'autre, certaines personnes sont en difficulté sur cet espace. En effet, la rue possède son histoire et sa représentation ou sa réputation. C'est ainsi que la personne âgée va choisir un parcours bien précis pour promener son chien pour éviter telle place ou tel trottoir ; que le chef d'entreprise va choisir tel quartier d'une ville plutôt que tel autre pour vivre, que les parents vont choisir telle école plutôt que celle située près de chez eux.

« La rue, lieu de socialisation privilégié des jeunes les plus en rupture, est l'objet de beaucoup d'interrogations. La rue possède ses codes et elle est devenue le refuge des jeunes en souffrance. Elle est l'objet d'une attention particulière des professionnels et des habitants car il se passe beaucoup de choses dans la rue, comme des regroupements d'enfants très jeunes (à partir de 4 ans) gardés par leurs frères ou sœurs plus âgés (une dizaine d'années), des bagarres d'enfants et de jeunes, des jets de pierres, des insultes, des jeux entre jeunes... » APSFD, Nantes 44.

On ne peut nier que la rue possède aussi ses codes et ses règles portés par les personnes qui l'investissent et l'occupent. Que de ce fait elle est aussi un lieu de danger, avec des violences, des agressions bien souvent liées à de la souffrance. La rue est parfois le lieu de refuge de certaines personnes et devient à la fois un lieu de socialisation, d'expérience et de déviance. Elle offre aux mineurs un espace de liberté et de libération de l'emprise parentale, aux majeurs un lieu de rupture avec les obligations et responsabilités adultes et citoyennes. Bien souvent perçue aussi comme lieu de non-droit, sans application des normes et règles sociales, elle représente pour d'autres un moyen de protestation contre la société ou son fonctionnement actuel. Occupée par ces personnes de façon différente, périodique, régulière ou non, continue..., la rue reste pour elles comme pour les autres un lieu de reconnaissance et d'identité sociale.

➢ LA RUE : UN LIEU DE TRAVAIL SOCIAL

« La première approche du quartier se fait par le biais du travail de rue. C'est là que nous rencontrons pour la première fois les habitants, dont certains jeunes qui "tiennent les murs". Cette rencontre se fait moins facilement que dans un foyer par exemple où les "murs de l'institution" rappellent d'emblée le pourquoi de la rencontre et les places de chacun. Plus qu'ailleurs, le travail éducatif auprès des jeunes se fait dans la durée. (...) En effet dans un premier temps il s'agit pour nous de créer des temps et des espaces de contact (dans la rue, au centre socio culturel...), puis de créer des liens avec ce groupe. Enfin nous tentons d'entrer en relation avec ses différents membres. Le travail éducatif se jouera donc dans le passage de l'approche du groupe à l'approche de l'individu dans sa singularité. C'est notamment de la qualité de ce lien que dépendra le sentiment de confiance mutuelle. Avant qu'une relation que l'on peut qualifier d'éducative ne s'instaure, il peut se passer des mois ... Les notions de "libre adhésion" et de "confiance" prennent ici tout leur sens. » APSFD, Nantes 44.

C'est dans cet espace inconnu et toujours en mouvement que le travailleur de rue évolue. Au cœur de sa pratique, la rue n'est pas la même pour chacun d'entre nous mais ce qui anime le travailleur de rue c'est cette idéologie qui veut que chaque personne a un potentiel et peut provoquer du changement pour elle-même et pour les autres. C'est à la recherche de ce potentiel et de ces compétences que nous occupons, traversons, arpentons les rues, toutes différentes, toutes spécifiques mais pleines de rencontres, d'imprévus et de surprises.

Ainsi nous allons vous présenter ce qui fait le cœur de notre action - Le travail de rue - sous différentes facettes. Celui-ci implique une ou des postures sur l'espace public. Toute nouvelle arrivée d'une équipe sur un quartier engage une méthode d'implantation. La place de l'équipe dans le travail de rue est à interroger sans cesse. Nous rencontrons en travail de rue des publics avec des problématiques diverses. Quelles sont les limites dans le travail de rue ? Et enfin, la question de l'évaluation sera abordée.

LE TRAVAIL DE RUE, UNE OU DES POSTURES SUR L'ESPACE PUBLIC

En préambule à ce chapitre, il faut savoir que le travail de rue n'est pas improvisé. Avant toute immersion sur le terrain, le travailleur de rue doit s'imprégner de l'histoire et de la géographie de celui-ci. Un travail d'observation est indispensable à mener, pour tenter de comprendre ce qui se joue d'un point de vue global mais également d'un point de vue plus resserré.

➢ LE PRINCIPE « D'ALLER VERS »

Aller vers qui ? Aller vers quoi ? Avec quels objectifs ? Avec quelles limites ? De quelles manières ?

Si le travail de rue a bien pour objectif d'entrer en relation avec la population, cela ne se fait pas de manière improvisée. Différentes stratégies peuvent être mises en œuvre, avec toujours l'idée que le professionnel est porteur d'une identité propre et institutionnelle. Les stratégies sont liées au territoire, au public, à l'équipe... et en découle une légitimité. Nous rappelons que le travailleur de rue est porteur d'un objectif social, il est mandaté par la société pour œuvrer en tant que professionnel à la réduction des inégalités.

« En fonction de mes objectifs, je me pose sur différents sites du quartier, en fonction des lieux de regroupement. Je prends aussi le temps de traverser le quartier, soit par la route, soit par les chemins piétonniers qui sont très nombreux. Enfin, dans le travail de rue, je parcours aussi le trajet entre le quartier et les établissements scolaires au moment des sorties. » ASEA 49, Angers.

« Le temps de rue commence dès la sortie de notre local, je traverse le parking et je croise trois jeunes du quartier installés au soleil. (...) Nous avons quitté les terrains pour retourner sur un autre quartier. En chemin, nous avons vu un jeune qui travaille pour l'un des bailleurs du quartier et qui nous a proposé un café. Nous avons décliné son invitation car nous avions d'autres personnes à voir. Arrivés en bas de la tour Minerve, un duo de jeunes en gardait l'entrée. Nous avons entamé la discussion (mon collègue les connaissait un peu, quant à moi je ne les avais vus qu'une fois ou deux). Si l'un ne voulait pas s'exprimer, l'autre nous a interpellés sur une possibilité de travail. (...) Nous sommes repassés devant le stade, nous avons échangé avec un groupe de jeunes sur les résultats sportifs. » ASPIC, St Etienne du Rouvray 76.

« C'était en fin d'après-midi, ma collègue et moi étions en train de discuter avec des habitants au centre commercial. A un moment, un jeune est passé et j'ai perçu dans sa posture une invitation à la discussion. En effet, il s'est éloigné au bout de l'allée, d'ailleurs très passante ce jour-là, tout en jetant quelques regards insistants vers nous. C'est un jeune que je connais, ainsi que sa famille. Je me suis positionnée de biais, de façon à pouvoir observer son attitude. Visiblement, il était dans l'attente... J'ai donc pris congé du groupe et je me suis dirigée vers lui. Le fait d'aller vers, au contact dans la rue, implique non seulement d'être prêt dans sa tête mais aussi d'être en ouverture à l'autre. Il faut décoder une attitude, capter un regard, une émotion, une demande souvent dissimulée sous un masque d'apparence. Pour poursuivre, je me suis approchée de lui, j'ai tendu la main afin d'amorcer une entrée en relation... Or, ces derniers temps, nous avions observé et repéré la présence constante d'un groupe de jeunes, tel jour et à telle heure, au même endroit. C'est un groupe de jeunes que nous souhaitions aborder... Nous pouvons constater encore une fois que c'est la rencontre dans la rue, sur leur territoire, qui a favorisé la reprise de contact avec ces jeunes. En fait, c'est le jeune qui reste acteur, décideur de l'entrée en relation avec l'éducateur. » CAPS, Petit-Quevilly 76.

➢ LA PRÉSENCE SOCIALE

Qu'est-ce que faire acte de présence sociale ? S'agit-il d'une présence physique et/ou symbolique voire politique ? Présence sociale et éducateur porteur d'institution ? La présence sociale est-elle différente du travail de rue d'un point de vue méthodologique ?

« Le terme Présence Sociale désigne d'une manière générale le travail d'observation, d'écoute, de contact et de lien réalisés par les éducateurs de rue avec les populations d'un quartier. Ce travail repose sur une approche de proximité. La présence sociale est un outil majeur pour entrer en relation avec la population. Il s'agit d'être là disponible, présent dans le quartier, pour observer, recueillir et entendre les questionnements, les attentes et la parole des habitants.
En occupant les interstices, l'éducateur de prévention, par sa présence régulière, constitue un trait d'union entre les habitants et les dispositifs de droit commun. La présence sociale peut se décliner sous différentes formes : le travail de rue, la présence aux abords et à l'intérieur des équipements, la participation aux temps forts de la vie du quartier, l'accueil informel au local de proximité, les ateliers de rue. » APSFD, Nantes 44.

« Présence sociale dans les lieux de passages : places, parcs, jardins, bars, gare ... Être présent sur l'espace public, être vu, observer, être disponible et aller à la rencontre du public. Maintenir le lien avec les jeunes et les habitants. » Fondation Massé Trévidy, Quimper 29.

« ... Nous sommes sur le quartier en soirée deux fois par semaine : une pour le foot en salle et une autre pour déambuler sur l'ensemble du secteur ... Le matin est plus souvent consacré aux rencontres formelles ou non avec les partenaires des différentes structures locales (maison de quartier et accueil de loisirs). Des espaces, des lieux sont privilégiés sur le quartier : sortie du collège, halls d'immeuble, la maison bleue (local jeunes 12/18 ans), la dalle commerciale de proximité, le city stade et ses alentours où se trouvent des jeux squattés souvent par les plus grands (18/20 ans). » SPS, Laval 53.

« Notre travail de présence sociale s'effectue en binôme du lundi au samedi. Nous réalisons cette présence sur des créneaux horaires où les jeunes sont disponibles, en général de 15 h 30 à 19 h 00 en semaine ; les mercredis et les samedis en après-midi et en soirée. Durant les vacances scolaires, nous intensifions notre présence sur l'espace rue suivant les diverses observations que nous pouvons faire. » APE2A, Fougères 35.

➢ L'ABSENCE DE MURS

Le travail de rue désigne-t-il une approche spécifique des publics où qu'ils se trouvent, ou exclusivement une façon d'entrer en contact avec l'autre en dehors de tous murs ? Le travailleur de rue cesse-t-il de l'être dès qu'il entre dans un espace clos (ex : foyer d'hébergement, salle d'animation, établissement scolaire, etc.) ?

La notion d' "absence de murs" sous-entend "dehors", "espaces extérieurs", etc. Cela permet de souligner la différence majeure entre le travail de rue, où ce sont les professionnels qui font la démarche de sortir et d'aller vers les publics, et l'accueil dans le cadre d'un local implanté dans un quartier, où ce sont les publics qui font la démarche d'entrer et de venir vers les professionnels...

Néanmoins, si l'on cherche à qualifier le travail de rue, cette notion d'"absence de murs" pose certains problèmes : dans la mesure où ils sont accessibles à une pluralité de personnes, un hall d'immeuble, un parking ou une galerie marchande peuvent aussi être considérés comme des espaces publics, au même titre que la rue. Et, force est alors de constater que le travail de rue peut aussi s'exercer dans l'enceinte de ces types de murs...

Au sens littéral du terme, cette notion d'"absence de murs" est paradoxale : il y a une interdépendance et une corrélation entre les murs et la rue ; s'il n'y avait pas de murs, il n'y aurait pas de rue...

« Depuis un certain temps, nous constatons un repli de plus en plus prononcé sur la sphère privée avec notamment l'apparition de l'espace public numérique (téléphone portable, blog, messagerie instantanée, réseaux sociaux...). Ceci entraîne une "désertification" de l'espace rue. Les jeunes sont également de plus en plus mobiles, se déplacent en groupe, sans s'approprier de lieux particuliers. Face à cette mobilité, nous avons dû adapter

notre intervention, expérimenter d'autres modes d'approches. » APE2A, Fougères 35.

« Les Fourches de 17 h à 1 8h 30. Nous nous asseyons parfois au niveau d'un muret près d'un arrêt de bus. Cela permet de revoir des jeunes qui viennent attendre le bus et que nous n'avons pas vus depuis longtemps. Nous allons vers le hall d'une tour où se retrouvent des jeunes du quartier autour d'un radiateur. Cela dérange les habitants car ils se retrouvent jusque tard dans la nuit et ne respectent pas les lieux (urine et détritus retrouvés). Nous ouvrons un dialogue avec les jeunes et les habitants qui passent par là. » SPS, Laval 53.

« À la fois concept et posture : le travail de rue est un état d'esprit, c'est ainsi qu'il ne s'effectue pas que dans la rue. Seule posture professionnelle qui n'a pas forcément d'objectif de rencontre précise (...). Pourtant, sans le travail de rue, il n'y aurait pas de renouvellement du public ni de maintien du lien. C'est un outil relationnel. Le travail de rue ne se décrète pas, dans le sens où il demande aux professionnels une disponibilité à la relation. » ASEA 49, Angers.

➢ LA MISE EN LIEN ET EN CONFIANCE DES HABITANTS

Quels sont les objectifs de cette « mise en lien » ? Quels sont les objectifs de cette "mise en confiance" ? S'agit-il en priorité, pour le professionnel, d'établir un lien avec les habitants ou de (r)établir un lien entre les habitants ? De quelles manières le travailleur de rue procède-t-il pour se mettre en lien et en confiance avec les habitants ?

Le contour de la démarche s'articule autour d'une temporalité dans le travail de rue. Le professionnel doit s'appuyer sur une fréquence élevée de sa présence afin ensuite de pouvoir être accepté par la population. Cette démarche nécessite une écoute, et permet aux populations de s'exprimer. Le lien s'effectue avec toutes les tranches d'âge et la mémoire institutionnelle de l'équipe peut avoir son importance. Enfin dans cette entreprise d'approche, les affinités culturelles et générationnelles des membres de l'équipe peuvent servir ou être des freins.

« Lors du travail de rue, je passe en présence sociale sur les animations du centre social, je passe saluer les partenaires pour maintenir les liens, à la fois avec les professionnels et les habitants éventuellement présents. L'espace commercial est aussi un lieu stratégique pour le travail de rue, j'y partage du temps avec des habitants en faisant des achats pour le local ou des activités, mais aussi en m'arrêtant au bar PMU. » ASEA 49, Angers.

« ... Dès notre arrivée, mon collègue a repéré un jeune avec lequel il a eu un accompagnement poussé. Nous avons donc entamé une conversation (ils étaient à nouveau deux). Puis mon collègue a vu un père de famille qu'il connaissait à quelques mètres. J'ai poursuivi l'échange avec les jeunes pendant que mon collègue allait discuter avec ce monsieur. » ASPIC, St Etienne de Rouvray, 76.

« Au cours d'un de mes temps de travail de rue, je la croise avec quelques-unes de ses copines que je n'avais jamais vues auparavant. Nous discutons un moment et Léa me fait part de son envie de mettre en place un tournoi de foot féminin sur le quartier avec ses copines. Elle me demande de l'aide pour la mise en place de cette action puisque, pour elle, je suis la personne la plus à même de faciliter ses démarches sur cette organisation. L'idée me paraît intéressante et j'y vois l'opportunité de nouer plus de lien avec ces autres jeunes filles. Cependant je leur propose de se mettre en lien avec l'animateur jeune du quartier qui de son côté a du mal à entrer en contact avec les filles du quartier. En effet, ces dernières ne fréquentent pas le local jeune et sont peu présentes sur l'espace public. » ANPS, Saint-Nazaire 44.

➢ LA PRISE DE RISQUE DU PROFESSIONNEL

Dans quels contextes et à quels moments le professionnel prend-t-il des risques dans la pratique du travail de rue ? S'agit-il alors d'une stratégie d'intervention ? Certaines limites peuvent être franchies bien malgré nous, souvent de manière individuelle. L'équipe reste le cadre rassurant et étayant d'une pratique de rue sereine. Comment donc articuler la posture de l'éducateur et celle de l'équipe ?

« Il est question de l'espace, du temps. Il faut observer, analyser, savoir s'écouter, sentir s'il faut y aller ou pas, ne pas se mettre en danger. Le travail de rue à 2 éducateurs est une pratique utilisée régulièrement par certaines équipes. Cela peut effectivement provoquer des effets négatifs : risque d'être assimilés à des policiers, le "sécuritaire"... Mais, cette pratique favorise l'observation, apporte un cadre aux jeunes. Elle permet parfois de mieux prendre en charge et d'être plus disponible face à un groupe de jeunes. Un des éducateurs peut plus facilement s'accorder une discussion individuelle avec un jeune pendant que l'autre éducateur s'intéresse au reste du groupe. Elle nécessite également une forte confiance et du respect entre collègues, savoir s'écouter. » ASEA 49, Angers.

« Au centre-ville, au loin j'aperçois un grand groupe de jeunes dont je connais certains, mais quand je passe à côté, le groupe est fermé sur lui. Avec ma collègue nous décidons de leur faire juste un signe afin de leur montrer qu'on les a vus. Juste les saluer sans être intrusives (...).
Nous échangeons sur sa situation et progressivement, ses "potes" nous rejoignent et prennent part à certains de nos échanges, jusqu'à ce qu'une élue de la mairie vienne parasiter la bonne ambiance car elle pensait que les détritus sur le sol étaient de leur fait. Un jeune s'est alors rebellé, l'a insultée. Nous nous sommes retrouvées au centre du conflit. Deux jeunes dont K. se sont mis à ramasser les détritus et K. a calmé le jeune énervé par l'intervention de l'élue qui nous a prises à témoin, nous mettant dans une situation de non reconnaissance de notre action et mission. Le calme est revenu, nous avons repris l'incident avec les jeunes et sommes parties. » SPS, Laval 53.

« Enfin, le groupe met en évidence l'importance du travail d'équipe : même si l'éducateur intervient physiquement seul, il ramène dans ses propos le discours et le cadre de l'équipe dans son travail de rue. Les gens ont souvent l'impression que l'éducateur n'est pas rattaché à une institution. C'est à l'éducateur de donner du sens dans son discours, d'y apporter le cadre de l'institution puis de l'équipe avec laquelle il travaille. Lorsque des jeunes interrogent notre présence de façon quelque peu abrupte, il peut être bon de percevoir que la "normalité" de notre présence sur le quartier n'y est pas ou n'y est plus... Il semble que plus les éducateurs sont au clair avec la question de la pertinence, de la légitimité de l'action, plus ils se trouvent à l'aise dans la pratique du travail de rue. Des éléments extérieurs à la pratique elle-même du travail de rue influent certainement sur la manière dont les éducateurs peuvent être reçus par les jeunes. Lorsque le climat est tendu sur un plan politique ou en lien avec des événements sensibles sur la question de l'ordre public, les éducateurs sont parfois moins bien "accueillis", assimilés plus ou moins confusément au rejet de tout cadre. » ASEA 49, Angers.

Après avoir décliné en cinq points les postures en travail de rue, nous constatons qu'il existe une multitude de situations à l'intérieur même de ces postures. Le travailleur social de rue agit dans un milieu qu'il doit apprivoiser, qu'il doit apprendre à connaître, qu'il doit comprendre et sur lequel il gardera un point de vue distancié. La posture professionnelle du travailleur de rue est un élément fondateur dans son intervention. Cette posture présente à chaque étape de la vie d'une équipe sur un territoire est essentielle, notamment lors de la période d'implantation.

➢ CONSTRUIRE SA LÉGITIMITÉ

Un service de prévention spécialisée est mandaté pour intervenir sur un territoire donné suite à des constats effectués par différents partenaires ou par le service lui-même dans le cadre d'un "re-questionnement" sur une implantation ou un diagnostic de territoire.

L'implantation d'une équipe de prévention spécialisée prend différentes formes suivant le public avec qui elle veut construire une relation de travail (habitants, partenaires). En effet, nous nous implantons sur un territoire, en direction d'un public ciblé.

Dans un premier temps, il est nécessaire d'effectuer une collecte d'informations précises au travers d'un diagnostic afin d'avoir une image du territoire, de ses besoins et de ses ressources. Les éducateurs se rendent sur le terrain afin de s'imprégner du quartier, des habitants, des rassemblements de jeunes et de faire connaissance avec les partenaires travaillant sur place. La déambulation dans le quartier permet l'observation des lieux repères, des flux de passage, des équipements publics. Pour cela ils peuvent utiliser des endroits stratégiques au quotidien : les murets, les bancs, pour s'arrêter, observer les flux des jeunes, des habitants. C'est en quelque sorte une période d'immersion où ils tentent de comprendre les codes du quartier.

> « Nous avons beaucoup échangé sur le travail de rue lors de l'arrivée d'un nouvel éducateur sur un quartier (...):
>
> *1ère phase : la découverte du territoire.*
> • aller vers le territoire, s'y repérer ;
> • y passer des moments en après-midi pour observer, trouver des repères ;
> • maintenir une position relativement éloignée dans un premier temps, peu de rencontre avec les habitants. » APSFD, Nantes 44.

Afin d'être connus /reconnus par les jeunes et les habitants sur un nouveau quartier, les éducateurs de rue effectuent des passages réguliers afin de se rendre visibles, et de dire « bonjour ». C'est ce qu'ils appellent la phase de prise de contact.

> *« 2e phase : l'appropriation du territoire.*
> • aller vers ;
> • prendre connaissance du quartier ;
> • observer les mouvements de groupes, enfants adolescents jeunes ;
> • effectuer des passages réguliers et repérés (...) on observe et on est observé : "que font-ils là ? ...avec qui ils travaillent ? "» APSFD, Nantes 44.

Après une période « d'approche » variable selon le territoire d'intervention, les professionnels prennent le temps de se présenter à la population et plus particulièrement aux jeunes (public cible) et aux partenaires. La connaissance des personnes ressources est aussi importante pour se faire connaître des habitants.

➢ TISSAGE D'UNE RECONNAISSANCE MUTUELLE PROFESSIONNELS /HABITANTS

L'implantation sur un nouveau territoire nécessite de prendre en compte la notion de temps. En fonction de l'histoire d'un service et/ou d'une équipe, cela peut aller de quelques mois à deux ans pour être repéré, reconnu et accepté des habitants et partenaires. Ce temps nécessaire à l'implantation est une période durant laquelle on vit et partage avec les habitants les temps forts de la vie du quartier.

Les éducateurs expliquent leur mode d'intervention : anonymat, libre adhésion, absence de mandat nominatif... et le cadre légal de la protection de l'enfance, duquel ils dépendent. Pour cela ils favorisent des rencontres formelles - réunions et entretiens - et informelles sur le quartier, qui contribuent à tisser le lien et à le maintenir au fil du temps. Les éducateurs choisissent des plages horaires de travail de rue adaptées à la présence des jeunes et des familles sur le quartier afin d'être visibles, repérés et disponibles aux sollicitations.

Le travail en partenariat est un des principes d'intervention de la prévention spécialisée qui permet de croiser les regards et de mener des actions communes. La connaissance mutuelle des services facilite la mise en lien en orientant ou en accompagnant des jeunes vers les structures de droit commun. Les éducateurs participent et organisent également divers temps forts sur le quartier, afin d'entrer en relation avec les jeunes et les familles et de favoriser le lien social.

➢ CONSTRUIRE SEUL EN L'ABSENCE D'ÉQUIPE SUR LE TERRITOIRE

Le travailleur de rue exerçant au sein d'un service de prévention spécialisée travaille le plus souvent en équipe (et en binôme) mais il se peut qu'il soit amené ponctuellement à intervenir seul pour diverses raisons :

- Principe de réalité : dans les petites équipes quand un collègue est absent (congé, accompagnement individuel...) l'autre collègue se retrouve seul sur le territoire.
- Diagnostic : Un éducateur peut faire du travail de rue seul sur un nouveau territoire dans le cadre d'un diagnostic pour évaluer la pertinence ou non d'une implantation de la prévention spécialisée.

Dans d'autres situations, un seul éducateur est mandaté pour intervenir sur un territoire. Il sera alors seul à construire sa légitimité d'intervention sur le quartier. Cela nécessite une certaine prudence dans ce qu'il renvoie de sa pratique et de sa personne afin de rester crédible et accepté sur le quartier. Il est important de rappeler que même si un éducateur est amené à travailler seul, un travail d'équipe transparaît car l'intervenant porte les valeurs et le discours d'une équipe et d'un service.

Lorsque l'éducateur travaille seul, il n'existe pas de relais en cas d'absence ou de relation difficile avec un jeune ou un partenaire. Le fait de travailler seul ne permet pas de croiser les regards ou de prendre du recul sur une situation.

➢ L'ORGANISATION DES ÉQUIPES DANS LE TRAVAIL DE RUE

Le travail de rue des équipes de prévention spécialisée peut s'organiser de manière différente selon les territoires d'intervention et les fonctionnements propres à chaque service.

Certaines équipes établissent des plannings afin d'organiser leur temps de travail de rue en fonction des spécificités des territoires et ainsi être présentes et disponibles à différents moments de la journée, de la semaine ou de l'année, en journée, en soirée, le week-end, pendant les vacances scolaires, etc. Cela permet d'avoir une vision globale des temps de vie sur un territoire. Cependant, le temps de travail est divisé en plusieurs séquences : des temps de présence sociale et de travail de rue, accueil au local mais aussi des temps de réunions, de formation...

« La vie du quartier rythme le travail de rue et la présence sociale : sortie d'école, événement, mouvement de population, l'ouverture des équipements. (...) Le travail de rue permet au professionnel d' "habiter" le quartier, d'observer et d'aller à la rencontre du plus grand nombre d'habitants. » ANPS, St Nazaire 44.

« Nous sommes sur le quartier en soirée deux fois par semaine : une pour le futsal et une autre pour déambuler sur l'ensemble du secteur. Bien sûr tout cela est ré-ajustable selon le temps, la saison et les temps forts du quartier. (...) Le temps imparti au travail de rue est 25% d'un temps plein et tous les jours sur les différents sous-quartiers. (...) Les professionnels partent sur le quartier pour un minimum de deux heures. » SPS, Laval 53.

« Le temps imparti au travail de rue peut néanmoins varier en fonction de l'ancienneté de l'éducateur, de la configuration du quartier, ainsi que des habitudes de vie des jeunes et des habitants. » ANPS, St Nazaire 44.

« L'organisation du travail de rue est propre à chaque équipe. Certaines planifient leur travail de rue pour plusieurs raisons : elles ont plusieurs quartiers et cette organisation assure l'équilibre de leur intervention ; la planification permet d'éviter que l'éducateur accorde un temps de travail (trop) conséquent aux suivis individuels et réunions, au risque de ne plus avoir le temps de pratiquer le travail de rue. D'autres équipes se fixent des objectifs et des fréquences, elles les évaluent par la suite pour s'assurer d'un bon équilibre notamment si elles interviennent sur plusieurs quartiers. » ASEA 49.

Parfois le travail de rue répond aussi à une commande de certains financeurs qui veulent une visibilité des travailleurs sociaux. Seulement notre travail n'est pas d'être visibles aux yeux des financeurs ou partenaires mais bien d'être disponibles pour les publics !

La pratique du travail de rue s'inscrit bien dans la régularité et dans la durée d'une équipe sur un territoire. La présence quotidienne des éducateurs sur l'espace public favorise les contacts et les relations avec les groupes de jeunes mais aussi avec les différents acteurs présents sur les territoires (partenaires, habitants, commerçants...).

Cependant, le travail de rue ne se décrète pas, dans le sens où il demande aux professionnels une disponibilité à la relation. Il peut se programmer, pour des raisons d'organisation, ou être un temps spontané.

« Cette rencontre ce jour-là et à ce moment précis n'est pas le fruit du hasard... Avec ma collègue, notre parcours lors des séances de travail de rue n'est pas toujours préparé, anticipé. Il arrive que l'horaire et le trajet changent selon le contexte, une rencontre, les échos du quartier et nos observations. La météo a aussi un impact pour l'extérieur. » CAPS, Petit Quevilly 76.

➢ LA DÉAMBULATION SEUL OU À PLUSIEURS

Le nombre d'éducateurs lors des présences sur l'espace public n'est pas soumis à des obligations mais plutôt à des facteurs liés à des choix stratégiques mais aussi à la disponibilité ou au contexte. Le travail de rue peut se faire seul ou à deux, rarement plus, pour éviter l'effet "groupe".

« Le travail de rue à 2 éducateurs est une pratique utilisée régulièrement par certaines équipes. Cela peut effectivement provoquer des effets négatifs : risque d'être assimilés à des policiers, le "sécuritaire"... Mais cette pratique favorise l'observation, apporte un cadre aux jeunes. Elle permet parfois de mieux prendre en charge et d'être plus disponible face à un groupe de jeunes. Un des éducateurs peut plus facilement s'accorder une discussion individuelle avec un jeune pendant que l'autre éducateur s'intéresse au reste du groupe. » ASEA 49, Angers

« Sur le canton de Saint-Nicolas, le travail de rue en binôme est privilégié. Parfois les professionnels sont seuls en fonction de la configuration de l'équipe : il y a alors une séparation des binômes sur les différents sous-quartiers. » SPS, Laval 53

« Les visiteurs ont souvent l'impression que l'éducateur n'est pas rattaché à une institution. C'est à l'éducateur d'y donner du sens dans son discours, d'y rapporter le cadre de l'institution puis de l'équipe avec laquelle il travaille. » ASEA 49, Angers

« Travail de rue en binôme ou seul ? Seul on est beaucoup plus près du quartier. On sent plus les choses, on est plus disponible à l'environnement. À plusieurs on ne sent pas les choses de la même manière ... »: APSFD, Nantes 44.

Dans le tableau suivant effectué collectivement par le BSPS les Nids, le CAPS et l'ASPIC (76), nous pouvons voir quels sont les avantages à être seul ou en binôme dans la rue et quelles en sont les limites :

Type d'intervention	Avantages/intérêts	Inconvénients/limites
Travail en binôme	• Richesse des observations • Complémentarité relationnelle • Dimension sécurisante pour les professionnels • Possible individualisation des échanges dans un groupe	• Ajustements mutuels parfois difficiles • Connotation institutionnelle trop forte face aux publics les plus marginalisés
Travail en solo	• Gestion libre de son temps • Propension plus élevée à entrer dans un groupe	• Observation moins étoffée • Relation individuelle ou groupale, jamais les deux • Position moins sécurisante pour les professionnels • Risque plus conséquent de débordement

➢ LA TRANSMISSION

Comment transmettre le travail de rue ? Pour certaines équipes, il apparaît important, après chaque temps de travail de rue, de noter leurs observations sur un cahier : le circuit emprunté, les jeunes rencontrés, l'ambiance du quartier ... Les comptes rendus au retour peuvent être rédigés seul ou à deux et sous des formes différentes (grille, écriture...).

« À l'issue de chaque temps de rue, une grille d'observation est remplie par l'équipe. » APSFD, Nantes 44

Dans d'autres équipes la transmission d'information se fait surtout par oral. Cela permet de nourrir des échanges et des impressions immédiats.

« ... Retour au local. Échanges avec les collègues ... » ASEA 49, Angers

Les temps de réunions d'équipe et de service peuvent également permettre de transmettre des informations d'ordre plus général et aussi d'échanger sur des situations du public accompagné.

« Différents temps d'échanges sur les pratiques: réunions d'équipe, de service, analyse des pratiques professionnelles. » Fondation Massé Trévidy, Quimper 29

Sur d'autres équipes la transmission va davantage se faire sous forme de discussions et d'échanges informels.

Pour qui, pour quoi transmettre le travail de rue ? Pour l'équipe, pour permettre que chaque éducateur ait la même information, la même connaissance du quartier.

« Les observations ainsi recueillies nous permettent d'affiner notre compréhension du territoire notamment en ce qui concerne les mouvements de population. Il s'agit de repérer les espaces investis par les jeunes (tranche d'âge, sexe, activité...), les adultes, et ceux qui ne sont pas du tout fréquentés. L'équipe observe également l'évolution du bâti, les dégradations, l'état de l'espace public. » APSFD, Nantes 44

- Pour le service : avoir la vision générale d'une ville où est implanté un service de prévention spécialisée ;
- Pour les partenaires : permettre de confronter nos visions du territoire ;
- Pour les financeurs : enrichir les rapports d'activités, affiner les orientations.

Que transmet-on ? Est-il nécessaire de tout transmettre ? Avec l'équipe, il semble intéressant d'échanger nos différentes observations sur le quartier et de les analyser ensemble mais il est pertinent aussi de laisser à chacun la possibilité de se faire sa propre idée.

« L'équipe va régulièrement à la rencontre des habitants sur l'espace public. Elle y a acquis des éléments de compréhension au fil des années grâce à cette pratique. » APSFD, Nantes, 44

Avec le service, les échanges vont être plus orientés sur des questions d'organisation générale mais aussi des observations de terrain concernant plusieurs équipes. Parfois des situations peuvent être partagées dans le cadre du service afin d'apporter un autre regard et de pouvoir confronter nos différentes pratiques.

Avec les financeurs et les partenaires, la transmission est faite par le biais d'un rapport d'activité.

« Nous partageons régulièrement nos observations sur la rue entre professionnels et associatifs du quartier, de manière informelle (lors des passages dans les structures) ou plus formelle (lors des instances locales). » APSFD Nantes 44

Transmission d'un savoir-faire (transmission : permettre le passage, agir comme intermédiaire).

L'accueil de nouveaux salariés ou de stagiaires dans une équipe sont des occasions de transmettre un savoir-faire relatif à notre pratique de travail de rue.

C'est pourquoi il semble intéressant qu'un nouveau salarié puisse au départ travailler en binôme avec chacun de ses collègues afin de nourrir sa pratique professionnelle et de pouvoir s'adapter à la réalité de chaque territoire et au mode d'intervention spécifique qu'est le travail de rue.

Chacun des éducateurs qui composent l'équipe adopte une posture professionnelle spécifique pour ce travail de rue qui permet d'aller à la rencontre des groupes de jeunes. Même si chaque professionnel intervient aussi avec son identité, forgée par ses expériences et sa personnalité ; c'est ce qui créé la richesse d'une équipe.

« Comment fonctionne-t-on ensemble ? Il faut apprendre à se connaître. Importance d'accompagner un collègue qui arrive. » APSFD, Nantes 44

➢ L'IMPORTANCE DE TRAVAILLER EN ÉQUIPE

Si l'éducateur de rue peut être seul sur l'espace public, il est porteur des valeurs communes d'une équipe et des principes fondateurs de la prévention spécialisée.

« Enfin, le groupe met en évidence l'importance du travail d'équipe : même si l'éducateur intervient physiquement seul, il ramène dans ses propos le discours et le cadre de l'équipe dans son travail de rue. » APSFD, Nantes 44

Il semble important qu'il soit reconnu comme faisant partie d'une équipe de manière à éviter de personnaliser la relation éducative.

« Cela nécessite également une forte confiance et du respect entre collègues, savoir s'écouter. » ASEA 49, Angers

Le travail d'équipe va permettre de confronter les différents points de vue et le positionnement éducatif face aux situations rencontrées.

Les personnalités différentes des éducateurs, leurs compétences spécifiques, leurs centres d'intérêt, ainsi que la mixité des équipes vont permettre une complémentarité et un enrichissement de l'équipe au profit du public accompagné. Intervenir en équipe peut également permettre aux jeunes d'avoir un choix d'interlocuteurs différents et cela peut faciliter les échanges en fonction de la relation établie.

« Cette pratique, le travail de rue en binôme, favorise l'observation, apporte un cadre aux jeunes. Elle permet parfois de mieux prendre en charge et d'être plus disponible face à un groupe de jeunes. Un des éducateurs peut plus facilement s'accorder une discussion individuelle avec un jeune pendant que l'autre éducateur s'intéresse au reste du groupe. » ASEA 49, Angers

Ce sont les regards croisés au sein d'une équipe de prévention qui vont permettre d'ajuster au mieux nos observations des publics et de leurs problématiques, toujours plus diverses.

LE TRAVAIL DE RUE, DES PUBLICS AVEC DES PROBLÉMATIQUES DIVERSES

« La prévention spécialisée mène des actions individuelles et collectives visant à prévenir la marginalisation et à faciliter l'insertion, ou la promotion sociale, des jeunes et des familles en difficulté ou en rupture avec leur milieu, dans les zones sensibles et dans les lieux où se manifestent des risques d'inadaptation sociale. » (Articles L 121-2 et L 221-1-2 du code de l'action sociale et des familles.)

Le travail de rue dans sa démarche « d'aller vers » sous-tend une intentionnalité qui participe de la mission de prévention spécialisée, mais qui est aussi variable pour chaque équipe en fonction des diagnostics établis.

Même si le travailleur de rue participe à l'élaboration du diagnostic global, il est avant tout influencé par sa manière de voir et d'appréhender la réalité du quartier.

En ce qui concerne cet « aller vers », quelques exemples viendront illustrer les différentes stratégies adoptées par les membres de l'Atelier Grand Ouest. Ainsi nous verrons comment le choix d'un site, d'une heure, d'un mode d'approche, en mouvement ou statique, détermine le public et, plus précisément, en quoi ces stratégies permettent d'aborder des publics bien spécifiques.

➢ LE GROUPE

Quelle définition du groupe : la bande, le rassemblement, l'association de pairs, les copains... ? Une entité bien difficile parfois à appréhender, mais bien réelle dans notre quotidien de travailleur de rue.

« Lorsque nous rencontrons des jeunes dans la rue, ils sont souvent en groupe. C'est d'abord avec ce groupe qu'il nous faut travailler. Lieu de réalisation de soi, il est le premier objet d'une approche de l'éducateur. En effet dans un premier temps il s'agit pour nous de créer des temps et des espaces de contact (dans la rue, au centre socio culturel...), puis de créer des liens avec ce groupe. Enfin nous tentons d'entrer en relation avec ses différents membres. Le travail éducatif se jouera donc dans le passage de l'approche du groupe à l'approche de l'individu dans sa singularité. » APSFD, Nantes 44

« Pour un certain nombre d'éducateurs, le travail de rue s'inscrit dans une dimension groupale » ASEA 49, Angers

Ainsi posée, notre première entrée en contact avec « notre » public passe bien souvent par l'approche de groupes existants. Pour cela nos stratégies vont s'adapter.

Un travail de rue qui s'adapte en fonction des modalités de regroupement. Au vu de leurs missions, les équipes de prévention orientent leurs trajets de travail de rue afin de favoriser la rencontre de tel ou tel groupe.

« Les espaces privilégiés sont les lieux repérés où il y a les jeune : les sorties de collèges, les bancs, le parvis de la maison de quartier, muret, city

stade, les créneaux de futsal, arrêts de bus. (...) Les créneaux horaires sur ce grand quartier ont une importance : avant 17 h 30 et après 18 h 30 sur le même lieu les jeunes rencontrés sont différents. (...) Certains jeunes sont rencontrés sur le centre-ville en début d'après-midi et sur le quartier en soirée. » SPS, Laval 53

Le repérage des moments de vie du quartier va donc permettre de définir un plan d'action pour entrer en contact avec les publics, et d'adapter en conséquence les horaires de travail.

Travailler le soir avec des objectifs précis : le travail de rue le soir est aussi un choix effectué par les équipes en fonction de la présence des groupes sur ces créneaux horaires. En effet certains jeunes ne se retrouvent que le soir, soit parce qu'ils travaillent ou parce que leurs activités imposent ces heures (activités sportives, festives ou autres).

« Pour d'autres équipes, le travail de rue en soirée est intéressant, en particulier au printemps et pendant l'été. C'est un moment propice pour croiser différentes générations et communautés sur le quartier. Les femmes sont par exemple plus présentes avec les enfants, les éducateurs se saisissent donc de ces occasions. » Angers, ASEA 49

« Après des temps de présence sociale fixés de 20 h à 22 h le vendredi, nous avons arrêté les présences sociales de soirée sur ce créneau pour cause 'd'hiver' : nous avons pu constater qu'aucun jeune ne fréquentait le quartier (lieu de rendez-vous, cages d'escalier...) durant cette période froide et les échos de bruit que nous avons eus n'étaient pas sur nos temps d'intervention (plutôt vers 1 h du matin le week-end). » SPS, Laval 53

Le travail en soirée peut donc se révéler être un moyen, parfois pertinent, pour rencontrer d'autres jeunes dans la rue. Subsiste ensuite, après ce premier « aller vers », la volonté de faire émerger une demande qui permettrait d'initier un accompagnement éducatif. Pour cela il nous semble important, quand c'est possible, d'individualiser la rencontre et donc de faire émerger l'individu dans le groupe et d'envisager des rencontres à un autre moment de la journée.

➢ L'INDIVIDU DANS LE GROUPE

Le groupe par définition est composé d'individus et une des missions du travailleur de rue est l'accompagnement individualisé. Interpeller un jeune dans un groupe est facilité si le lien est suffisamment fort. Cela reste beaucoup plus délicat pour les jeunes que nous connaissons moins. Il s'agit d'avoir une posture particulière quand on veut aborder un individu dans un groupe.

« Le deuxième objectif du travailleur de rue est de tisser du lien individuel pour amener le jeune à formuler une demande d'aide, une première adhésion, un prétexte à une relation éducative basée sur la confiance et la durée. (...) Cette confiance s'acquiert par la posture du professionnel en prévention spécialisée et par sa manière d'incarner la question sur la confidentialité. Notamment, en laissant libre la forme d'initier ou non la relation devant ses pairs. (...) »
Exemple : « Pendant qu'un va et vient régulier se déroule près du garage souterrain tout proche, trois jeunes sont là à discuter ; une voiture arrive, repart... Un des jeunes, que nous connaissons bien, nous salue, de loin, nous sentons qu'aujourd'hui nous ne pourrons pas aller plus avant. »
« Lors de notre itinéraire de travail de rue, nous allons à la rencontre d'un groupe mixte d'adolescents en haut d'une chaufferie, lieu de regroupement régulier mais difficile d'accès de par la configuration du bâtiment. La connaissance d'un jeune nous a permis de nous y présenter et d'y passer un moment. » APSFD, Nantes 44

Si toute la finesse de notre métier est mise à contribution dans l'approche du sujet dans le groupe, il est une autre situation où l'élaboration de stratégies est importante. Celle où le public n'est pas directement accessible : l'invisible, les reclus, ceux qui sont hors du champ direct de vue du travailleur de rue.

➢ LES INVISIBLES

Nous définissons comme invisibles, les personnes qui n'occupent pas ou peu l'espace public, mais qui ne sont pas pour autant dans l'absence de lien social. A différencier des reclus qui se replient sur l'espace privé et qui de plus sont dans un isolement social et/ou familial.

Des stratégies de travailleur de rue pour rencontrer les invisibles :

« L'un de nos rôles est d'amener les habitants à sortir de la sphère privée, de créer du lien sur leur lieu de vie principal, de travailler des projets qui tentent de limiter ce sentiment d'exclusion chez les jeunes adultes. »

« Par ailleurs l'équipe connaît plusieurs familles (par l'intermédiaire de leurs enfants et par le biais des autorisations parentales) ; elle est plus particulièrement en relation avec une dizaine de familles. » APSFD, Nantes, 44.

Le travailleur de rue peut-il s'attacher à travailler avec un public défini comme invisible ? N'est-ce pas un paradoxe que d'utiliser un outil, le travail de rue, pour un public qui fuit la rue et investit massivement l'espace privé ?

Un exemple de rencontre type :

« Éducateur en prévention spécialisée à Saint-Nazaire, je travaille sur le secteur Ouest et notamment sur le quartier de la Bouletterie où prédomine une communauté d'origine Maghrébine. C'est un quartier que nous réinvestissons depuis un an.
Nous travaillons surtout avec un groupe de jeunes adolescents en lien avec le club de jeunes. Cependant nous avons déjà quelques jeunes adultes tout juste majeurs. Ils sont trois en particulier, motivés par la pression de parents qui menacent de les mettre dehors s'ils ne trouvent rien à faire de leurs journées.
Un mardi soir, je retrouve "mes" trois jeunes au pied de leur immeuble, avec un quatrième très effacé que je ne connais pas. On discute tranquillement et enfin je leur propose de les emmener le lendemain au forum de l'emploi saisonnier de La Baule. Ils sont d'accord, mais pour un départ à huit heures trente, un peu moins ! Nous tombons d'accord et le quatrième, surnommé "grand steak" du haut de son mètre quatre-vingt-quinze, se propose de venir avec nous. Pour moi, pas de problème, je me dis qu'avec un rendez-vous à cette heure matinale, son niveau d'adhésion serait vite évalué.
Le lendemain, ce n'est pas lui qui est le plus en retard. Comme il est monté devant et que les autres terminent leur nuit, je lui fais le grand jeu : libre

adhésion, non mandat etc... Il acquiesce, les copains lui ont fait, semble-t-il, la même peinture que moi de mon rôle, sûrement avec d'autres concepts. Toujours est-il qu'il est en confiance et lui, le petit dernier du groupe, se lance quand il faut faire la queue et réaliser un entretien d'embauche à chaud. C'est lui que les autres poussent, mais c'est aussi lui qui montre l'exemple et qui réussit le mieux l'exercice. Il reste plus longtemps et décroche des rendez-vous. C'est aussi lui qui écoute le mieux les conseils que je peux apporter. Il se passe alors un petit changement.
En fin de matinée, épuisé, le groupe ne demande plus qu'à retourner sur le quartier. C'est ce que nous faisons en essayant de faire l'inventaire des suites possibles. Une fois arrivés, chacun file chez lui pour manger un morceau et "grand steak" disparaît sans un mot.
Je le recroise dans la rue la semaine suivante avec le même groupe de copains. Personne n'a reçu de nouvelles et le discours est plutôt agressif : «c'est toujours pareil, ils disent qu'ils vont rappeler et puis tu te fais..».
Je tente à peine une explication et en tout cas, je valorise leur implication et le fait qu'ils se soient levés. Je propose de recommencer le plus tôt possible, le travail finira bien par être accessible. La discussion est collective et reste assez vague, il est tard et les préoccupations sont autres.
Quelque temps après, lors d'un tour de quartier en après-midi, je recroise ce grand jeune homme. Il est au pied de sa cage d'escalier et semble attendre quelque chose. Il me reconnaît tout de suite et vient vers moi quand je lui tends la main. La discussion s'engage et j'apprends qu'il vient de revenir chez sa mère sur le quartier après de longues années d'absence. Il a alors arrêté son BEP mais il aimerait bien faire un apprentissage. Sa demande s'éclaircit et s'individualise, l'accompagnement également, sans pour autant déconstruire sa place toute neuve dans le groupe.
Par la suite, en lien avec la mission locale et grâce à notre accompagnement (y compris pour trouver des souliers en 45 pour l'entretien) il réussit à signer un contrat d'apprentissage comme garçon de salle à deux pas de son domicile.
Mise en confiance, sa mère nous fait part de ses difficultés avec ses deux autres fils de 14 et 16 ans, déscolarisés depuis deux ans et qui restent enfermés dans leurs chambres. C'est alors que nous découvrirons que le collège et l'AS de secteur ont déjà fait plusieurs signalements sans que pour autant cela ait eu quelques conséquences que ce soit pour la famille, si ce n'est ce renfermement.
L'approche par la rue nous permet alors d'entrer dans ce monde des "invisibles". » ANPS, St Nazaire 44

Les invisibles sont parfois des individus en souffrance mais il se peut que ces personnes soient absentes de l'espace public simplement parce qu'elles ont des habitudes de vie différentes.

Les communautés discrètes, qui culturellement n'investissent pas la rue :

« On observe également des divisions ethniques de groupes qui se renforcent l'âge avançant. Il nous apparaît que chacun se regroupe selon ses origines et les conflits sont souvent l'occasion de resserrer ces liens. » APSFD, Nantes 44

« Pour les populations étrangères nouvellement arrivées, un travail d'accueil se met en place. Il demeure important de les orienter vers un apprentissage de la langue, pour la garde d'enfant, pour meubler leur logement. Le discours politique ambiant met parfois en concurrence les différentes populations qui souffrent de la précarité, crée des tensions et ne facilite pas toujours leur intégration. » ASEA 49, Angers

Face à ces questions d'approche, chaque fois renouvelées, il nous faut régulièrement innover, essayer de nouvelles stratégies.

➢ DES STRATÉGIES DE PRÉSENCE INNOVANTES

Parce que la rue est un espace de socialisation parfois moins investi par notre public, des équipes de prévention ont fait le choix de s'intéresser à ces espaces de socialisation plus récents que sont les réseaux sociaux. Tout en insistant sur l'importance de la présence sociale physique et bien que de nombreuses questions restent ouvertes aujourd'hui sur cette « présence sociale numérique » nous avons choisi néanmoins de vous faire part de l'expérimentation d'une équipe de prévention spécialisée.

« Facebook : l'occupation d'un nouveau territoire
Dans le courant de l'année 2010, nous avons mené une réflexion quant à l'utilisation de ce nouvel espace public par les éducateurs du service de prévention.
Après avoir comparé la présence sociale et une éventuelle présence sur les réseaux sociaux, la décision fut prise d'exploiter cet espace virtuel. Cependant au préalable, nous avons rencontré les deux autres services de prévention spécialisée de l'Ille et Vilaine afin de croiser nos regards.
Il en est ressorti, d'un point de vue général, d'utiliser Facebook avec les mêmes principes que ceux qui régissent la Prévention Spécialisée (libre adhésion, respect de l'anonymat...). L'aboutissement de cette réflexion menée en 2010 amène la création de deux comptes Facebook (équipe Nord et équipe Sud).
Cette occupation de l'espace virtuel prend en compte les nouveaux modes de communication des jeunes

Objectifs :

- Prendre ou reprendre contact avec les jeunes qui n'occupent plus l'espace rue et pour lesquels nous avons des préoccupations ;
- Maintenir la relation avec d'autres jeunes ;
- Être visible et vigilant en matière de prévention des conduites à risques en lien avec cet outil ;
- Faciliter la diffusion de messages (dépistage sida, nuit du sport...).

Moyens :

- Nous nous y rendons plusieurs fois par semaine, voire par jour.
- Hormis un temps d'observation, de lecture et de communication de messages, nous nous permettons de prendre le temps de chatter, au même titre que nous prenons le temps de discuter dans la rue. »

APE2A, Fougères, 35.

Force est de constater que le travail de rue dans sa mise en œuvre n'est jamais monolithique. L'intentionnalité est la même mais chaque équipe, en fonction de la réalité de son terrain d'intervention et de la nature du public, va inventer des modalités d'entrée en relation différentes. Cependant cette créativité, cette capacité d'adaptation qui fait tout le métier de travailleur de rue peut se heurter à certaines limites. C'est ce que nous aborderons dans le prochain chapitre.

LES LIMITES DANS LE TRAVAIL DE RUE

➢ LE CADRE DE L'INTERVENTION, ENTRE NÉCESSITÉ ET CONTRAINTE

Le cadre institutionnel dans lequel nous agissons nous protège dans notre action au quotidien. La prévention spécialisée se situe dans le cadre de la protection de l'enfance et nous faisons sans cesse référence à ses principes fondamentaux (libre adhésion, non-mandat et respect de l'anonymat). Cela aide à légitimer notre présence et notre action dans la rue. Cependant, ce cadre peut parfois nous contraindre quand la situation d'un habitant est aux frontières de la loi et que la relation de confiance que nous avons établie fait qu'il en appelle à nous.

Dans ce cadre institutionnel, nous mettons en avant l'importance de se référer au projet de service de l'institution, la nécessité du soutien de la hiérarchie et l'indispensable référence à l'équipe.

➢ LE TRAVAIL DE RUE S'EFFECTUE-T-IL SEUL OU À DEUX ?

« C'est variable en fonction des disponibilités de chaque membre de l'équipe, mais il s'effectue généralement en binôme. » Fondation Massé Trévidy, Quimper 29.

Ce qui paraît important c'est que cela résulte d'un vrai choix d'équipe et que ce ne soit pas vécu comme une contrainte. En faisant référence à l'équipe, nous nommons l'institution.
Les limites de la commande publique et l'interprétation que peuvent avoir certains élus ou partenaires de nos missions nous mettent parfois en porte-à-faux.

Ainsi lors d'une rencontre avec un groupe de jeunes en centre-ville : **« ... nous échangeons sur la situation de l'un d'eux et progressivement, ses "potes" nous rejoignent et prennent part à certains de nos échanges, jusqu'à ce qu'une élue de la mairie vienne parasiter la bonne ambiance car elle pensait que les détritus sur le sol étaient de leur fait. Un jeune s'est alors rebellé, l'a insultée. Nous nous sommes retrouvées au centre du conflit. Deux jeunes dont K. se sont mis à ramasser les détritus, et K. a calmé le jeune énervé par l'intervention de l'élue qui nous a pris à témoin, nous mettant dans une situation de non reconnaissance de notre action et mission. Le calme est revenu, nous avons repris l'incident avec les jeunes et sommes parties. » SPS, Laval 53**

« Il existe une commande institutionnelle concernant le travail en réseau sur ce canton et de la part des assistantes sociales c'est une injonction, particulièrement concernant la protection de l'enfance. » SPS, Laval, 53

« Une autre pression existe, due à l'amalgame avec la "prévention de la délinquance", un rôle de "flicage" est attendu de la part de certains partenaires. Cela se traduit par des réflexions telles que : ben vous n'étiez pas là..., pourtant c'est votre boulot ! » SPS, Laval 53

Le travail de rue s'inscrit dans la durée et ses modalités de mise en œuvre appartiennent aux équipes. Il ne peut être dicté par d'autres.

Le travailleur de rue peut être confronté à des démarches administratives ou à un cadre légal qui limitent son accompagnement éducatif. Il est amené à créer du lien, avoir une accroche pour entrer en relation avec les jeunes marginalisés mais peut être confronté aux limites de la loi. Il est difficile de gérer des situations où l'on crée de l'espoir alors qu'il n'y aura pas de réponse. Entrer en contact puis en relation avec un jeune qui est en rupture avec les différentes institutions et découvrir avec lui que sa situation est « insoluble » peut nous mener dans une impasse.
Certes la relation est établie, mais il n'y aura pas forcément de réponse immédiate. L'éducateur devra à ce moment informer son institution qui devrait à son tour interpeller les pouvoirs publics sur la situation complexe de certains jeunes.

« Malheureusement, nous avons appris après son stage qu'il n'avait pas le droit de travailler en France avec une simple carte de séjour. Il lui faudra, soit la nationalité d'un pays européen, ou une carte de séjour spécifique à la France. Tous ses efforts ont été donc inutiles et malgré les capacités et la motivation de ce jeune, il a dû rentrer au Portugal pour travailler, dans l'attente de la nationalité portugaise... C'était particulièrement frustrant parce que les informations concernant les droits du jeune ont toujours été contradictoires depuis son arrivée en France. Il a donc fallu près d'une année pour que le jeune apprenne la réalité de son statut ici. Cette rencontre démontre les limites de la prévention spécialisée. Malgré la frustration et un sentiment d'injustice, le rôle de l'éducateur de rue est soumis à la loi. » ANPS, St Nazaire 44

La multitude des intervenants dans la rue n'est pas toujours bien comprise des habitants. Un sentiment de concurrence est parfois perceptible. Les équipes de prévention spécialisée utilisent différents supports pour être en relation avec les habitants, cela peut participer à la confusion des rôles **: « Relations difficiles avec l'accueil de loisirs qui voit notre intervention comme une concurrence et provoque une difficulté dans le travail de rue avec les jeunes. » SPS, Laval, 53.**

« Le travail de rue peut être un peu lourd dans la mesure où les habitants sont déjà bien "encerclé" de travailleurs sociaux, d'associations. On peut avoir le sentiment de se surajouter. » ASEA, Angers 49

« Lors de notre itinéraire de travail de rue, nous croisons parfois d'autres travailleurs de rue comme l'équipe de médiateurs de quartier. Ils sont présents sur le quartier depuis un an. Il nous arrive parfois de devoir dévier notre trajectoire de celle des médiateurs afin de ne pas être trop nombreux sur les mêmes espaces. Plusieurs habitants nous interpellent sur ce phénomène de multiplicité des acteurs de rue. Ils expriment un sentiment de contrôle. Ils ne comprennent pas les missions spécifiques de chacun, qui ils peuvent interpeller et pour quoi ? Dans une même journée, les habitants peuvent croiser les correspondants de la TAN (Transports de l'Agglomération Nantaise), **les médiateurs de la TAN, les médiateurs de quartier, les éducateurs de prévention, la BAC** (Brigade Anti Criminalité)**, etc. ! Nous nous interrogeons sur le sens d'une présence aussi conséquente de travailleurs de rue sur le même territoire. Quelle lecture peuvent avoir les habitants du quartier sur la multiplicité des travailleurs de rue et leurs spécificités ?** [NDR : travailleurs de rue au sens de professionnels présents dans la rue] **» APSFD, Nantes 44**

Au vu de la multiplicité des professionnels présents dans la rue, nous pouvons aujourd'hui nous poser les questions suivantes : les missions de chacun sont-elles connues et reconnues par les pouvoirs publics ?

L'influence du contexte économique et social

L'influence des réalités économiques, sociales, voire politiques, peuvent amener certaines limites, ou freins, dans notre pratique au quotidien dans la rue.

En effet, **« des éléments extérieurs à la pratique elle-même du travail de rue influent certainement sur la manière dont les éducateurs peuvent être reçus par les jeunes. Lorsque le climat est tendu sur un plan politique ou en lien avec des événements sensibles sur la question de l'ordre public, les éducateurs sont parfois moins bien "accueillis", assimilés plus ou moins confusément au rejet de tout cadre. » ASEA, Angers 49**

Dans le même sens, la pression politique peut parfois être si forte que le public peut nous percevoir comme une forme de contrôle social. Seule l'association ou le service peut nous préserver et nous dégager pour nous permettre d'être au plus près des préoccupations des publics.

Face au contexte économique et social de plus en plus difficile, les réponses apportées aux jeunes, et plus largement aux habitants, peuvent s'avérer inadéquates, voire inefficaces, dans le sens où elles ne permettent plus aux jeunes d'avancer dans leurs projets et les démobilisent dans leurs démarches.

« ... de plus, nous avons ce genre de demandes quotidiennement, et nos réponses sont inlassablement les mêmes... » ASPIC, St Etienne du Rouvray 76

« Je le recroise dans la rue la semaine suivante avec le même groupe de copains. Personne n'a reçu de nouvelles et le discours est plutôt agressif : « c'est toujours pareil, ils disent qu'ils vont rappeler et puis tu te fais... ». Je tente à peine une explication, et en tout cas je valorise leur implication... » ANPS, Saint-Nazaire 44

La prévention spécialisée doit continuer à innover pour dépasser ces limites et inventer des nouveaux outils qui permettront aux jeunes les plus en marge de la société de trouver leur place.

➢ LES LIMITES LIÉES AU TRAVAILLEUR SOCIAL DE RUE

Limites professionnelles/personnelles.

L'éducateur rencontre parfois des situations particulières lors de son travail de rue. Il a des échanges sur de nombreux sujets et peut, selon les témoignages des habitants, par son rôle et son statut, être amené à justifier des positions avec lesquelles il n'est pas tout à fait en adéquation.

« Le temps de travail de rue commence dès la sortie de notre local, je traverse le parking et je croise trois jeunes du quartier installés au soleil. Mon collègue arrive également. Nous connaissons bien ces jeunes. Nous reparlons du problème que pose leur activité de réparation de voitures sur le parking de l'immeuble. Ils s'en rendent compte, mais ils dénoncent l'injustice qui leur est faite, à savoir que « plein de camions sont garés sur le parking depuis plusieurs mois sans bouger, et que les flics ne disent rien ». Nous leur rappelons que ce ne sont pas tous les véhicules qui stagnent qui posent problèmes à la police, mais les nombreux jeunes qui sont attirés par leur activité garage. » ASPIC, St Etienne du Rouvray 76

Nous nous posons la question récurrente de la bonne distance alors que notre travail de rue, dans les quartiers, est en proximité des habitants.

« Travailleur de rue est une identité professionnelle à maîtriser. Comment créer du lien de proximité tout en gardant la bonne distance professionnelle ? » ANPS, St Nazaire 44

« Ces rencontres dans la rue et/ou dans les lieux publics sont l'occasion de "recueillir leur demande", leur mal-être au travers d'entretien sur le champ. Comme beaucoup l'ont avancé, cela présuppose une disponibilité relationnelle et d'écoute. » ASEA 49, Angers

Est-ce que la disponibilité à la relation et à l'écoute dans le travail de rue doit amener l'éducateur à répondre immédiatement ?

Parfois, suivant l'ambiance dans un groupe de jeunes, l'éducateur n'est pas le bienvenu.

« Au sein de certains quartiers, les jeunes sont dans des consommations d'alcool et stupéfiants telles (particulièrement en soirée) que l'éducateur n'y trouve pas sa place. On se sent inutile. Certains jeunes ne souhaitent y pas être vus "défoncés" par l'éducateur. Ils ne souhaitent pas présenter une image négative. » ASEA, Angers 49

Le travail de rue est aussi basé sur le ressenti de l'éducateur. Sa pratique lui permet de « sentir avec justesse » l'ambiance du quartier à partir de ses observations. Il mesure s'il peut « aller vers » ou pas, selon les situations et les ambiances mais il arrive parfois qu'il se trompe ou que son intention ne soit pas correctement perçue.

« Au centre-ville, au loin j'aperçois un grand groupe de jeunes dont je connais certains, mais quand je passe à côté, le groupe est fermé sur lui. Avec ma collègue nous décidons de leur faire juste un signe afin de leur montrer qu'on les a vus. Juste les saluer sans être intrusives. Nous nous asseyons alors sur les marches du parvis de la mairie, à proximité, à vue. K., un jeune, vient alors vers nous et nous demande pourquoi on n'est pas venues les saluer. Il reste près de nous et nous fait savoir que ça ne va pas pour lui. » SPS, Laval 53

L'éducateur peut, en lien avec l'actualité du quartier, traverser des périodes difficiles pour aller faire de la rue.

« Peur, appréhension des travailleurs de rue : il faut dépasser cela, traverser ce moment. Être naturels dans une situation qui ne l'est pas. » APSFD, Nantes 44

Le professionnel dans l'équipe.

« Même si l'éducateur intervient physiquement seul, il ramène dans ses propos le discours et le cadre de l'équipe dans son travail... » ASEA, Angers 49

L'équipe joue un rôle important dans la question de la transmission. En effet, transmettre aux nouveaux collègues l'histoire d'un quartier, d'une équipe, de ses pratiques et sa dynamique, favorise leur intégration. Cependant, l'héritage d'une équipe ou d'un professionnel peut être lourd à porter. De plus, l'absence de consensus sur les modalités d'intervention ou de fonctionnement commun peut empêcher l'émergence d'une analyse commune.

C'est ainsi que le travail de prévention s'appréhende en équipe et nombre d'entre elles effectuent le travail de rue en binôme. Pourtant, si cette organisation trouve un sens dans notre pratique, la perception du public est parfois éloignée de la réalité éducative.

Le local peut-il être un obstacle au travail de rue s'il vient le remplacer ?

« La pratique du travail de rue a aussi été interrogée au regard de celle du local (...). D'une manière générale, il est constaté que le local peut avoir un effet d'aimant qui fixe les éducateurs. Sachant que quelques-uns ont pu expliquer que le travail de rue est moins pratiqué en raison d'une situation contextuelle : le local est d'accès facile et situé sur la partie du territoire la plus défavorisée. » ASEA, Angers 49.

Parfois, le travail de rue disparaît au profit du local en raison de la forte implantation dans le quartier d'une équipe qui développe nombre d'actions qui ne justifient plus la présence de rue. Quoi qu'il en soit, le local est souvent considéré par les équipes de prévention comme un prolongement du travail de rue.

➢ LES LIMITES LIÉES AU PUBLIC ET AU TERRITOIRE

Au-delà de leur cadre institutionnel d'intervention, quelle légitimité ont les éducateurs de prévention à être présents sur un quartier, dans la rue ?

« Aller vers, c'est se rendre dans les espaces publics que certains jeunes se sont appropriés. Distinguo à faire entre droit et légitimité à être sur ces espaces publics. Les jeunes questionnent volontiers la légitimité... » Angers, ASEA 49

« Lorsque des jeunes interrogent notre présence de façon quelque peu abrupte, il peut être bon de percevoir que la "normalité" de notre présence sur le quartier n'y est pas ou n'y est plus... » Angers, ASEA 49

« Si nous pouvons "nous promener" dans la rue sans problème, c'est que nous sommes validés par les habitants. » ANPS, St Nazaire 44

Si le travailleur social de rue est amené à entrer en contact avec toutes les personnes présentes sur un territoire, il peut être parfois délicat d'être vu avec telle ou telle personne.

« ... Des responsables du bailleur social sont sortis de la tour. Ils sont venus nous saluer, nous avons échangé sur différents projets mis en place, les deux jeunes avec lesquels nous discutions ne sont pas restés. « ASPIC, St Etienne du Rouvray 76

Lorsque l'éducateur est témoin de trafics ou de consommations excessives ou illicites : cela génère parfois de l'agressivité. Cela peut aller jusqu'à un fonctionnement du territoire qui ne permet plus l'acte éducatif. Le fonctionnement intrinsèque du quartier, en vase clos, ne laisse pas de place aux personnes extérieures. Cela peut donner un sentiment de zone de non-droit.

« De quoi est-on témoins lors de nos passages dans la rue ? Que légitime-ton ? » APSFD, Nantes 44

« Au sein de certains quartiers, les jeunes sont dans des consommations d'alcool et stupéfiants telles (particulièrement en soirée) que l'éducateur n'y trouve pas sa place. On se sent inutile. Certains jeunes ne souhaitent pas être vus "défoncés" par l'éducateur. Ils ne souhaitent pas présenter une image négative. Enfin, lorsque les jeunes sont bien "cassés", il paraît difficile d'entrer en relation éducative avec eux à ce moment-là, voire il n'est pas forcément judicieux de s'y aventurer lorsque l'alcool n'y est pas festif. » Angers, ASEA 49

Il est important d'adapter nos attitudes au contexte : mise en place d'une attitude de discrétion par rapport à l'ambiance de rue, par rapport à ce que l'on ressent dans l'approche de certains groupes, par rapport à la réalité d'un quartier (étendue, dimensions...).

« Le quartier est petit nous restons donc deux heures maximum sur le secteur, afin d'éviter de rencontrer de façon récurrente les même jeunes. Nous découpons nos présences sociales dans la journée. » SPS, Laval 53

Nous soulevons un paradoxe : l'éducateur de prévention spécialisée fait tout pour être accepté, n'y a-t-il pas un risque qu'il soit utilisé ?

« Lundi, 11 h 15 : j'arrive sur le quartier, une habitante du quartier me fait signe. Elle me demande de la déposer chez le médecin. Elle est un peu en retard. (...) Mardi, 9 h 15 : j'arrive sur le quartier, un jeune (17 ans) devant le local me demande si je peux l'emmener chercher une roue de scooter. Je l'emmène, ces temps sont importants, ils permettent des échanges en relation duelle. » ASEA, Angers 49

Notre posture professionnelle est sans cesse interrogée. Ainsi, la question de l'évitement ne doit pas être éludée.

« On ne peut pas non plus parler de travail de rue sans parler de la question de l'évitement pour des causes différentes : la rupture du lien avec les personnes, les changements dans une équipe, le manque de connaissance, l'absence de demande de la part des personnes, le besoin de distance concernant les activités illégales. » Angers, ASEA 49

Appropriation des espaces : la rue, espace privé ou espace public ? Il faut prendre en compte le changement de perception des espaces pour être au plus près de la réalité d'un quartier.

« En effet, l'évolution urbaine et sociodémographique du territoire, comme les changements des modes d'appropriations des espaces par les jeunes, implique nécessairement des modifications dans les modalités de cette pratique. » Angers, ASEA 49

« Espace public de plus en plus géré selon une logique de propriété privée. » APE2A, Fougères 35

Nous remarquons parfois un repli sur la sphère privée. Comment exercer le travail de rue dans ces conditions ? Parfois les jeunes ne sont plus présents sur l'espace public, mais restent chez eux, devant leur ordinateur.

« Depuis un certain temps, nous constatons un repli de plus en plus prononcé sur la sphère privée avec notamment l'apparition de l'espace public numérique (téléphone portable, blog, messagerie instantanée, réseaux sociaux..). Ce qui entraîne une "désertification" de l'espace rue. Les jeunes sont également de plus en plus mobiles, se déplacent en groupe sans s'approprier de lieux particuliers. » APE2A, Fougères 35

TRAVAIL DE RUE ET ÉVALUATION

Au fil de nos rencontres dans l'Atelier Grand Ouest, les thématiques des parties précédentes sont apparues rapidement. La question de l'évaluation du travail de rue était sous-jacente mais jamais évoquée en tant que telle. Nous avons souhaité y consacrer une partie, mais devant le manque de temps nous n'avons pas pu la travailler collectivement dans son ensemble.

Les disparités dans la prise en compte de cette question selon les professionnels et les institutions rendent difficile une modélisation.

La question de l'évaluation a toujours été présente au cœur de nos pratiques de prévention spécialisée. L'évaluation s'inscrit dans un processus engagé dans le travail social depuis plusieurs années. « Mais à quoi sert l'évaluation en travail social ? »

C'est souvent la question des travailleurs sociaux, qui se demandent comment rendre compte de la complexité de leur travail auprès des usagers. Il existe d'abord des confusions sur le terme, entre évaluation interne, analyse de pratiques, bilan d'activité... Mais l'évaluation est désormais au cœur de nos pratiques et de nos institutions, et des « nouvelles exigences de transparence et de démocratie.»[2]

L'évaluation prend différentes formes mais il est inconcevable de se contenter d'une évaluation externe qui servirait uniquement à rendre compte aux pouvoirs publics de nos actions en vue d'obtenir des financements. Nous devons, au quotidien, prendre de la distance, de la hauteur, sur ce que nous vivons afin de répondre au mieux aux besoins des habitants des quartiers et d'adapter nos actions aux réalités d'un quartier.

➢ LES OUTILS DE L'ÉVALUATION

Plusieurs outils existent et permettent aux diverses équipes d'évaluer et ainsi d'analyser leur travail de rue :

- L'analyse de pratiques : temps formel, souvent préparé, qui rassemble une ou plusieurs équipes ;
- Les réunions d'équipe : hebdomadaires, elles permettent de faire remonter les impressions sur l'évolution du territoire et d'appréhender notamment les mouvements de jeunes ;
- Les échanges informels : dans plusieurs documents, on note que très fréquemment, c'est dans le cadre d'échanges informels que se fait l'analyse du travail de rue. Que cela soit dans le cadre de discussions entre collègues mais également lors d'échanges auprès de partenaires, professionnels ou bénévoles de quartier.

On recense donc plusieurs outils mobilisés par les différentes équipes pour évaluer le travail de rue. Du simple échange informel (qui permet d'évaluer rapidement la pertinence du travail de rue effectué) à une pratique objectivée (où le travail de rue est analysé au regard de ses objectifs) pour aboutir à une analyse très détaillée s'appuyant sur des grilles d'observations, recueil de données comptabilisant les personnes rencontrées en fonction des lieux, des heures, et des thèmes abordés.

Enfin n'oublions pas d'interroger les jeunes et les habitants qui nous observent, nous connaissent et peuvent nous aider à définir la pertinence ou non-pertinence de notre travail de rue.

À partir des différents documents fournis par les travailleurs de rue, nous allons découvrir quelques réflexions et pratiques d'évaluation des équipes de prévention du Grand Ouest.

« Sur l'agglomération quimpéroise, depuis 2009, suite à une recherche action menée en 2006/2008, intervention sur 5 communes de l'agglomération et 2 quartiers de Quimper.

- **Quelle commande ? Institutionnelle, politique, partenariale...**
- **Mission d'observation (d'expertise) sur certains temps: festifs, événementiels...**
- **Quels outils : observations, recueils, méthodes, et analyse des mouvements de l'occupation de l'espace.**
- **Différents temps d'échanges sur les pratiques: réunions d'équipe, de service, analyses des pratiques professionnelles.**
- **Cahier de liaison, agenda.**
- **Des outils, pour quelle utilisation ? Optimisation du travail de rue ? Observation à but politique ? Rendu du travail effectué, bilan d'activité ? Les observations du travail de rue sont reportées et analysées pour remplir le rapport d'activité et les orientations de travail, seuls écrits transmis aux financeurs du conseil général. »**

Fondation Massé-Trévidy, Quimper 29

« Le travail de rue, c'est adapter perpétuellement ses méthodes de travail. » APE2A, Fougères 35

C'est par l'évaluation du travail de rue, notamment à partir du constat de l'absence de jeunes sur l'espace public, qu'une réorientation du travail se dirige vers de nouvelles pratiques : l'utilisation des réseaux sociaux sur internet.

Échanges d'informations en équipe

« En fonction de mes objectifs, je me pose sur différents sites du quartier : voir sur le plan les publics en fonction des lieux de regroupement. Je prends

2 - Bouquet Brigitte, Du sens de l'évaluation dans le travail social, Informations sociales, 2009/2, n° 152, p. 32-39.

aussi le temps de traverser le quartier soit par la route soit par les chemins piétonniers qui sont très nombreux (il est possible de traverser tout le quartier sans prendre la route une seule fois sauf quand on va au centre commercial). Enfin dans le travail de rue je parcours aussi le trajet entre le quartier et les établissements scolaires au moment des sorties (ceci dans les deux sens, soit pour croiser en sens inverse les jeunes soit pour les suivre lors du retour dans le quartier). »

« Lors du travail de rue je passe en présence sociale sur les animations du centre social, je passe saluer les partenaires pour maintenir les liens, à la fois avec les professionnels et les habitants éventuellement présents. L'espace commercial est aussi un lieu stratégique pour le travail de rue, j'y partage du temps avec des habitants en faisant des achats pour le local ou des activités mais aussi en m'arrêtant au bar PMU. » ASEA 49, Angers

Dans le document « Échanges sur les pratiques du travail de rue », les propos résument bien la démarche d'évaluation perpétuelle qu'impose la pertinence du travail de rue :

« Outil principal de mode d'entrée en relation avec les jeunes. Posture professionnelle unique qui n'est pas forcément animée par un objectif de résultat ou de rencontre précise. Il varie en fonction :

- Des équipes : du sexe des co-équipiers, de leur ancienneté, de leur connaissance du public, de leur appétence, de l'âge des éducateurs, de l'état d'esprit du moment ;
- Du temps : de l'heure, des conditions climatiques, de la saison, de l'ambiance politique ;
- Du public : de l'âge des jeunes, des connus ou pas connus, de l'attitude du public (accueillant ou rejetant), des pratiques spatiales des groupes (stagnation ou mobilité) ;
- De l'espace : des autres institutions en présence, de la typologie des lieux ;
- Du projet : c'est-à-dire des choix de l'équipe (travail d'observation), des outils complémentaires (camion, voiture, téléphone portable), de l'organisation interne, des définitions (déambulation ou but), de l'articulation avec le local. »

ASEA 49, Angers

« Afin d'affiner sa connaissance du quartier, une équipe a utilisé une carte de celui-ci, retranscrivant au quotidien ses observations, les parcours effectués et les rencontres faites. L'équipe a tenu une comptabilité des personnes rencontrées et un travail plus précis est en cours afin de repérer les thèmes abordés, les impressions des habitants, les relations entre les jeunes, les familles et l'équipe. Tout ceci dans le but d'adapter ses actions aux besoins des populations » APSFD, Nantes 44

« Discussion sur les objectifs, les modalités de mise en place du travail de rue ainsi que sur les problématiques rencontrées :
Le travail de rue fait émerger des demandes, il permet d'actualiser sa connaissance du quartier. Il s'agit à la fois d'aller à la rencontre des habitants mais aussi du territoire, de s'imprégner de l'ambiance. On "observe" autant le territoire que ses habitants.
Certaines équipes font part d'injonctions sur la manière de faire du travail de rue (horaires, lieux, public...) mais dans l'ensemble les équipes ont encore le choix des lieux, des moments.
Le travailleur de rue se retrouve souvent dans une "justification" de son travail. La prévention spécialisée a une mission et doit rester maître de sa mise en œuvre. À travers son travail, le travailleur de rue peut apporter une autre vison, un autre discours sur un territoire et ses habitants, quelquefois en décalage par rapport aux autres (institutions, politiques...). » Atelier Grand Ouest des travailleurs de rue

En conclusion, les outils que nous créons et mettons en place afin d'évaluer notre pratique de rue cherchent à faire apparaître toute la richesse de nos pratiques. Ainsi, les seuls chiffres ne sauraient rendre compte à eux seuls de l'histoire qui se tisse entre les équipes de travailleurs de rue et les habitants de ces quartiers souvent disqualifiés. En considérant l'évaluation comme un outil d'analyse et non pas seulement comme l'instrument d'un contrôle (avec le risque d'un détournement éventuel à des fins politiques), nous devons donc être une force de proposition en mettant en avant nos propres critères d'évaluation, valorisant également l'auto-évaluation régulière et systématique du travail de rue. Enfin, notons que la simple existence de ce groupe de travail est en elle-même une sorte d'évaluation et qu'elle laisse apparaître également les réticences que nous pouvons avoir à être évalués, puisque cette question ne cesse de faire débat au sein même de nos institutions.

Remerciements

Nous tenons tout particulièrement à remercier les habitants des quartiers sur lesquels nous travaillons ; car la richesse de nos échanges donne du sens à notre action.
La production collective de ce document a été rendue possible par la participation directe, à l'une ou plusieurs des journées d'échanges de pratiques de l'Atelier Grand Ouest français, des professionnels en travail social de rue suivants :

Marybel ADUSO FACCA, Chloé ANDRE, Sandra BESCHER, Maryline BLIN, Fabien CARON, Cécile DELOFFRE, Eric DELVAL, Olivier DUPUIS, Valérie FONTAINE, Maude GINGRAS, Anthony HUE, Anne-Pascale JAHENY, Karine JOSSE, Fatimata KONE, Théo L'HUILLIER, Maud LAPLANTIF, Silvère LEBRETON, Nicolas LE CORVAISIER, Géraldine LEJAS, Rébecca MARIAS, Estelle MOIZAN, Anne MOREAU, Anne NAIL, Xavier ROBERT, Jean-Marie ROCH, Ludovic ROUSSE, Régis SOLIVERE, Catherine SPILLEBOUT.

Nous remercions nos collègues travailleurs sociaux de rue des différentes équipes pour leur participation à la réflexion sur le travail de rue que nous avons engagée dans l'Atelier Grand Ouest. Nous saluons également le soutien de nos structures pour faire vivre cet Atelier.

ANPS (équipe de prévention spécialisée, Saint-Nazaire)
APE2A (équipe de prévention spécialisée, Fougères)
APSFD (équipes de prévention spécialisée, Nantes / Rezé / St Herblain)
ASEA 49 (équipes de prévention spécialisée, Angers / Cholet / Saumur)
ASPIC (équipe de prévention spécialisée, St Etienne de Rouvray)
BSPS / Les Nids (équipe de prévention spécialisée, Le Havre sud)
CAPS (équipe de prévention spécialisée, Petit-Quevilly)
PS Fondation Massé-Trévidy (équipes de prévention spécialisée, Quimper).
SEA 35 (équipes de prévention spécialisée, Rennes).
SPS / Sauvegarde Mayenne Sarthe (équipes de prévention spécialisée, Laval / Le Mans)

4. RÉGION ÎLE-DE-FRANCE

La Rue

Travail de rue, action de rue, acte éducatif avec comme support la rue.

La rue

La situer : quartier, cité, ville (centre-ville ou périphérie) , banlieue, milieu urbain ou rurbain (adj. de rural et urbain. Le "rurbanisme" : développement de villages, aux noyaux souvent anciens, situés à proximité de villes dont ils constituent des banlieues).
Cette action est-elle différente en fonction des secteurs d'intervention ?

L'action de rue

Le travail de rue permet une observation permanente et fine de l'évolution urbaine et sociale du quartier. L'équipe éducative a continué à s'organiser en binôme mixte afin de faciliter les échanges, selon les sujets abordés.

Ces temps sont réservés à l'observation, à mesurer les tensions, à s'informer sur les rumeurs, à repérer les transformations, à constater les nouveaux déplacements des jeunes en groupe. Les parcours permettent d'aller à leur rencontre sur leur terrain. Toutefois, les jeunes restent très mobiles, ils se font plus discrets et se regroupent moins qu'auparavant. Les éducateurs se tiennent informés sur tout ce qui peut concerner les jeunes et leur transmettent des informations à cette occasion.

Cette approche de proximité est un moyen d'aller vers un public fréquemment en conflit avec les institutions. C'est une démarche alternative pour réinscrire ces jeunes en voie de marginalisation dans un processus d'inclusion. En effet, dans un environnement qui leur est familier (leur quartier), les jeunes entrent plus facilement en contact avec les éducateurs, ce qui facilite la libre adhésion à de futures actions. L'observation et l'écoute active des éducateurs permettent de conseiller, d'orienter, ou de trouver des solutions appropriées aux situations.

Des phénomènes de bandes sont apparus en début d'année après une bagarre où la police est intervenue, puis en avril, au cours d'affrontements avec des jeunes venant de Champigny-sur-Marne. Depuis les tensions persistent mais les jeunes se manifestent moins en bande dans l'espace public. L'équipe reste vigilante. De par leur travail d'observation et leur présence sociale et professionnelle dans la rue, les éducateurs constatent que les points de regroupement des jeunes tendent de plus en plus à s'étioler. Toutefois, certains groupes sont encore visibles.

C'est également dans cet espace public que les éducateurs rencontrent les mères et les pères de famille, les commerçants, les voisins, mais aussi les gardiens d'immeubles et le bailleur avec qui ils entretiennent des relations de proximité.

Tout au long de l'année, le travail diffère selon les saisons. C'est au printemps que l'équipe rencontre davantage de jeunes inconnus avec qui elle établit un premier contact.

La présence des éducateurs ouvre des espaces de dialogue, notamment sur les conflits existant dans les parcs HLM entre les différentes générations.

L'équipe rencontre davantage les garçons dans la rue alors qu'elle côtoie les filles à la laverie, à la supérette, lors d'un trajet bien précis, au retour de l'école.

En soirée, les éducateurs se déplacent aux endroits connus où ils retrouvent les jeunes adultes qui ne fréquentent plus le club, mais avec lesquels sont engagés ponctuellement des suivis individualisés. C'est le moment de faire le point sur leur situation, de les remotiver sur leur projet d'insertion, de leur donner des informations pour les aider à rebondir. En général, ils accueillent l'éducateur favorablement et lui présentent d'autres copains "en galère". Ces rencontres spontanées font partie d'une pratique reconnue sur le quartier pour établir des contacts fréquents, nécessaires à la construction d'une relation de confiance. Ce premier contact établi avec le jeune marque le premier acte éducatif qui s'affine au fur et à mesure - ou non - de la construction de cette relation.

L'équipe éducative coordonne le travail de rue en investissant certains cafés pour observer le quartier et le comportement des jeunes à des moments stratégiques où ils sont massivement présents.

Sur l'ensemble de ces secteurs, l'équipe a régulièrement rencontré et observé des jeunes et notamment :

➢ Sur le boulevard ..., devant la boulangerie en face d'une brasserie. Après les sorties de cours du collège ..., les jeunes se regroupent entre copains, en attendant ceux qui finissent plus tard. Ils y restent souvent pendant une ou deux heures. Au passage des éducateurs, ils viennent naturellement dire bonjour et raconter leur journée. Pendant ce court échange, l'équipe se présente brièvement, en communiquant le prénom de l'éducateur et le nom de l'association. Cela permet sur la durée d'être repéré par d'autres membres du groupe.

➢ Sur le cours ..., l'équipe retrouve jusqu'à vingt-cinq jeunes qui se regroupent avant d'aller faire des courses dans les supérettes, d'aller retrouver les jeunes ou avant d'aller manger dans un restaurant grec, en passant par un passage.

➢ **En cours d'année, les éducateurs ont remarqué un regroupement inhabituel de jeunes sortant du collège ... et se dirigeant vers le lycée ... Anticipant une éventuelle altercation, les éducateurs ont suivi le groupe et ont amorcé une discussion avec certains adolescents qu'ils connaissaient. Devant le lycée, la présence des éducateurs et les discussions engagées ont permis de désamorcer un conflit.**

➢ Dans les square s..., entre juin et octobre, les éducateurs ont plusieurs fois rencontré des jeunes du lycée attendant leur bus et des jeunes majeurs qu'ils connaissaient, et engagé des discussions avec eux.

➢ Tout au long du boulevard ..., une soixantaine de jeunes, dont un tiers de filles, connus par l'équipe ont été, de nombreuses fois, rencontrés durant l'année. Dix autres également connus y ont été approchés occasionnellement. Régulièrement, entre 16 et 17 heures, à la sortie du lycée, l'équipe rencontre un groupe de huit filles de 16 à 18 ans qui se retrouvent après les cours. Elles restent ensemble avant de repartir chacune dans leur foyer respectif, s'occuper de leurs frères et sœurs, et des tâches ménagères.

➢ A la cité ..., l'équipe croise régulièrement des jeunes seuls, ou en petits groupes. La plupart d'entre eux habitent les résidences ou sont seulement de passage. Après la diminution de l'espace qu'ils occupaient pour jouer aux cartes et au ballon ainsi que la présence d'un vigile pendant un an les garçons âgés entre 15 et 20 ans ne restent plus longtemps dehors mais vont se poser à la M ... depuis son inauguration.

➢ Les jeunes se sont déplacés vers les Arcades ..., de l'autre côté du cours ... pour s'allier avec d'autres afin de se sentir davantage en sécurité lors de conflits avec des jeunes des "C ...".

➢ Ces Arcades étant proches du collège ... et des écoles primaires ... les éducateurs y rencontrent fréquemment les jeunes collégiennes et des parents qui attendent leurs enfants. Depuis la fermeture courant 2008 du local de la rue ..., des jeunes ont repris contact avec l'équipe.

➢ Dans le square de la cité ..., sur l'aire de jeux, des parents et des assistantes maternelles viennent quotidiennement avec des enfants en bas âge. C'est aussi le lieu de rendez-vous de jeunes (12/15 ans) de la cité. Devant l'entrée du jardin, sur le passage rejoignant la rue ..., un petit groupe d'adolescents, âgés de 16 à 17 ans, se retrouve en fin d'après-midi. En juin, l'équipe a pris contact avec deux d'entre eux et maintenant, se rend régulièrement dans ce square pour se faire reconnaître. Une jeune fille de 17 ans, habitant cette cité, vient parler aux éducateurs. C'est un nouveau contact qui se tisse au fil des rencontres.

➢ D'autres lieux du secteur sont moins fréquentés. Cependant, les murs du passage ... sont régulièrement tagués et Villa ..., sur la voie ferroviaire désaffectée, appelée la PC, des petits groupes de filles et de garçons se retrouvent occasionnellement, certains y font des graffitis.

C'est au cours de ce travail dans la rue que les éducateurs ont été témoins d'interventions de la police. Des contrôles d'identités ont été réalisés sur des jeunes suivis par l'équipe : le 21 avril à 20h, sur le parking derrière la résidence ... - trois garçons de 16 et 17 ans et cinq de plus de 18 ans ; un autre le 17 octobre sur l'avenue ... sur une dizaine de jeunes scolarisés au collège ..., après une bagarre. Deux filles sont restées en garde à vue.
Ce sont des moments importants où les éducateurs se positionnent en tant que témoins actifs interrogeant les uns et les autres pour pouvoir reprendre le déroulements des faits avec les jeunes qui ont été "choqués" ou "amusés". Pendant les permanences au local, l'analyse des situations vécues permet de parler et de recadrer les faits dans un contexte réel, tout en faisant des rappels à la loi, et aux notions de respect, de réparation, de droits et de devoirs.

➢ En septembre, l'équipe s'est organisée pour prolonger son action de rue jusqu'à 23 heures. Cette expérimentation a été mise en place suite aux discussions avec des jeunes qui informaient les éducateurs des difficultés qu'ils rencontraient le soir, comme des "embrouilles" avec des jeunes d'autres quartiers, mouvements fréquemment suivis de contrôles d'identité.

➢ Par deux, les éducateurs ont assuré une présence nocturne et ont noté :

- l'augmentation de la présence de prostituées ;
- une plus grande visibilité des jeunes jusqu'à 20 heures en période de Ramadan ;
- la consommation de produits psychoactifs par quelques majeurs (25 ans) la nuit.

Travail de rue à Villeneuve Saint Georges

L'équipe de Villeneuve est aujourd'hui bien rodée à la pratique du travail de rue qui est effectué régulièrement sur les deux secteurs d'implantation en alternant des créneaux hebdomadaires réguliers et des interventions liées aux différents événements ayant lieu sur la ville.
Ce travail est toujours effectué en binôme à partir d'un circuit bien repéré qui évolue en fonction des observations faites sur les quartiers et des changements constatés.

Le Quartier Nord : Cette notion de circuit est particulièrement adaptée au Quartier Nord en raison de la taille de ce secteur de Villeneuve et du nombre important de jeunes occupant l'espace public dans des lieux très variés.

Le circuit actuellement pratiqué par les éducateurs commence généralement sur le parking du supermarché Champion où nous garons notre véhicule. C'est une zone commerciale fréquentée par la population du quartier Nord mais également par beaucoup d'habitants de Valenton : nous pouvons donc y rencontrer beaucoup de personnes venant faire leurs courses.
Nous traversons ensuite le secteur des Graviers situé juste derrière le centre commercial où les regroupements de jeunes sont devenus moins importants qu'il y a 2 ou 3 ans.

L'auto-école des Graviers est pour nous une étape importante. Beaucoup de jeunes gravitent devant la vitrine ou s'entassent dans le minuscule bureau d'accueil. Il y règne toujours une grande effervescence mais la secrétaire réussit à maintenir une ambiance bon enfant. C'est un des rares lieux du quartier où existe une cohabitation entre filles et garçons, les filles légitimant leur présence par leur inscription au permis de conduire.

Nous remontons ensuite la rue Roland Garros pour passer devant le gymnase où beaucoup de garçons du quartier se retrouvent les mercredis et vendredis, de 17 h à 20 h, pour le foot en salle proposé par le Service Municipal de la Jeunesse (S.M.J.).
C'est un moment qui n'est pas toujours propice aux échanges mais c'est l'occasion pour les éducateurs de montrer leur présence à un grand nombre de jeunes, de s'inscrire dans le quotidien de la vie du quartier.

Toujours dans la rue Roland Garros nous passons ensuite devant le collège en essayant d'être présents aux heures de sorties, sans pour autant attendre devant la grille la sortie des élèves. Nous circulons aux alentours pour créer des moments de rencontres avec des collégiens que nous connaissons déjà ou bien qui nous reconnaissent d'eux-mêmes à partir des interventions que nous avons effectuées dans leur établissement (voir partenariat).

Nous arrivons dans la rue Saint Exupéry où, face à l'école primaire, à l'entrée de la cité Sellier, une première série de barrières métalliques sert d'appui à un groupe de garçons ayant entre 18 et 22 ans. Ces jeunes sont maintenant habitués à nos passages et connaissent bien l'équipe, l'ambiance est plutôt bonne et nous travaillons avec plusieurs d'entre eux, principalement autour de l'insertion professionnelle. Ces rencontres sur le quartier sont donc très importantes pour maintenir l'accompagnement social en cours mais également pour en mesurer les effets sur le groupe.

Nous traversons la cité Sellier jusqu'à la maison de quartier qui est fréquentée par beaucoup de garçons de tout âge que nous connaissons bien pour la plupart. Cette structure d'animation a la particularité d'être ouverte sur le quartier et autant de monde se regroupe à l'extérieur qu'à l'intérieur. Les relations avec les jeunes mais également avec les animateurs sont donc plus faciles que dans d'autres structures de la ville.

Nous sortons de Sellier en passant devant le supermarché chinois où la population multiculturelle du quartier s'approvisionne en produits asiatiques ou africains, et **nous arrivons dans la rue Thimmonier qui est l'artère principale du quartier Nord.**

À l'intersection de la rue Guynemer, une autre série de barrières métalliques est devenue le lieu de regroupement principal du quartier pour de nombreux garçons de 15 à 18 ans. C'est un lieu où l'on se montre, où l'on se défie, et où les tensions de l'adolescence s'expriment à travers les joutes verbales et les chahuts. Cette année, nous avons réussi à nous faire accepter de ce groupe en nous intéressant plus particulièrement à leur situation scolaire qui est pour beaucoup très fragile, voire déjà largement compromise.

Nous traversons ensuite un secteur pavillonnaire qui débouche sur le quartier de La Passerelle où le muret longeant le city stade sert de banc aux jeunes du quartier. Nous observons depuis peu que ces jeunes commencent à sortir un peu plus facilement de leur cité en rejoignant les autres groupes du quartier Nord. Les regroupements y sont donc moins fréquents que l'année dernière, mais ils peuvent parfois se réactiver et un grand nombre de jeunes peut très rapidement se réunir, surtout quand la météo est favorable.

Nous quittons La Passerelle pour terminer sur le parking du Champion où nous pouvons faire une pause café au « crosty croq », la sandwicherie préférée des jeunes du quartier où, là encore, nous rencontrons régulièrement du monde.

Ce circuit de base peut se moduler en fonction de la météo. Aux beaux jours nous étendons par exemple cette présence de rue au **parc départemental de la Saussaie Pidoux.**

Nous avons également instauré, depuis les événements dramatiques de l'été 2007, des temps de travail de rue intercommunal avec nos collègues de Valenton environ une fois par mois dans lesquels nous intégrons la Lutèce à Valenton, le parc de la Saussaie Pidoux et tout, ou partie, du circuit « quartier Nord ».

Rue à Meaux, quartier de Beauval. Le tricotage de deux éducs.

Un parcours, le mail à l'endroit, la verrière, le mail à l'envers.

Un temps de novembre, 17 h 30, frais, humide, brumeux. La nuit tombe, au retour le brouillard s'est installé.

Le mail à l'endroit est le quartier dit « A » où se concentrent les populations stigmatisées par les indicateurs sociaux. Cet état de fait est le fruit d'une subtile politique de relogement liée à la démolition massive du quartier voisin de Pierre Collinet et du quartier C. de Beauval. On y trouve également en rangs serrés toute la panoplie des associations caritatives (Secours populaire, Restos du cœur…).

Description physique, photographie des lieux. **Le mail à l'endroit** est une percée entre les immeubles, au bout de laquelle on accède au centre commercial, **« la verrière »**. Elle est bordée de petits magasins, échoppes, lieux improbables de restauration rapide et exotique, des tables où les mâles du quartier se retrouvent et palabrent tout en tétant leur thé, bref des hommes d'affaire semble-t-il, à l'aune des expressions graves, passionnées, enflammées, et des discussions à bâtons rompus. Les femmes, elles, greffées à toutes sortes de véhicules à roulettes, bardées de marmots, font les courses ou font la course. Lieu du bonheur ineffable de la consommation, la verrière est la destination du pèlerinage quotidien obligé du peuple du quartier.

Sur la totalité du parcours « y'a tout qu'est ce qui veut » sur le plan de la surenchère sécuritaire. Détail important que l'on doit à l'attention formidable que les politiques nous portent aujourd'hui. Une multitude de caméras rythme harmonieusement la promenade qui mène au supermarché. D'immenses grilles à l'esthétique fouillée, percées d'ouvertures à code au design ultra-moderne, indiquent sans hésitation le chemin à suivre pour accéder à l'abondance. On ne peut plus se tromper. D'affables ventriloques tout d'azur vêtus, digérant leurs talkies walkies, discrètement omniprésents, sont toujours disposés à nous indiquer le droit chemin menant à la source du coca-cola, du poulet rôti et de la curée consommatrice.

Pour le coup, sauf les jours où sont organisées des joutes toujours très populaires avec les ventriloques, nous savons que, si les jeunes fréquentent toujours le secteur et sillonnent le quartier, ils ne stagnent plus en groupe près des bâtiments. Décidément tout va à vau-l'eau.

Qu'est devenue la vie de quartier ? Peut-être les habitants terrorisés par les mesures sécuritaires qu'ils appellent de tous leurs vœux n'osent-ils plus se parler. Objectivement, j'incline plutôt à croire que chacun, dans un souci de citoyenneté retrouvée, partie prenante de ces mesures, s'applique à respecter cette paix, armée mais revenue, dans le quartier, et ne s'autorise plus à débattre sur la voie publique avec les voisins. Citoyen certes mais néanmoins suspect potentiel, j'appelle ça la technologie au service de la culpabilité, l'archaïsme remis au goût du jour.

Tout cela transforme la façon de tisser de nouveaux liens, mais la rue reste le lieu privilégié de rencontre.

Notre local d'accueil se trouve à l'extrémité du mail à l'endroit, opposé à la verrière. L'après-midi a été marquée par une importante réunion partenariale et lorsque nous sortons, nous sommes encore dans la réflexion liée à cette rencontre. Il faut toujours un petit temps d'adaptation pour passer à cette pratique particulière du travail de rue. (Comme quand on entre dans l'eau de mer pour se baigner il faut un petit temps d'adaptation à l'élément avant de plonger.) Premier phénomène, prendre le pouls du quartier. Le quartier a ses humeurs, ses états d'âme, son énergie positive ou négative qu'il est absolument important de décrypter, pour les observateurs tranquilles que nous sommes. Certains ne se sont jamais remis de mal avoir évalué l'humeur du quartier. Au moment où nous sortons, c'est l'heure de pointe du sempiternel trafic des caddies qui empruntent le mail ; certains chargements défient toutes les lois de l'équilibre ; va-et-vient des courses.
Ce qui était intéressant ce soir-là c'est que la rue était animée et avec l'obscurité les jeunes semblaient se sentir plus libres. Ce soir l'eau du bain est bonne. Pas mal d'enfants à cette heure-là certainement la fin de l'étude surveillée ou la sortie du centre périscolaire. Nous saluons le petit Nassim, 10 ans, dont nous connaissons très bien les parents (sans arrêt en séparation, la maman souffre d'une grave pathologie mentale). Petit échange cordial avec lui. « S'il pouvait s'en sortir celui-là », pensons-nous ! Nous avons une vraie attention pour lui chaque fois que nous le rencontrons. Et nous voilà repartis à dérouler entre nous le fil de son histoire singulière.

Très souvent les rencontres faites dans la rue provoquent cette remémorisation de l'histoire des gens du quartier. Nous disons et c'est important que **la rue est à tiroirs**. C'est incroyable ce que la rue révèle, évoque et met en lien.

Tout à l'heure nous avancions un peu à l'aveuglette, maintenant, même si nous pouvons paraître dans notre bulle, notre attention est en éveil, **une attention flottante non intrusive.** Une autre condition facilite notre travail, c'est le fait d'être connus, acceptés dans le quartier. Cette immersion réussie permet de se fondre dans la foule du quartier, de bénéficier de la confiance des habitants et de la discrétion nécessaire à la rencontre. C'est le fruit de longues heures de présence dans la rue.

En bas du bâtiment Auvergne, un groupe de garçons (15 / 17 ans) se tient sur l'esplanade côté arrêt de bus.

Le mail à l'envers, dans le quartier C., que nous empruntons au retour, est parallèle au mail à l'endroit de l'autre côté d'une avenue à la circulation dense.
Cette avenue, qui assure la liaison avec le centre-ville et la gare, autre lieu de pèlerinage des habitants du quartier, coupe celui-ci en deux. La gare est devenue un secteur de travail de rue qu'il serait intéressant d'analyser, mais revenons à cette partie du quartier C. Toute neuve, elle a été entièrement reconstruite autour de la nouvelle médiathèque et d'un parc public. La plupart des appartements sont en accès à la propriété. Cette tendance existait déjà dans cette partie du quartier, elle ne fait que se généraliser sur les nouvelles constructions. Ça sent le petit intérieur douillet, la cité dortoir. Les gens qui habitent là ne circulent pas à pied.

Mais les jeunes passent toutefois par ici. Dans la brume enveloppante nous croisons un petit groupe de pré-ados joyeux s'amusant à effrayer le

passant par des borborygmes extravagants, un petit jeu avec le brouillard, plutôt amusant.

La démarche du promeneur anonyme. Il fait sombre, on se repère moins, on peut se rater. Je peux être ailleurs dans la pensée, mais mon regard est à l'éveil de ce qui se passe. Une acuité soutenue. Étonnamment, ce soir-là, nous rencontrons un jeune parti depuis juillet en province, et auquel je pensais depuis quelques jours.
- Ça tombe bien, je venais vous voir.
Nous prenons rendez-vous pour le lendemain.

I., lui, nous aborde, pour nous saluer et nous donner de ses nouvelles.
- Je tiens le coup, je travaille toujours à Disney, ça va bien !
Comme s'il se sentait redevable envers nous de sa réussite. Il fait montre d'une espèce de fierté en nous le disant.

M. en vélo, nous frôle, petite tape sur l'épaule au passage, et nous apostrophe joyeusement.

Autour du magasin Auchan, l'ambiance est tendue, les vigiles sont sur le « qui vive ». C'est un moment de stress pour eux. Il y a à cette heure depuis quelques mois, quelque chose de l'ordre du jeu entre les jeunes et eux, lié à quoi, nous ne savons pas.

5. RÉGION DU NORD, PAS DE CALAIS, PICARDIE

La présence sociale se concrétise par l'exercice d'un travail éducatif réalisé par des travailleurs sociaux sur un secteur donné. Cette action est légitimée par les missions de l'association mais surtout par une permanence des opérateurs sur le terrain.

Cette permanence se décline sous plusieurs formes interdépendantes. Elle comprend :

1. le travail de rue sans objectif (maraude, observatoire social, flânage...) ;
2. le travail de rue avec objectif (visite à domicile, rencontre de groupes de jeunes, travail chez les partenaires...) ;
3. les permanences hors siège social ou locaux repérés comme ceux de l'équipe de prévention (centre social, mairie annexe...) ;
4. l'accueil au sein du siège social ou du local de l'équipe de prévention.

L'objectif principal de la présence sociale est l'accomplissement de la mission de service au public, à savoir, la lutte contre la marginalisation et l'exclusion du public jeune des quartiers. La mise en place des outils prend parfois de longs mois.

La particularité de la prévention spécialisée est d'appliquer ces méthodes avec, en plus, la richesse de l' « approche globale ». Cela sous-entend que les éducateurs de rue ne travaillent pas seulement sur une (des) problématique(s) cible(s) et qu'ils ont encore la possibilité d'aborder ou de se laisser aborder par tout le monde, pour tout type de question.

Dans ces conditions, la notion d'approche globale ne s'entend qu'avec un partenariat fort de « spécialistes » des questions sociales (Centres de soins spécifiques pour toxicomanes, 115, Centres sociaux...). En comparaison avec ces professionnels, les éducateurs de rue sont souvent comparés aux médecins généralistes, qui sont, eux aussi, en première ligne.

La présence sociale est reconnue comme inscrite dans l'espace (le territoire d'intervention) certes, mais surtout dans le temps. En effet, ses différentes déclinaisons (points 1, 2, 3 et 4) prennent beaucoup de temps aux équipes, et cette pratique est à équilibrer avec la vie institutionnelle (écrits, réunions...).

Néanmoins, réaliser ces phases (travail de rue, accueil...) est indispensable à l'exécution de la mission, qui, elle aussi, s'inscrit dans le temps. Il faut des mois, parfois des années, pour que des équipes de prévention soient connues et reconnues dans la rue, chez les partenaires, dans les institutions... Il faut aussi accepter l'idée que l'action éducative dans les quartiers porte ses fruits lentement et que le travail social s'évalue sur le long terme.

En outre, en termes de réserves, sont souvent reprises les nécessités de la distance nécessaire avec le public et du recadrage des missions. Afin que le travail social continue à porter ses fruits et que le concept de l'approche globale puisse toujours être efficace, il faut être vigilant à l'exploitation par le public de cette « hyper-disponibilité » et de cette ouverture dans la prise en charge. Le risque est de perdre le sens de l'action et de se substituer aux dispositifs de droit commun ou aux dynamiques de quartier (conduites, prises en charge administratives...).

Cette vigilance s'applique aussi à la commande politique qui pourrait être tentée d'utiliser les connaissances et compétences des éducateurs de rue pour autre chose que la lutte contre la marginalisation des jeunes. Il n'est pas rare d'entendre « Où étiez-vous ? » lorsque des situations de crises sur les quartiers sont débriefées avec les acteurs politiques locaux.

La notion de présence sociale - en d'autres termes : les éducateurs dans la rue sur une zone précise - voit son application dans les années 1950 en France. Depuis, les pratiques ont beaucoup évolué pour de nombreuses raisons.

L'une d'entre elles est la multiplication des dispositifs et des acteurs sociaux. De ce fait, la prévention spécialisée a dû se réorganiser et mieux communiquer sur ses objectifs et savoir-faire. Cela engendre la croissance importante des exigences institutionnelles, notamment en termes d'écrits (bilans d'activité de plus en plus épais) mais aussi en termes de temps de présence sur les réunions. Cette impression est corroborée par le simple constat du nombre croissant de rencontres de coordination ou de concertation afin de redéfinir les champs de compétence de chacun. Rappelons qu'à l'époque, lorsqu'aucune structure n'avait d'éducateurs de rue, la prévention spécialisée était la seule à militer pour une réelle proximité, dans la rue, avec le public. Aujourd'hui, chacun doit inventer une nouvelle place et une nouvelle façon de travailler pour le public.

Les partenaires reconnaissent les capacités de la prévention spécialisée à entrer en contact avec les jeunes très éloignés des dispositifs et à les mobiliser. Néanmoins, l'impression de déséquilibre persiste souvent lors de la comptabilisation des sollicitations. Le sentiment partagé est que c'est très souvent la prévention qui sollicite le partenaire et assez peu souvent le contraire. Les cas d'interpellations sont souvent inscrits lorsque les situations sont critiques et que beaucoup de solutions sont épuisées.

Par rapport au public touché par la présence sociale, il est intéressant de constater qu'encore à l'heure actuelle, les méthodes intriguent (« Ben, qu'est-ce que vous faites là, à marcher comme ça dans la rue à cette heure-ci ? »). Ces réflexions alimentent les discussions et favorisent l'entrée en contact. Il y a fort à dire sur l'intérêt que représente la démarche « passive » de travail de rue. S'installer sur un banc, à une terrasse ou à un coin de rue et laisser le contact venir dénote bien de l'ouverture d'esprit et de la capacité à recevoir tout type de demande en toutes conditions.

Cette approche en douceur, sans volonté « intrusive » d'aller chercher le problème sous-jacent chez l'autre autorise l'éducateur de rue à une relation souple, inscrite dans le respect, la réflexion puis l'action. C'est bien cette relation qui prime sur le traitement des éventuelles demandes du public.

Dans le cadre de la pratique quotidienne, certaines équipes se sont fixé des limites afin d'optimiser l'intervention et le bien-être de tous. Les exemples sont nombreux et se déclinent sous des formes différentes, telles que n'être jamais seul dans le local, toujours faire de la rue en binôme, pas de travail de rue le samedi soir ou le dimanche. Ces points permettent aux équipes d'être garantes des valeurs de la prévention spécialisée en France et d'être vigilantes aux dérives. Faire l'impasse sur ces points reviendrait à mettre en difficulté les associations. Celles-ci ont déjà, nous semble- t-il, bien assez de difficulté à expliquer aux financeurs qui elles sont et ce qu'elles font sans rajouter de confusions inutiles.

Néanmoins, les équipes, lors de situations exceptionnelles, ont encore la possibilité d'être souples dans leurs méthodes et de proposer des innovations.

Une rencontre... parmi tant d'autres !

Par Guillaume – Éducateur de rue – Capep Valenciennes

14 h 30, il fait beau et chaud. Je suis sur le centre-ville depuis une demi-heure. Je croise des jeunes déjà connus de l'équipe, qui me saluent et me donnent de leurs nouvelles... Pour certains, l'accumulation de contrats précaires, d'autres la mission locale... L'un d'entre eux me demande un rendez-vous afin de faire le point et préparer une rencontre avec son conseiller mission locale qu'il semble fortement appréhender. Suite à ces rencontres, je décide de continuer ma route.

Lors de journées précédentes, nous avions remarqué mon collègue et moi que le parc près de la piscine était réinvesti... Je décide donc de m'y rendre afin d'observer si la présence des jeunes est occasionnelle ou régulière.

A mon arrivée, je découvre une vingtaine de jeunes installés avec leurs packs de bière en train de discuter et de faire des batailles d'eau. Ils ont d'après moi entre 16 et 22 ans et semblent tous se connaître. Lorsque l'un d'eux arrive, il prend le temps de faire la bise à tout le monde. Je remarque que ce sont les mêmes visages que ceux aperçus lors de venues précédentes avec mon collègue.

J'entends alors une voix qui m'interpelle par mon prénom. Il s'agit de Linda, jeune fille que j'encadre dans un atelier théâtre d'un lycée valenciennois. Elle me salue et me présente sa sœur. Après quelques paroles échangées, elle me demande pourquoi elle me voit régulièrement dans le parc. Je lui explique alors rapidement les raisons de ma présence régulière ici. Linda et sa sœur trouvent ça « plutôt cool comme taf » et quelques amis à elles se joignent à notre discussion. Je m'y reprendrai à trois reprises afin d'expliquer mon travail de la façon la plus claire possible.

Suite à ces échanges, je vais m'installer un peu plus loin dans le parc. Je reste disponible puisqu'ils peuvent toujours me voir mais je ne veux pas paraître intrusif. L'un des jeunes rencontrés auparavant vient alors me voir et s'installe près de moi. Il se présente à moi et commence à me raconter sa vie et son parcours. Il me dit connaître mon métier car il était suivi par un éducateur étant plus jeune. D'autres se joignent à nous dont un qui me demandera ma carte professionnelle, ayant peur que je sois policier ou d'après lui « un indic »... Je lui explique que je n'ai pas de carte professionnelle et je lui présente mon métier. Par chance, il connaissait déjà le CAPEP et cela m'a donc permis de pouvoir discuter avec lui. Au bout de 40 minutes, je me retrouve assis au milieu d'un groupe de huit jeunes qui me questionnent et se racontent leurs vies. Le passage dans le parc de la police municipale me permettra de discuter avec eux de leurs ressentis face aux forces de l'ordre et à leur présence de plus en plus pesante dans le centre-ville de Valenciennes.

Au bout de plus d'une heure et demie de présence dans le parc, je décide de quitter les lieux.

Je retrouve ces jeunes à chaque passage au parc de la piscine. Selon les jours, l'accueil va du simple bonjour à des discussions sur leurs vies et leurs consommations. Ces thématiques sont bien souvent abordées sans que je les amène sur le tapis mais par eux-mêmes.

Rencontres au coeur d'un quartier

Une action collective menée avec des habitants, des jeunes et des partenaires

Par Annick Pierre – Éducatrice de rue – FCP -

« En effet, là où il est permis de discuter, on doit aussi avoir l'espoir de s'accorder. »
(Emmanuel Kant, Critique de la faculté de juger)

Ouverture

C'est une grande métropole comme tant d'autres de nos sociétés dites modernes. Une métropole où se concentrent tous les problèmes de la cité : tensions dans les cohabitations, difficultés à vivre ensemble, clivages et incompréhensions entre différents groupes sociaux, chômage et précarité, populations en souffrance et en manque de reconnaissance, etc.

C'est un mercredi après-midi. Comme chaque mercredi, animée de cette spécificité du travail de rue propre à la Prévention Spécialisée, je me rends dans cette rue plus enclavée encore que l'ensemble du quartier. Beaucoup de jeunes (âgés de 18 à 25 ans) ont l'habitude de s'y retrouver, d'occuper les lieux comme si c'était leur territoire d'appartenance, leur habitus identitaire. Ils sont là sans rien faire, en tout cas, rien de socialement visible. Ils m'interpellent, ayant repéré que j'étais éducatrice au Club de Prévention du quartier ; ils savent que je viens régulièrement chercher les plus jeunes pour des sorties ou activités de loisirs. La rencontre et l'approche se font en tâtonnant, pas à pas, tout en douceur. Mon but est de tenter de créer des liens, d'établir un espace d'échange et d'écoute, une relation de confiance. Un des jeunes m'apostrophe : « Ras le bol, dans ce quartier il y'a rien à faire... Je m'ennuie, j'trouve pas d'boulot et ça m'donne envie de faire des conneries... J'traîne toujours là... Les habitants, ces c., ça les énerve ! ».

Il est vrai qu'à plusieurs reprises, les habitants de la rue se sont plaints de nuisances sonores, de l'espace public envahi pour en faire des formes de squats, ce qui leur donne l'impression de ne plus vivre en tranquillité dans leur environnement. La peur et la méfiance se sont installées chez ces habitants, face à ces jeunes imprévisibles, errant dans ces espaces au rythme de fumées évanescentes et d'alcools tourbillonnants qui font se dissiper la lourdeur de leur quotidien. Les temporalités des uns et des autres sont en opposition, en incompréhension.

Deux mondes semblent se faire face, deux univers entre lesquels ne semble plus exister de langage commun...

Naissance d'un projet
Rassembler pour donner forme à une expérience commune et valorisante

D'un côté, le bailleur social qui voit son parc de logements et les espaces publics se dégrader. Dans ces logements, des habitants qui n'occupent plus les espaces de rencontre. Les espaces intermédiaires entre les habitations ne font pas lien ; ils sont comme des terrains vagues propices à l'errance et au manque de vie. Lors d'une réunion publique, les habitants évoquent la tristesse et la saleté des cours qui jouxtent les immeubles ; ils déplorent l'absence d'aires de jeux pour leurs enfants qui jouent dans les rues adjacentes. Ils aimeraient que ces lieux intermédiaires soient plus agréables à vivre, que les murs soient peints, que les cours soient propres et fleuries, que l'environnement soit plus verdoyant.

De l'autre, des jeunes trompant l'ennui, vivant plus ou moins consciemment un sentiment d'inutilité fatalement inéluctable, cherchant à se faire entendre en occupant anarchiquement l'espace physique et sonore.

Entre les deux, dans une zone intermédiaire occupée par le travail social, une association engagée dans la prise en compte du cadre de vie et de l'environnement et une petite équipe d'éducateurs de la Prévention spécialisée inscrite dans la proximité.

Après avoir pris en compte les demandes et attentes des habitants par le biais des partenaires, j'ai proposé une rencontre avec les jeunes concernés. L'idée était de leur proposer de participer activement à la réhabilitation du cadre de vie qu'ils squattaient en opposition avec les habitants, redonner une âme collective et partagée à ces espaces communs, réintroduire un langage commun.

C'est ainsi qu'est née l'idée d'un chantier « rénovation et peintures » réparti sur deux périodes d'une semaine. 8 jeunes ont été concernés par cette action qu'ils ont pu mener à terme. Conjointement, les enfants les plus jeunes ont été associés pour donner des idées sur le réaménagement. À partir de visites de parcs où ils ont pris des photos d'endroits qu'ils aimaient, ils ont pu présenter leurs propositions aux habitants qui s'en sont inspirés pour émettre leurs choix.

Différents axes étaient visés avec ces jeunes :

- La notion d'engagement,
- Le développement et la valorisation de savoir-faire et de savoir-être,
- Le sentiment d'utilité sociale et la reconnaissance aux yeux du quartier,
- La question de la rémunération du travail.

Avant

Après

À plus long terme et à partir de cette base, l'expérience pouvait contribuer à poser les prémices de possibilités d'accompagnements à plus long terme pour ces jeunes. Mais le plus important est de signifier que ce chantier a été un objet de médiation constructif entre les habitants, les enfants et les jeunes.

La plus-value apportée par le travail de rue des éducateurs de la prévention spécialisée

À partir d'observations et de récriminations exprimées par les habitants et de l'observation directe propre au travail de rue, les professionnels peuvent traduire différemment les demandes pour leur donner une dimension projective et une résolution positive.

La présence au quotidien alliée à la proximité a permis d'agir sur les liens conflictuels entre les groupes, en créant des espaces de rencontres, en tentant de positiver les regards, d'apaiser les tensions, de créer des zones de compréhension mutuelle permettant de rendre les relations plus sereines.

En s'appuyant sur les aspects positifs révélés par ces jeunes (à travers la réalisation d'un chantier qui transforme agréablement l'environnement de vie), les professionnels ont pu agir sur les processus de stigmatisation souvent à l'œuvre.

La valorisation de cette action, l'expérience partagée avec les professionnels permettent de tisser des liens de confiance propices à des possibilités d'accompagnement au plus long cours.

En guise de conclusion ou d'ouverture

À travers ce petit récit, j'ai souhaité mettre en valeur une expérience inscrite dans la réalité d'un quartier. Elle a permis de changer un peu les regards portés, de baisser quelques barrières, d'ouvrir quelques possibles, sachant que tout est souvent à recommencer, mais que les expériences peuvent se partager et se transmettre…

Le temps de l'immersion dans le milieu

Par Dominique – Éducateur de rue – Capep Valenciennes

Un jour où j'étais dans un parc proche du centre-ville, assis sur un banc, aucun jeune n'y était encore. J'avais décidé d'arriver exprès très tôt afin d'être le premier présent. J'avais comme ambition première d'avoir un moment tranquille avec un jeune avec qui j'arrivais à avoir un début d'accroche et qui venait souvent et de bonne heure.

J'avais pu rencontrer également ce jeune à la Maison de Quartier de Valenciennes. Le reconnaissant, j'avais saisi l'opportunité d'aller discuter avec lui plus longuement et je voulais recommencer cela au parc. Cela m'avait permis également de lui faire voir qui on est et de lui présenter ce qu'on fait.

Une phrase de ce jeune lors de cette conversation à l'accueil de jour, m'est restée et m'avait interpellé : « Ah ouais, t'es pas un flic, alors ! ».

Le jeune arriva au parc et me vit. Il se dirigea vers moi, me salua et s'assit à côté de moi. Voilà quelque chose de gagné ! Nous avons eu alors une bonne discussion à propos de lui, de moi en tant qu'éducateur, et notamment sur ce que je faisais là, mais aussi à propos de tout et de rien. L'intérêt premier était avant tout de le connaître, de me faire connaître et non pas uniquement de savoir ou de chercher les éventuels soucis qu'il pouvait avoir.

Je m'étais dit aussi, par cette rencontre recherchée, voulue et réfléchie, que cela pouvait être plus confortable pour la rencontre, pour aller vers moi peut-être, pour lui ou ceux qui viendraient ensuite et me verraient avec un de leurs potes.

En fait, c'est bel et bien par des méthodes d'approche réfléchies que nous avons pu, petit à petit, retirer plusieurs clichés, notamment l'image de « STUP » et gagner la confiance des jeunes. Nous avons gardé parfois des distances confortables pour certains jeunes, créé des rapprochements rassurants en nous appuyant sur des jeunes connus par d'autres, nous nous sommes servis aussi d'actions collectives pour renforcer les débuts de relation mais aussi pour dire à certains d'entre eux « ohé, on n'est pas de la police et on pourrait faire des trucs ensemble ». Une fois que nous avons été repérés et identifiés dans ce parc, le contact a été plus facile. Les nouveaux jeunes qui ne nous connaissaient pas étaient d'ailleurs, le plus souvent, mis au parfum par les autres !

Le secteur d'intervention, dans lequel mes deux collègues et moi travaillons depuis Avril 2005, est le centre-ville de Valenciennes (date de l'agrément d'intervention). Cet endroit de la commune, ceinturé par de larges boulevards et d'allure ovale, a un périmètre d'environ 5 kilomètres. Ce centre-ville, comme beaucoup d'autres, se décompose en plusieurs secteurs ayant chacun leurs différentes activités selon les infrastructures présentes (commerces, collèges et lycées...).

De ce fait, ces secteurs sont investis par une population spécifique et nous nous efforçons de tous les couvrir. En fait, il n'y a pas d'identité de quartier et peu de secteurs dans le centre-ville de Valenciennes où nous pouvons avoir le sentiment de pénétrer dans un lieu où nous ne sommes pas « forcément les bienvenus » mais où il va falloir mettre du temps pour faire « partie des meubles ».

Dès l'été 2005, nous avons choisi d'investir ce parc situé à proximité de ce centre-ville. Ce parc nommé Parc Plumecocq, ou baptisé « le parc de la piscine » puisqu'attenant à la piscine municipale, était le lieu où se regroupaient de nombreux jeunes d'âges relativement divers. Les plus jeunes pouvaient avoir 13 / 14 ans et les plus vieux jusqu'à 25 ans et plus. Par contre, il n'y avait pas d'origines sociales particulières pour ces jeunes ou de lieux géographiques similaires d'habitation. Ils étaient tout autant scolarisés, déscolarisés, en recherche d'emploi, en emploi, précaire ou non, à la marge, en famille, aisée ou non, autonomes ou en rupture familiale... et venaient des quatre coins de l'arrondissement.

Ce qui rassemblait ces jeunes c'était la recherche de socialisations, d'échanges ou d'expériences. Comportement qui peut paraître tout à fait dans les normes de la société, sauf que le support à ces recherches était la consommation... Consommation d'alcool et de produits stupéfiants.

Eh bien, le travail de rue n'a pas été si facile au départ de notre présence sur ce lieu. Étant un lieu de consommation de produits illicites, les jeunes craignaient que la police (STUP) ne vienne pour enquêter ou les appréhender. Il n'y avait pas de deal, la tension qui peut régner dans les lieux de revente n'était pas présente. L'ambiance était plus la conséquence de méfiances et de fuites. Nous avons d'ailleurs été associés aux inspecteurs des STUP au début (surtout moi !). A nos premières arrivées, les groupes se divisaient, les jeunes partaient. Les seuls échanges que nous arrivions à avoir étaient très furtifs.

Nous avons bien entendu cherché à rencontrer ces jeunes, et leur proposer la première offre éducative qui soit, celle de la relation. Réussir à installer un climat de confiance dans nos approches répétées.

D'une démarche éducative à une approche globale

Par Samira – Éducatrice de rue – AYLF Amiens

Lundi 26 septembre 2011

Ma chef de service, une stagiaire en formation d'éducateur spécialisé, et moi-même, étions conviées à une rencontre avec la directrice de la mission locale de notre secteur d'intervention. Ce type de rencontre nous permet d'échanger sur certaines situations de jeunes connus des deux structures. Nous avons évoqué la situation d'un jeune de 19 ans qui avait été orienté par les éducateurs de la prévention spécialisée suite à l'obtention d'un BEP en métallurgie.

La directrice de la mission locale nous questionne suite à la recherche d'emploi de ce jeune et découvre qu'il a été admis dans une entreprise d'insertion. Étant sa conseillère, elle doit valider un contrat d'aide à l'emploi de 6 mois. Pensant que nous l'avions orienté vers cette entreprise, la directrice, retraçant le parcours professionnel du jeune, nous demanda quel suivi nous avions établi avec lui.

Étant donné mon arrivée récente dans le service de prévention spécialisée, je lui évoque ma rencontre avec ce jeune :

À mon arrivée sur le service, je découvre le travail de mes collègues sur le terrain avec les jeunes. J'apprends que deux de mes collègues sont en lien avec des jeunes du quartier qui ont pour projet de partir travailler aux vendanges. Mes collègues m'expliquent avoir été sollicités par les jeunes pour le transport. Suite à l'évocation de ce projet, mes collègues, ayant besoin d'un troisième conducteur, me proposent de les accompagner dans ce convoyage.

Je rencontre donc ce jeune, très réservé et venant juste d'avoir son permis ; je constate qu'il est le plus organisé du groupe. De retour sur le quartier, quelques semaines plus tard, je rencontre sa mère qui m'explique qu'au retour des vendanges, celui-ci a dépensé son salaire dans l'achat de fournitures scolaires pour sa sœur et de vêtements pour sa mère qui est au chômage.

Je communique tout cela à la directrice, afin qu'une réflexion sur la situation de ce jeune et sur ses choix puisse être favorisée. Grâce au croisement de ces éléments, nous supposons, et constatons, que ce jeune est à la recherche d'un emploi avant tout pour raisons financières afin de subvenir aux différentes dépenses de la maison, et non dans une démarche d'approfondir les compétences acquises dans son cursus professionnel.

Cet échange m'a permis de pouvoir reprendre des choses avec ce jeune, que je croise sur le quartier.

Mardi 27 septembre 2011

Comme tous les mardis à 9 h 30, l'équipe de prévention se réunit pour la réunion de service. Aujourd'hui, un point est fait sur la situation des jeunes qui ont sollicité l'intervention des éducateurs pour diverses raisons. Certaines situations relèvent d'un contact avec la mission locale, dont les conseillers ne

comprennent pas toujours notre démarche éducative vis-à-vis de certains parcours. Constat qui est retranscrit à l'équipe suite à la rencontre avec la directrice de la mission locale.

L'une de mes collègues travaillant régulièrement avec les conseillers, me sollicite pour que nous nous rendions à la mission locale afin d'éclaircir « ces zones d'ombre ». Nous avons pu faire un point sur les situations des jeunes qui avaient été orientés par la prévention spécialisée, revenir sur les difficultés de travail de chacun face au territoire et envisager des rencontres régulières entre nous afin qu'il n'y ait plus d'incompréhension sur le rôle de chacun.

Cet entretien avait pour but de permettre aux conseillers d'envisager un travail en complémentarité avec notre service. Pour ce faire, il a été indispensable de pouvoir recueillir dans un premier temps leurs difficultés relatives à notre fonctionnement. À partir de là, nous avons échangé de manière constructive sur l'accès aux multiples dispositifs qu'ils peuvent proposer aux jeunes.

La crainte des conseillers est de voir nos missions se substituer aux leurs dans le parcours d'insertion des jeunes, en omettant notre fonction de relais. Une démarche spontanée du jeune peut être mal comprise par les conseillers de la mission locale qui, par leur mission spécifique, n'ont pas une vision globale de la situation du jeune. Cet échange nous a permis d'envisager un travail en partenariat plus spontané et régulier, afin de faciliter le travail effectué auprès des jeunes.

Les méthodes d'approche n'étant pas les mêmes, au vu de la proximité de nos accompagnements, comment peut-on être reconnu comme garant d'une approche globale du jeune par nos partenaires ? Peut-on dissocier l'insertion professionnelle du vécu personnel du jeune ?

L'action collective

Par Mathieu – Éducateur de rue – AYLF Amiens

Une après-midi d'été lors d'un travail de rue, nous saluons un jeune avec qui nous avions déjà effectué quelques actions collectives. Il nous dit qu'il ne va rien faire de l'été, que ses parents n'ont pas les moyens de partir en vacances. Rapidement, il nous demande quand s'effectuera une prochaine sortie en disant : « J'ai un projet, je veux faire du moto-cross ». Je lui réponds que : « faire du moto-cross, ce n'est pas un projet !!!». Toutefois, je rebondis sur sa demande en lui signifiant que le Centre d'animation jeunesse organise bientôt un séjour d'une semaine sur ce thème. Nous l'invitons donc à se rendre à la Mairie annexe afin d'y retirer un dossier d'inscription. Immédiatement, il s'y rend puis nous rejoint au local.

Je lui explique que nous ne sommes pas un CAJ, que nous ne sommes pas une association proposant des activités de loisir mais que nous proposons des actions collectives qui s'inscrivent dans un projet individuel à plus long terme : projet professionnel, projet de vie…

Nous contactons sa mère, qui nous connaissait également, afin d'obtenir son accord. Nous en profitons pour prendre des nouvelles de la famille. Sachant que les revenus familiaux ne sont pas élevés, nous lui expliquons la démarche nécessaire afin qu'elle puisse bénéficier d'aides.

Le lendemain, le jeune était inscrit au CAJ et a ensuite pu bénéficier du séjour moto-cross. Par la même occasion, il en a profité pour faire inscrire un ami à lui.

Sans pour autant refuser la demande des jeunes, il est important de les orienter vers les dispositifs existants. Il s'agit, pour l'éducateur, d'accompagner dans des démarches qui ne sont pas facile pour les jeunes. En effet, se rendre dans une mairie pour retirer un dossier, le remplir, signifier à lui et sa famille les aides possibles, l'accompagner physiquement dans un lieu qu'il n'a jamais fréquenté sont des actes éducatifs qui permettent au jeune de lever certaines appréhensions dans l'ouverture nécessaire vers l'extérieur.

Il est important de préciser que les actions collectives de la prévention spécialisée s'effectuent dans le but de développer les capacités d'organisation et d'initiatives des jeunes. Elles ne doivent pas venir en « doublon » avec des dispositifs déjà existants sinon, elles se substitueraient à eux. Toutefois, pour l'éducateur, elles sont des espaces propices à la connaissance de l'autre, à l'émergence d'un vécu commun permettant l'instauration d'une relation de confiance, d'un lien significatif, préalable indispensable afin d'accompagner le jeune vers un « ailleurs ».

Toutefois, l'éducateur doit garder à l'esprit que lorsqu'un jeune lui fait une demande, celui-ci souhaite obtenir une réponse concrète lui permettant d'améliorer sa situation au quotidien, que ce soit les problèmes administratifs, l'emploi, la formation, les loisirs…

Les actes de délinquance

Par Mathieu – Éducateur de rue – AYLF Amiens

Un jour, lors d'un échange dans la rue, un jeune m'avoua que l'une des caves du quartier leur permettait de se réunir durant la nuit. Ils y cachaient également des substances illicites (cannabis, héroïne…), des vélos, des scooters volés et des armes à feu. Je n'ai pas saisi les raisons pour lesquelles, à ce moment, il m'avoua tout cela. Sur l'instant, j'ai préféré interrompre la discussion. »

Certains souhaiteraient que l'éducateur signale tout fait de délinquance de ce type. Toutefois, s'il le signale, il s'expose à une situation conflictuelle avec les jeunes du quartier sur lequel il intervient. Il prendra le risque de perdre ce qu'il a pu mettre des semaines voire des mois à construire, une relation de confiance.

Pour ne créer aucune ambiguïté, il est essentiel que la prévention spécialisée communique sa méthodologie d'intervention auprès des partenaires de proximité mais aussi auprès des instances politiques afin que sa stratégie éducative soit comprise et que sa posture éthique et professionnelle reste entière.

L'acte éducatif en prévention spécialisée ne s'attarde pas au « règlement d'une crise » mais cherche à comprendre et à réduire les causes et les effets sur la personnalité des jeunes. Il est une différence importante pour l'éducateur de rue entre le « rappel à la loi » et « l'éducation à la loi ». Il s'agit, pour lui, de permettre à l'adolescent, au jeune adulte, de trouver et mobiliser ses ressources pour se construire. Ceci se joue à travers un vécu commun, un « vivre et faire avec » l'éducateur qu'il rencontre, en individuel ou au sein d'un collectif.

Pour conclure, bien que la compréhension des comportements déviants des jeunes soit importante dans le travail de l'éducateur de prévention

spécialisée, ce dernier doit garder à l'esprit qu'il ne faut pas banaliser ni dédramatiser ces actes. Il doit conserver toute son objectivité et toute sa réflexion, avec pour intention la mise en place d'actes éducatifs tendant à ce que les jeunes les abandonnent.

Poste AILE et travail de prévention, une complémentarité nécessaire

Par Renaud – Poste AILE – Maison de quartier du Centre-Ville – Valenciennes

Il est à peu près 14 h, je me rends chez un jeune qui souhaite me rencontrer à son domicile et je croise Michel devant le cœur de ville (galerie marchande) ; c'est un jeune que je connais depuis très longtemps. Lorsqu'il était enfant sa famille d'accueil l'avait inscrit au centre de loisirs, Michel manifestait des troubles du comportement qui se traduisaient souvent par des actes violents envers ses proches au sein de la famille d'accueil, mais également à l'école avec ses camarades. Sa présence régulière au centre de loisirs lui avait permis de canaliser son énergie autour d'activités ludiques et constructives.

Je prends un temps pour discuter avec lui, je savais qu'il avait vécu une période difficile et qu'il avait pendant un temps bénéficié d'un accompagnement d'un éducateur du club de prévention. Je désirais tout simplement prendre de ses nouvelles, savoir où il en était dans ses démarches.

Michel n'a pas l'air très bien ; je lui propose d'en discuter, autour d'un café à la maison de quartier lorsque j'en aurai terminé avec mon premier rendez-vous.

De retour à la structure je reçois Michel : il m'apprend qu'il vit actuellement chez Patrice, une connaissance des CHRS me dit-il, à qui il a rendu service quand il était dans la rue. Ce dernier lui a proposé de l'héberger temporairement jusqu'à ce qu'il trouve une solution ; Laurent se sent redevable de la main tendue par Michel lorsqu'il était dans la même situation.

Bien avant cela, Michel vivait avec son amie en appartement, ils s'étaient tous les deux rencontrés en foyer également. Leur relation s'est très vite dégradée car son amie s'était constitué un cercle d'amis provenant des CHRS, amis qu'elle accueillait chaque jour à son domicile et qui au fur et à mesure du temps squattaient à la journée.

Michel à ce moment-là avait entrepris de nombreuses démarches, pour passer le permis, et il travaillait également en intérim, mais la présence régulière de jeunes était devenue insupportable et lui posait problème, d'autant plus qu'il travaillait parfois la nuit et qu'il ne pouvait se reposer la journée.

Michel a préféré quitter l'appartement et a vécu une semaine dans la rue, avant de faire le choix de retourner chez sa mère où il a retrouvé son demi-frère, et cela du mois d'août au mois de novembre.
Sa mère a d'énormes difficultés financières, des factures qui s'accumulent, et par ailleurs les conflits s'accentuent avec sa mère et son demi-frère qui font comprendre à Michel qu'il n'est plus le bienvenu car il ne travaille pas et est une bouche supplémentaire à nourrir. Pourtant Michel m'avoue avec honte qu'il a plus d'une fois fait les poubelles des supermarchés pour nourrir le foyer et que tout le monde s'en accommodait.

Michel se sent aujourd'hui dans l'impasse, il est intéressé par l'activité jardinage que l'on met en place chaque jeudi. « Ça me fera du bien et me permettra de penser à autre chose », me dit-il. Il souhaite également reprendre contact avec l'éducateur qui avait effectué son suivi. À sa demande je fais le lien entre Michel et l'éducateur de rue qui doivent se rencontrer la semaine prochaine.

Un animateur, qui plus est travaillant dans une maison de quartier située dans un centre-ville, ne peut se satisfaire du simple accueil de jeunes dans une structure, il doit modifier sa pratique et aller « hors les murs » pour déjà pouvoir maintenir un contact avec certains jeunes qui à un moment donné, de par leur histoire, leur parcours, ne vont plus fréquenter le centre social, ne s'inscrivent dans aucun dispositif et ne sont connus par aucune institution.

Ces jeunes n'entreprennent plus rien parce qu'ils ont connu de multiples échecs, parce qu'ils ont perdu confiance en eux, au fur et à mesure ils se sont isolés (c'est le cas de Michel). Ce sont en général des jeunes qu'on ne remarque pas, qui restent discrets, ou au contraire des jeunes qui, de par leur comportement exubérant, vont être stigmatisés voire rejetés.

Aussi, aller vers eux, apprendre à mieux les connaître dans leur contexte, leur environnement, parfois dans la cellule familiale, être à leur écoute, essayer de comprendre pourquoi ils en sont là c'est déjà commencer l'accompagnement.

Il m'a semblé naturel d'instaurer dans mes missions au quotidien des temps consacrés au travail de rue dès ma prise de fonction en tant que poste AILE (Animateur d'Insertion et de Lutte contre les Exclusions) sur le territoire du centre-ville.

Depuis l'avènement d'un club de prévention, j'effectue ces temps de présence sociale en binôme avec les éducateurs. La complémentarité de nos compétences rend les accompagnements de jeunes plus efficaces.

La récré de l'éduc.

Par Marie Elodie – Poste ALSES – CAPEP Valenciennes

La première fois que j'ai eu à effectuer du terrain en cours de récréation, je me souviens avoir été impressionnée par cet espace qui « fourmille » de jeunes.

Sur ce territoire d'intervention, j'ai la sensation d'être immergée dans la masse, j'ai rapidement l'impression que je passe inaperçue. Il m'est parfois arrivé, alors que je discutais avec des jeunes, de sentir une main dans le dos m'enjoignant à aller me ranger. Lorsque je me retourne, je vois la CPE, toute confuse, s'excusant de m'avoir prise pour une élève.

Il est difficile de prendre ses marques dans la cour de récréation, cet espace est vraiment un temps pour les jeunes et ils se l'approprient à juste titre. C'est le lieu où ils se défoulent entre deux cours, est-ce bien le moment d'aller les déranger ?

Mais, en réalité, les jeunes repèrent vite lorsqu'un nouvel adulte fait ses pas sur leur territoire, je sens les regards interrogateurs des jeunes et j'entends leurs remarques : « c'est qui ? », « c'est une nouvelle pionne? ». C'est ce qui m'a permis une première approche vers des jeunes.

En fait, dès le début, ce sont les collégiens eux-mêmes, qui viennent à ma rencontre pour comprendre le sens de ma présence.

Les possibilités d'entrer en contact sont multiples sur ce terrain où les jeunes sont forcément présents. Aller vers un jeune isolé, discuter avec d'autres qui chahutent ensemble. Toutefois, on a vite l'impression de tourner en rond, c'est un espace clos. Quand on discute avec un jeune et qu'on marche, on fait le tour de la cour, « on tourne ».

Ce quart d'heure de présence sociale parmi les jeunes passe tellement vite qu'il est difficile d'établir des conversations approfondies. La conversation est coupée par la sonnerie qui retentit ou par d'autres jeunes qui arrivent en groupe car un adulte qui discute avec un ou des jeunes attire l'attention des autres. Le principe de discrétion est mis à mal.

Malgré tout, les récrés m'ont permis d'entrer en contact avec beaucoup de jeunes et de me faire rapidement connaître d'eux.

En tant qu'éducatrice de prévention, j'ai dû m'habituer, m'acclimater à ce terrain particulier car, autant dans la rue il y a des périodes où on rencontre difficilement des jeunes, autant, dans cet espace, ils sont là mais il faut veiller à les approcher de façon appropriée. Repérer s'ils sont disponibles, entrer en contact sans qu'ils pensent qu'ils ont fait quelque chose de mal. Parce que souvent quand ils sont abordés par les adultes au collège c'est pour une raison précise : convocation, oubli de papier, absence non justifiée... Au début, lorsque je m'approchais d'un jeune pour lui parler, il me disait : « j'ai rien fait madame » .

Ma position particulière a vite été comprise et intégrée par les jeunes. Même si ma seule présence pouvait être dissuasive, ils ont vite perçu que je n'ai pas de légitimité réelle (et pas d'intérêt) à sanctionner un acte : je ne leur demande pas leurs carnets quand j'observe un échange de cartes de cantine pour passer en premier, ou l'utilisation du téléphone portable, ou que je les vois partir se cacher pour fumer. Ces observations me permettent de reprendre avec eux par la suite, de comprendre pourquoi ils ont pris le risque d'enfreindre le règlement et d'être potentiellement sanctionnés. Essayer de discuter autour de leurs besoins et difficultés, pour pouvoir travailler par la suite dans le cadre d'un accompagnement éducatif.

En veillant toutefois, à ne pas être trop dans la connivence avec eux, au risque qu'ils en jouent ou que cela soit mal perçu par les adultes du collège.

L'action collective menée conjointement avec un partenaire

Par François – Éducateur de rue – PREV'NIR Valenciennes

Une grande randonnée de 60 km dans la campagne du nord de la France, voilà le résultat d'une réflexion commune avec le centre social du quartier. Il y a deux ans, nous avons posé, avec notre collègue animateur, les mêmes constats et difficultés avec un groupe de jeunes connus des deux structures.

Afin d'affiner notre perception des mécanicismes de ce groupe et de renforcer le lien entre eux et les deux structures, nous avons « co-monté » un projet de randonnée sur trois jours avec eux.

Ce projet fut mené à bien avec le groupe et encadré par les travailleurs sociaux du centre social et du club de prévention. De ce fait, les tensions furent apaisées et les relations plus positives.

Une rencontre à la recherche de sens

Par Josiane – Éducatrice de rue – APAP - Amiens

Père d'un adolescent de 14 ans qui montre des difficultés au collège, Monsieur W. interpelle l'équipe de prévention spécialisée sur le conseil du principal-adjoint.

A la première rencontre au domicile, en présence de toute la famille, nous constatons, et au fur à mesure de l'entretien, que M. et ses parents sont en lien avec beaucoup de services et dispositifs (D.R.E., C.M.P., A.S. du collège, C.M.S., A.S. de l'hôpital, etc.). Le discours de Monsieur envers les travailleurs sociaux est très négatif. Son fils, comme en miroir, confirme que tout ça ne lui a servi à rien. A de nombreuses reprises, Monsieur ponctue les réponses que M. nous adresse par des remarques ironiques, voire féroces à l'égard de son fils.

Depuis la classe de sixième (M. est actuellement en quatrième), les problèmes ne cessent de s'amplifier (violence subie par d'autres collégiens, comportement inadapté en classe, etc.) et M., au domicile, use de tant de violence envers ses proches et lui-même que plusieurs hospitalisations ont eu lieu et que Madame évoque la nécessité d'un placement, comme une menace de rupture.

Dans la rue, M. est invisible. Il ne traîne pas dans le quartier, ne semble avoir ni copain, ni copine. Les rares fois où nous le croisons, il est accompagné de ses parents, chacun en charge d'une poussette où G. (5 ans) et M. (3 mois), le frère et la sœur de M., sont installés.

Dans cette rencontre, il nous apparaît essentiel de bien positionner notre service. Comment ne pas devenir un guerrier de plus au sein de cette famille ? En effet, celle-ci est en lien avec de multiples interlocuteurs : la C.A.F. pour un litige portant sur une accusation de fausse déclaration, le D.R.E. à la demande de l'établissement scolaire deux ans auparavant, le C.M.P. pour M., l'assistante sociale pour des demandes d'ordre financier, l'assistante sociale du collège, la Maison des Adolescents pour M., le Pôle Emploi qui a radié Monsieur suite à un retard de déclaration, etc. Mais la nature de ce lien est tissée de perte de confiance, voire de « délégitimité ».

Au moment où cet adolescent cherche, avec toute l'ambivalence liée à son âge, sa place et son histoire, à se détacher de ses parents, ces derniers vivent dans une telle défiance vis-à-vis de l'extérieur qu'ils se replient sur eux-mêmes (peu de sorties et toujours ensemble).

En positionnant notre place auprès du jeune avec l'affirmation de références déontologiques spécifiques (secret professionnel, respect de la volonté de la personne, neutralité...) et l'animation des principes de la prévention spécialisée (celui de la libre adhésion notamment), nous misons sur la construction d'un lien fondé sur le respect mutuel pour ensuite insuffler l'envie de (re)faire société.

Pour ce faire, tous les moyens sont proposés : actions collectives pour M., rencontres avec les différents partenaires, entretiens, etc. Mais ces moyens ne sauraient se mettre en place sans d'abord exercer notre capacité à entendre et comprendre la souffrance. Ensuite seulement pourrons-nous

contribuer à offrir les moyens à M. d'analyser la signification de son comportement, de dépasser ses contradictions, d'ouvrir des perspectives afin que ses parents puissent de nouveau se projeter dans l'avenir…

Tout cela requiert du temps et nécessite que les partenaires, remis en lien avec cette famille, s'inscrivent dans la même démarche, c'est-à-dire viser la restauration du lien social avant tout autre objectif.

L'entrée en contact avec le public

Par Mohamed – Éducateur de rue – Rencontre et Loisirs - Oignies

J'ai le souvenir d'une invitation d'une famille à leur rendre visite suite à la volonté de leur fils de 15 ans de participer à un séjour éducatif en montagne. Le père m'avait souvent remarqué le soir au coin de la rue et me saluait régulièrement.

Dès le premier contact avec ce père, celui-ci s'empresse de me serrer la main et de me dire : « alors Monsieur, vous n'avez toujours pas trouvé de travail ?… ». Pour cet homme, ma présence répétée dans la rue, le soir, faisait croire que j'étais sans emploi.

On voit par là l'impérieuse nécessité de se faire connaître et de clarifier des représentations sociales qui peuvent être préjudiciables au bon fonctionnement de notre présence sociale dans ces quartiers.

Une autre situation qui démontre bien le poids des coutumes et croyances dans les différentes cultures présentes au sein des quartiers. Un jour, une collègue et moi-même (en couple éducatif) sommes appelés par une famille au sujet de problèmes scolaires de leur fils. Dès notre arrivée chez eux, tout avait été préparé pour un accueil que nous ne soupçonnions pas. Cette famille, nous considérant comme un couple marié, nous ont accueillis avec les mêmes honneurs que des membres de leur propre famille à savoir : rituel du parfum pour ma collègue, pointe de henné sur la main, repas typique du Maghreb (préparé la veille), etc.

Ces visites à domicile sont un axe fort de l'éducation spécialisée. Ces familles deviennent de ce fait des partenaires à part entière, incontournables pour la prise en charge des jeunes mineurs.

Ces deux situations illustrent bien le rapport que doivent entretenir les éducateurs avec les familles des jeunes qui nous sollicitent sur les quartiers. Cette approche se fait sur le territoire que les jeunes se sont approprié et sur lequel l'éducateur doit se faire accepter comme adulte capable d'établir une relation avec lui et son entourage.

Une période d'observation permet une connaissance fine du quartier, de ses institutions, des pratiques d'appropriation spontanée des jeunes, des rythmes de présence ou d'absence. L'éducateur découvre les moments et les endroits où il pourra se faire accepter le plus aisément. Cette connaissance pourra utilement être complétée par des éléments apportés par d'autres intervenants ou institutions, mais l'observation sur le terrain est primordiale. La présence aux jeunes sera progressive afin qu'ils ne perçoivent pas cet adulte comme « dangereux » et qu'ils puissent établir un début de partage et de relation. La libre adhésion du jeune à l'offre de relation et d'accompagnement éducatif de l'éducateur se fonde sur cette liberté laissée au jeune de se découvrir à mesure de la confiance qui s'établira avec l'adulte éducateur.

Dans cette rencontre, l'éducateur de rue développe une approche globale de la personnalité du jeune et une connaissance privilégiant ses capacités et ses richesses, plutôt que son histoire tissée de défaillances et de difficultés.

Travail de rue et approche souple des groupes

Par Nadia – Éducatrice de rue – FCP La Madeleine

Je suis interpellée par un partenaire sur une situation complexe concernant une jeune fille mineure qui ne fréquente plus l'école depuis plusieurs mois. On me demande si j'ai des contacts avec la famille. La jeune fille est connue du service ; néanmoins depuis 2 ans, elle ne sollicite plus les éducateurs de prévention. J'informe mes collègues de la situation. Deux mois s'écoulent, je vois la jeune dans la rue avec un petit groupe de filles. A chaque rencontre, je leur dis « Bonjour » mais il n'y a pas d'échange. Je ressens de la distance, je respecte leur choix.

Début juillet, mon collègue et moi allons « en rue » pour rencontrer un groupe de jeunes garçons positionnés sur le projet moto. Leur lieu de rassemblement est situé à la place du Marché. Une place agréable qui est utilisée par beaucoup d'habitants comme un lieu de rencontre et d'échange. Il y a quelques jeux pour enfants, des bancs, une fontaine qui rendent le lieu convivial.

Ce jour-là, mon collègue et moi allons à la place du Marché, le groupe de garçons est présent, nous en profitons pour nous poser et discuter. La discussion tourne autour des vacances. Ils souhaitent partir tous ensemble dans le Sud de la France.

Je laisse mon collègue car j'observe en face, assises sur un banc, le groupe de filles (5 au total). Je m'approche d'elles et leur demande du feu. Je leur demande : « Alors vous partez en vacances ? ». Trois d'entre elles partaient au mois d'août. Les deux autres me répondent : « On va se faire c. à La Madeleine, y'a rien à faire ! ».

Je profite de ce discours pour leur proposer une sortie à la mer. À l'unanimité, elles disent : « OUI ». À ce moment-là, je me dis que le contact est établi.

Le montage d'une relation par/avec un tiers

Par Dominique – Chef de service – Capep Valenciennes

Ponctuellement, je suis interpellé par des personnes (parents, copains, professionnels, habitants…) proches de jeunes du territoire d'intervention des éducateurs. Cette fois-là, c'est une technicienne de la mairie qui m'apostrophe à l'issue d'une réunion partenariale : « je m'inquiète pour mon neveu, il est en train de décrocher de l'école et refuse d'expliquer quoi que ce soit, sinon qu'il veut rester à la maison. Ma sœur ne sait plus quoi faire et a essayé de le raisonner, par la douceur, ou la menace, mais y a rien à faire. J'ai essayé avec mon mari mais c'est pareil. Il ne pourrait pas y avoir un éduc. de ton équipe qui le rencontre et essaye de discuter avec lui ? Il faut faire quelque chose… ».

Fragilisés, certain enfants ou jeunes adultes adoptent des comportements et attitudes en réaction au monde des adultes, perturbant la relation à l' « Adulte » et qui prennent des formes diverses (relation fusionnelle, isolement, refus de l'autorité, fuite dans des pratiques à risques…). Pour certains, la rue ou les structures de proximité ne sont pas ou plus investies et ils n'expriment pas de demande explicite. Pourtant, ils sont en souffrance et c'est généralement leur(s) parent(s) et/ou leur entourage proche qui font appel à l'éducateur de rue. La connaissance et la proximité facilitent cette interpellation de l'adulte mais nous sommes soucieux que l'initiative de la relation avec l'éducateur soit effectivement décidée par le jeune.

Pour lui permettre de choisir de s'engager dans une démarche nécessairement volontaire et consentie, je propose, en tant que représentant institutionnel, de le rencontrer (en présence de l'adulte en demande) afin de lui présenter l'offre éducative que peut lui apporter le club de prévention. La rencontre est l'occasion d'expliquer, au jeune et à son entourage, les modalités et les principes (libre adhésion, anonymat…) qui fondent l'intervention éducative en prévention spécialisée. Cette rencontre lui laisse la possibilité de ne pas y donner suite ou, s'il le souhaite, de solliciter une rencontre avec l'éducateur de rue à la suite de cet entretien ou plus tard, dans un temps et un lieu qu'il choisira. Dans cette approche, la rencontre fortuite avec l'éducateur de rue reste également possible.

Cette démarche est généralement bien vécue et acceptée par le jeune et son entourage, ce qui n'est pas toujours le cas pour certains institutionnels et politiques. A l'heure où l'injonction est prônée comme réponse efficace et nécessaire pour des jeunes et des familles désignés comme inadaptés, déficients ou dangereux, il est important que l'association se positionne comme ressource et soutien à un niveau individuel et/ou collectif. Il nous faut lutter, par l'instauration d'une relation librement consentie, contre l'enfermement dans un déterminisme social qui limite la liberté d'action et les capacités d'émancipation des personnes qui nous interpellent.

La mobilité de l'éducateur de rue

Par Dominique – Éducateur de rue – Capep Valenciennes

Malgré nos sollicitations afin qu'il reste, notre proposition de l'aider à s'engager réellement pour le collectif "Don Quichotte" tout en restant sur Valenciennes afin de garder sa place en CHRS, Pascal est resté sur ses positions et nous dit partir demain avec son camarade. Il finit tout de même par dire qu'il reviendra peut-être après tout cela pour reprendre ce qu'il avait mis en place.

Qu'est-ce qu'il me restait comme accroche avec ce jeune qui à présent fuyait tout ce qu'il avait commencé à mettre en place ? Tant de temps passé à se faire accepter, à repérer des besoins sur ce parc, à "accrocher" avec les jeunes, et celui-ci s'en allait alors qu'il était spontanément venu à nous !
Même si je sais pertinemment que je ne dois pas prendre mes rêves pour des réalités, il n'était pas question qu'on le perde, non ! Je redoutais énormément que le départ qu'il escomptait et son séjour au campement « Don Quichotte » ne débouche sur une situation d'errance constante.

Eh bien pas d'hésitation, je suis allé voir mon chef de service et lui ai demandé s'il était d'accord pour que je saute « la barrière » de l'agrément et puisse aller voir régulièrement Pascal à Lille. Conscient de la pertinence de cette sollicitation pour le jeune, mon chef fut de suite d'accord.

Deux fois par semaine, avec le véhicule de service, je sortais donc de mon territoire et allais au campement voir Pascal. Et je faisais en somme de la rue dans ce secteur de Lille.

Je restais plusieurs heures avec lui. Je m'assurais qu'il ne se mettait pas en danger en dormant en tente dans le froid de l'hiver. Je lui donnais de la nourriture quand le collectif du campement ne pouvait lui assurer un repas. Je m'intéressais à ce qu'il faisait, rencontrais avec lui les responsables et amis du campement.

Au bout d'un certain temps, Pascal s'est rendu compte qu'il « s'enfonçait de nouveau », qu'il glissait dans l'errance plutôt que dans l'engagement. De plus le camarade avec qui il était parti, s'était « barré » dans le sud de la France et Pascal vivait très mal le fait de se retrouver seul dans le collectif du campement. Comme la première fois où il est venu nous voir dans le parc à Valenciennes, un jour où je me rendais au campement, il m'a dit : « Est-ce que tu serais d'accord pour que tu m'aides et que je reparte avec toi ? ». Nous sommes rentrés à Valenciennes et avons réussi à trouver une place en CHRS. »

Au bout d'un an de présence répétée au Square Plumecocq et plusieurs actions éducatives collectives qui ont permis entre autres de renforcer la relation et l'acceptation de l'offre éducative avec certains jeunes, plusieurs accompagnements individuels ont pu s'établir.

Parmi ceux-ci, Pascal âgé de 18 ans et originaire de Trith-Saintt-Léger qui était en difficulté relationnelle avec sa mère et son beau-père depuis bien longtemps. Sur ce fond de climat familial tendu, ce jeune avait décroché du système scolaire, n'avait pas de formation et traînait chaque jour dans ce parc afin de retrouver ses amis mais aussi consommer alcool et cannabis. A un certain moment, la rupture familiale a malheureusement eu lieu. Et ses parents lui ont demandé de partir.

Un jour de travail de rue où effectivement nous passions au parc, Pascal qui commençait à bien connaître ce qu'on faisait, nous a interpellés alors qu'il était « dehors ». Nous avons sollicité le jour même le 115 et lui avons obtenu « une place » en CHRS.

Nous avons continué de l'accompagner en partenariat avec le CHRS. Au bout de quelques semaines, Pascal avait pris conscience qu'il « fallait se bouger » à présent. Il avait réussi à se mobiliser davantage, stabiliser sa place d'hébergement, et devait entamer une formation de remise à niveau. Il commençait même à se projeter vers des carrières professionnelles pour l'avenir (il nous disait vouloir devenir plus tard avocat).

Alors qu'il devait commencer sa formation la semaine suivante, Pascal nous confie qu'il compte partir pour les camps de « Don Quichotte » à Lille avec un ami. Nous tentons de comprendre ce revirement et ce qui le motive à partir. Il nous dit qu'il veut s'engager dans ce mouvement d'indignation citoyenne en faveur des sans-abri et donc partir camper avec les autres sur le Parvis de l'Église à Lille.

Est-ce que cette mobilité dont le service a fait preuve, et qui a tout simplement consisté à prendre une voiture, est dans nos interventions permises par l'agrément que le Conseil Général nous octroie ? Certainement non administrativement mais absolument oui humainement. Nous n'avons fait que suivre et garder la relation qui s'était établie avec ce jeune sur notre territoire.

Ce qui est sûr c'est que cela a pu porter ses fruits. Petit à petit, les objectifs que Pascal s'était fixés avec l'équipe éducative ont pu se réenclencher. Fort de cette expérience où il a « goûté aux côtés de la vie vraiment pas facile », il s'est mobilisé pour sa formation de remise à niveau. Il a entrepris par la suite un DAEU (diplôme d'accès aux études universitaires) pour se lancer plus tard dans des études de droit.

Nous sommes conscients, et n'aurons jamais la prétention de dire que nous avons été les sauveurs de Pascal. Sans sa volonté, rien n'aurait été possible. Mais nous pouvons certainement dire que nous avons été là au bon moment et surtout au bon endroit !

6. RÉGION RHÔNE-ALPES AUVERGNE

Prévention spécialisée et pratiques de rue (mai 2012)

Plan de cette contribution

Introduction
A - Observation et compréhension du territoire :
1. Une phase de diagnostic
2. Configuration du territoire/quartier
2.1 Histoire des grands ensembles et l'exemple d'un quartier de l'agglomération lyonnaise
2.2 Description physique du quartier : l'exemple de Bron Sud
2.3 L'espace public
3. Les jeunes et le territoire
3.1 Le rapport des jeunes à l'espace du dehors
3.2 L'espace-temps, rythmes, flux
3.3 Une logique de groupe : deux exemples

B - Posture éducative en travail de rue
1. « Sortir... »
2. « Aller vers... »
3. « Arriver avec... »
4. « Accompagner vers / à... »

C - Modalités d'interventions
1. Fréquence et rythme
2. Seul ou à plusieurs
3. Les stratégies dans le travail de rue
4. Pourquoi le travail de rue doit-il être pensé en équipe ?

Écrits sur la pratique du travail de rue
Une illustration du travail de rue
Gare aux regards et garde le regard
Tisser des liens dans la rue ou la pratique d'«Aller vers» en Prévention spécialisée

Ce document est le fruit d'un travail de praticiens de terrain, sollicités par les administrateurs du CNLAPS Région Rhône-Alpes dans le but de contribuer à la réflexion nationale et d'enrichir le Guide international du travail du rue.
Je remercie vivement tous les professionnels des ateliers qui ont élaboré ce document et invite toutes les personnes intéressées par la question éducative du travail de rue à le lire avec l'attention qu'il mérite.

Christiane BO*RANGA*
Administratrice déléguée Rhône-Alpes CNLAPS

Introduction

Définition

La mission de prévention spécialisée, définie par l'article L 121-2 du Code de l'action sociale et des familles, consiste à prévenir la marginalisation et à faciliter l'insertion ou la promotion sociale des jeunes et des familles en difficulté ou en rupture avec leur milieu.

« Dans le cadre de sa mission, la prévention spécialisée a, comme d'autres acteurs de l'action sociale, un devoir de protection de l'enfance. Le fondement de l'action de prévention spécialisée est éducatif. » (Extrait de la Charte de la Prévention spécialisée de l'Isère du 11 juillet 2005.)

L'intervention de prévention spécialisée, de par sa nature même, a toujours été confrontée aux préoccupations de société. Parce qu'elle intervient sur le territoire où vivent les jeunes qu'elle accompagne, la prévention spécialisée est aussi en lien avec les personnes qui ont en charge des responsabilités sur ce territoire. La nature de sa mission l'oblige à être en contact avec l'ensemble des personnes qui vivent et agissent sur ce territoire.

Les sollicitations nous arrivent à partir du moment où nous sommes repérés, reconnus.

La reconnaissance vient faire suite à un travail préalable, cadré par le projet de service, au sein d'un fonctionnement d'équipe. Ce travail préalable consiste à mettre en œuvre l'établissement d'une relation avec les publics et les partenaires, et une stratégie d'intervention basée sur le travail de rue, la lecture de territoire, la connaissance de la population. Voir et être vu.

Le temps, la présence répétée au quotidien, les rituels de passages dans les différents espaces où nous rencontrons la population, ces moments sont privilégiés pour les rencontres, simplement pour parler et échanger, se jauger, s'apprivoiser, ou permettre l'émergence de sollicitations diverses et variées en fonction des besoins des jeunes et des adultes du territoire.

Nous pouvons distinguer plusieurs sollicitations :

- Celles qui viennent du terrain : les usagers ainsi que les acteurs de terrain. Notre posture en direction du public s'inscrit essentiellement dans le cadre de la protection de l'enfance, et notamment dans le volet éducatif et la prévention au sens large (prévention primaire, secondaire et tertiaire) sur un territoire.
- Celles qui viennent des institutions : Direction de centre social, MJC, Politique de la ville, Prévention de la délinquance, Protection de l'enfance...

Les sollicitations institutionnelles, qui ne viennent pas de la rue, font l'objet d'un travail d'équipe en lien avec les cadres du service. En effet, il nous paraît important de prendre en compte dans l'approche globale des sollicitations et des enjeux politiques, la création des nombreux dispositifs dans lesquels les personnes doivent s'inscrire (par exemple : lutte contre le décrochage scolaire, école de la deuxième chance...).

De nouveaux professionnels interviennent dans les champs de l'insertion, de la médiation, du travail social (par exemple : des médiateurs pour la gestion des conflits entre habitants, des dispositifs de formation en lien avec la mission locale).

Le croisement des différentes sphères d'intervention des politiques publiques (protection de l'enfance, politique de la ville, prévention de la délinquance) auxquelles contribue la prévention spécialisée par sa spécificité, nécessite une compréhension des territoires où cette action est mise en œuvre.

A - Observation et compréhension du territoire

1. UNE PHASE DE DIAGNOSTIC

Il s'agit dans un premier temps de faire partie du décor. **Faire partie du déco**r pour **appréhender le territoire** et établir **des liens** avec ses habitants en particulier les jeunes. C'est aussi un moment où l'éducateur souhaite se montrer **disponible, accessible** pour échanger, partager, apprendre à se connaître dans ce cadre informel qu'est la rue. Le travail de rue est générateur de rencontres, de proximité, et permet **d'évaluer aussi l'environnement des jeunes et les besoins** spécifiques qu'ils peuvent avoir.

Comprendre les difficultés qu'ils expriment ou traversent, mais aussi repérer leurs potentiels, leurs ressources et compétences. Écouter. Entrer en relation avec les jeunes, c'est aussi prendre en compte l'environnement dans lequel ils vivent.
Voici quelques éléments de compréhension (liste non exhaustive) :

Données sociologiques :

- délimitation du territoire, plan ;
- nombre d'habitants ;
- pourcentage population jeune ;
- taux de chômage ;
- infrastructures et services à proximité (MJC, structures sportives, culturelles...) ;
- nombre de logements sociaux ;
- mesures sociales et éducatives (AEMO, PJJ, informations préoccupantes, signalements...) ;

- données scolaires (effectif, absentéisme...) ;
- données concernant la délinquance.

Données d'observation qualitative : observation directe par les éducateurs :

- l'état des quartiers (vétusté, propreté, histoire du quartier, événements marquants) ;
- l'ambiance du territoire, du quartier (investissement du public...) ;
- mobilité du public, flux, temps forts (mercredi, samedi, soirée...) ;
- lieux spécifiques de regroupement ;
- lieux d'accueil pour les jeunes et leur investissement ;
- attitudes des jeunes ;
- postures des partenaires ;
- mixité du public, tranches d'âge, groupes ;
- ressources repérées ;
- problématiques repérées.

2. CONFIGURATION DU TERRITOIRE/QUARTIER

2.1. Histoire des grands ensembles et l'exemple d'un quartier de l'agglomération lyonnaise

Dès 1929, R. E. Park, sociologue américain de l'École de Chicago, insiste sur le lien étroit entre la connaissance des individus et celle de leurs conditions de vie. « *Mieux nous comprenons les attitudes et l'histoire personnelle des individus, mieux nous sommes en mesure de connaître la communauté où ils vivent. D'autre part, plus nous en savons sur le milieu dans lequel l'individu vit, ou a vécu, plus son comportement devient intelligible. Cela est vrai parce que, si le tempérament est hérité, le caractère et les habitudes se forment sous l'influence de l'environnement.* »[3]

Si le terme de quartier désigne la "division administrative d'une ville"[4] telle que peut l'être un quartier St-Cyprien ou celui de la Côte Pavée à Toulouse, force est de constater que cette notion est chargée d'un deuxième sens beaucoup plus péjoratif lorsqu'il est employé seul. Les quartiers sont symboles des grands ensembles, souvent synonymes dans les esprits de violence, de misère et d'exclusion.

Depuis les années 70, les quartiers d'habitat social sont l'objet de violentes critiques de la part des sociologues, et des hommes politiques. Bien souvent considérés par l'opinion publique, encore aujourd'hui, comme des cités dortoirs, c'est-à-dire comme des sortes de "non-lieux où résideraient des non-personnes"[5], ils sont devenus la cible de tous les discours stigmatisants.

La création des grands ensembles a débuté dans les années 50, à un moment où une grande partie de la population était attirée par la ville, considérée comme source d'emploi et de richesse ; c'est ce que l'on surnomme l'exode rural. Ces constructions sont alors de dimension modeste (4 étages), et ces nouveaux quartiers sont souvent situés à la périphérie de la ville ou même du centre-ville (comme à Toulouse). L'éloignement géographique des services usuels (gares, magasins, administrations, lieux de travail...) va plus tard renforcer l'exclusion de leurs habitants.

De 1959 à 1967, la demande de logement est toujours aussi forte, mais le prix des terrains ayant augmenté, les constructions sont concentrées dans un espace restreint. C'est le temps de la création des grandes barres et des tours. Ces réalisations sont massives et peu respectueuses du cadre de vie (à l'exception des immeubles de Le Corbusier). A cette époque, les cités sont présentées comme la ville du futur (tous les services dans la cité). Ces bâtiments, souvent construits dans l'urgence, se révéleront inadaptés à l'épreuve du temps, car les infrastructures publiques, les commerces et l'aménagement urbain sont peu développés. Dans les années 60, la France a un fort besoin de main d'œuvre. Elle va chercher "des bras" à l'étranger. Ainsi des travailleurs algériens, marocains, tunisiens, portugais et espagnols arrivent en masse laissant derrière eux leurs femmes et leurs enfants à l'étranger. Le travail ne manque pas mais le logement fait défaut.

De 1967 à 1977, les travaux sont confiés à plusieurs maîtres d'ouvrage qui tenteront de privilégier l'esthétique et le cadre de vie : cela donnera naissance à une série de cités aux bâtiments d'un design "expérimental" : "Le Théâtre" à Noisy-le Grand (93) a été construit par Ricardo Bofill sur le modèle d'un théâtre antique. Jusqu'en 73, ces nouveaux quartiers accueillent ouvriers, fonctionnaires, militaires, employés, cadres et rapatriés d'Algérie (et d'anciennes colonies). Les grands ensembles sont alors synonymes de modernité et assez bien considérés par les populations. Les plus démunis et les travailleurs immigrés (qui sont souvent les bâtisseurs de ces bâtiments) sont alors exclus de ces logements en vertu de dispositions légales. De nombreux "bidonvilles" accueillent ces populations dans ces années-là.

En 1973, avec les dispositifs d'accession à la propriété, les jeunes couples, de classe moyenne en majorité, quittent les grands ensembles pour devenir propriétaires. Dans le même temps, la crise économique naissante et une spéculation immobilière effrénée (accentuation des zones pavillonnaires) rendent inaccessibles les quartiers des centres villes. Les logements libérés sont alors occupés par une population en difficulté (population d'origine étrangère, familles mono parentales, familles en grande faiblesse économique et sociale). Ces nouvelles populations ne trouveront plus les moyens financiers pour quitter ces ensembles. En 1973, la "circulaire Guichard" prévoit l'arrêt de la construction des grands ensembles.

En 1977, on commence à parler d'une ségrégation urbaine définie comme toute forme de regroupement spatial associant étroitement des populations défavorisées à des territoires circonscrits ; en effet les résidants des grands ensembles n'ont plus les ressources permettant de résider dans un autre lieu. Ce processus de ségrégation, toujours d'actualité, fera dire à Brigitte Moulin en 1995 :« autant les populations des beaux quartiers sont dans une logique de choix, autant les populations des quartiers en difficulté, sont dans leur grande majorité, en situation de contrainte »[7].

3 - Park R. E., La ville comme laboratoire social in l'École de Chicago.
4 - Petit Rober,t 2000.
5 - Le Poutre David, Cœurs de banlieue : code, rites et langage, Odile Jacob, 1997.
6 - Grammeyer Yves, Sociologie urbaine, Paris, Nathan, 1994
7 - Moulin Brigitte et Galissot René, Les quartiers de la ségrégation, Khartala, 1995.
8 - Jean Claude GAUDIN, ministre de l'aménagement du Territoire, de la Ville et de l'intégration en 1995, proposa lors de sa première conférence de presse de raser purement et simplement la plus grande partie des grands ensembles français.
9 - Commissariat général au plan, L'insertion des adolescents en difficulté, Centre documentation française, Paris, 1993.

En 1990, les émeutes de Vaulx-en-Velin, puis des autres villes, vont changer le regard sur les cités. Si cela a permis de comprendre le malaise social existant dans ces quartiers, cela aura surtout pour effet de renforcer l'amalgame cité/sécurité repris par les medias.

Au début de la politique de la ville, dans les années 90, la destruction du bâti (barres et tours) apparaît comme la réponse au malaise des cités[8]. Depuis les années 2000, si la destruction des barres reste une priorité des contrats d'agglomération (Grands projets ville et contrats de ville), elle est maintenant associée à d'autres facteurs (règlement, identité du quartier...). Face à la "crise des quartiers", les dispositifs de la politique de la ville n'ont pas pour objet majeur l'insertion des jeunes en difficultés mais la fin des processus d'exclusion sociale[9]. Cette politique de la ville, qui se veut globale et transversale, doit être aussi locale, c'est-à-dire adaptée aux quartiers et aux cités.

2.2. Description physique du quartier : l'exemple de Bron Sud

Le quartier de Bron Sud est situé dans un environnement contrasté. Le bâti, compact et essentiellement constitué parmi les voies les plus importantes de l'agglomération lyonnaise, le "boulevard de ceinture" et l'autoroute Lyon-Grenoble, jouxte les 140 hectares de "forêts" et de "prés" du parc de Parilly.

Le quartier de Bron Sud a été l'un des premiers grands ensembles de taille en France, à voir le jour. Sa construction débute dans les années 50. Conçu dans l'objectif "d'articuler la disposition et la morphologie des bâtiments à leur environnement en voies rapides", son plan-masse reflète cette singulière ambition, qui a marqué, et qui continue à singulariser aujourd'hui cette presqu'île de béton, enserrée par les flux ininterrompus et croissants du boulevard périphérique lyonnais et de l'autoroute Lyon-Grenoble.

Les douze bâtiments (les unités de construction, "UC") sont disposés selon une forme orthogonale. Deux groupes scolaires sont implantés dans ce quartier.

L'intensité de la circulation automobile est l'une des caractéristiques les plus marquantes de ce grand ensemble. Elle génère les nuisances les plus fortes, et contribue à la dissociation de l'espace, entre le sous-quartier nord et le sous-quartier sud, séparés par l'autoroute Lyon Grenoble mise en service en 1974.

Le quartier héberge 6 000 habitants répartis dans 2 455 logements sociaux. Ces bâtiments ne sont pas vraiment conçus pour résister à l'épreuve du temps.

Très ancrés dans le quartier, les habitant de Bron Sud se sont toujours montrés militants et s'inscrivent dans la recherche de solutions et de modes d'organisation permettant de répondre aux difficultés de chacun. Ce militantisme très actif, notamment dans les années 70 et à la fin des années 80, ainsi que la défiance vis-à-vis des politiques jugés incapables de prendre en compte les réalités du terrain, vont rapidement amener les habitants à constituer des structures parallèles aux institutions officielles (le plus souvent des associations). Toutefois, ces dernières années, cette volonté militante et solidaire semble décliner quelque peu. Peu d'initiatives nouvelles ou d'actions collectives voient le jour, les habitants continuant à s'appuyer sur l'héritage associatif.

Au-delà des associations et institutions en charge de la culture sur le quartier, de nombreux événements rythment sa vie culturelle, comme les Biennales par exemple.

Le peuplement de Bron Sud s'est fait de façon similaire à celui de nombreux quartiers d'habitat social. On retrouve donc aujourd'hui une forte population d'origine étrangère (39 nationalités différentes recensées sur le quartier), population assez jeune et souvent installée là depuis de nombreuses années.

Comparé à la moyenne nationale, le taux de chômage est particulièrement élevé : 32,6 % sur le quartier pour une moyenne de 11 % sur le territoire français. Il est intéressant de noter que souvent plusieurs générations d'une même famille vivent sur le quartier, sur le modèle traditionnel. Cela peut s'expliquer par l'adhésion à ce modèle familial mais aussi par le sentiment "patriotique" de certains pour le quartier et surtout par la grande difficulté, voire l'impossibilité, pour de nombreux jeunes d'accéder à des logements en dehors de quartiers d'habitat social. Ce phénomène peut parfois aggraver l'absence de perspective d'avenir ressentie par les jeunes mais peut aussi se montrer comme un cadre sécurisant autour de la famille et du quartier

2.3. L'espace public

Nous avons souhaité faire un bref détour lexical sur la rue en tant que telle puisque c'est par et à travers elle que tout commence dans notre travail d'éducateur de "rue".

Le dictionnaire **Larousse** présente les principales définitions du mot "rue". Une partie du décor qui peut être riche d'enseignements pour notre pratique. En effet, **la rue, du latin "ruga"** signifie **ride du visage**.

Les rides comme trace du temps qui passe, empreinte de vie, de changements, chemins du visage comme disait cette petite fille, chemins de vie. Dans notre pratique d'éducateur de rue, c'est bien sur un territoire et ses chemins, rues, rides, que nous intervenons. Des rues chargées d'histoires, d'événements récents ou passés, des changements de lieux. Un banc qui n'est plus là, une voie modifiée, une construction récente, un tag, une caméra désormais... autant de grands et petits changements dans la vie de la cité. L'éducateur, qui intervient dans un territoire donné, prend en

compte l'histoire des lieux et ce qu'ils donnent à voir chaque jour à chacun de nous comme aux jeunes qu'il va rencontrer.

La rue c'est aussi selon le Larousse : **« Voie de circulation routière aménagée à l'intérieur d'une agglomération, habituellement bordée de maisons, d'immeubles, de propriétés closes : Habiter rue du Montparnasse. Les scènes de la rue. »**

Ce sont bien ses habitants et en particulier les jeunes qui justifient notre présence, dans ces rues de la ville. Des rues plus ou moins habitées, un territoire plus ou moins étendu qu'il va falloir arpenter, des rues qui semblent vides et où pourtant ça circule... La rue comme lieu de passage et d'apprentissages, des instants brefs à saisir, des chemins à prendre ou à quitter. La rue comme une scène, mais une scène de vies à prendre en compte, à écouter, à soutenir pour l'éducateur de "rue".

La rue c'est aussi : **« Ensemble des habitants, des commerçants, des maisons qui bordent une telle voie de circulation : Toute la rue est au courant. »**

La rue comme lieu de rencontres et d'appartenance. Deviendrait-elle de plus en plus désertée dans notre société moderne ? Quelle acceptation des jeunes qui "traînent" dans cette rue, ou qui stagnent dans telle autre ? Quelle place la société donne-t-elle à ses jeunes dans l'espace public ? Il semble que nos rues deviennent davantage des lieux de circulation que d'habitation. La présence des jeunes dans un espace public peut être vécue comme menaçante. Les aménagements pour les jeunes se réduisent souvent à des City stades qui bien souvent sont situés à l'écart de la ville, aménagés en espaces clôturés où la rencontre intergénérationnelle devient difficile. On note aussi la multiplication de panneaux "ballons interdits", "pelouse interdite"... comme si la rencontre entre jeunes et adultes devait être évitée, chaque tranche d'âge étant ainsi cloisonnée, les parcs pour les enfants, les terrains de foot pour les jeunes...

La rue comme le reflet de la société ; elle est également le témoin d'actes, de besoins, d'exclusions ou de la survie de certaines personnes.

La rue, espace public, peut être aussi un moyen d'expression et de pouvoir quand bon nombre d'individus ne se sentent pas entendus, reconnus. Chacun de nous garde en tête les manifestations des jeunes en banlieue. Les révolutions actuelles de certains pays nous démontrent à quel point la rue peut exercer un contre-pouvoir, une pression.
L'éducateur de rue cherchera toujours à saisir le sens de ce que "la rue" lui donne à voir ou à entendre.

Les principes de la prévention spécialisée offrent un cadre de travail éducatif particulier puisqu'il favorise la rencontre avec les jeunes dans leur milieu de vie et l'émergence d'une relation éducative toujours singulière. C'est une caractéristique du "milieu ouvert" qui crée un espace potentiel de rencontre.

Joseph Rouzel fait un parallèle entre "l'écoute" et "l'ouvert" : ce milieu ouvert représenté ici par le "travail de rue" des éducateurs pourrait être : **« le lieu du possible, le lieu de ce qui n'a pas eu lieu, le lieu de ce qui nous échappe, de l'inconnu, de l'insu, de l'inouï, le lieu du devenir... »**[10].

C'est bien sur **des espaces non institutionnels** que se déroule le travail de rue. Ces lieux sont très divers et propres au territoire : rues, jardins publics, city stades, terrains bicross, porches d'immeubles, espaces commerciaux, bars, magasins, centres commerciaux, gares... Les éducateurs déambulent pour s'imprégner du territoire ou agissent à partir des points stratégiques ou d'objectifs qu'ils se donnent.

Le cadre de travail comme **la configuration des quartiers**, fermés ou isolés, des lieux dégradés, peu accueillants, peut rendre la pratique plus difficile.

C'est aussi le **territoire d'intervention et son étendue**. Aujourd'hui les éducateurs de rue sont de plus en plus sollicités pour intervenir sur des communes environnantes. On parlait auparavant de travail sur "le quartier" aujourd'hui on parle davantage d'intervention sur la commune. Le risque peut être aussi de voir apparaître des éducateurs très mobiles mais invisibles dans le quotidien des habitants. Toute la richesse de sa spécificité s'effacerait au profit d'une réponse à des demandes type "prestations".

3. LES JEUNES ET LE TERRITOIRE

3.1. Le rapport des jeunes à l'espace du dehors

À un âge de la vie où l'investissement familial ne suffit plus pour se construire, grandir, devenir, la rue pourrait agir comme des prothèses identitaires provisoires.

La rue produit une fonction sécurisante

"La pensée, agitée par les questions liées aux bouleversements psychologiques, est vécue par les adolescents comme dangereuse. Le de hors, réel ou imaginaire, apparaît à cette époque de la vie comme sécurisant. Les jeunes vont donc, massivement et de tout temps, investir les espaces publics." [11]

Rassurante et enveloppante comme une niche maternelle, la rue et ses recoins représentent ici le temps de l'enfance, l'époque des jeux et de l'insouciance qui ne sont plus. La rue inscrit les jeunes dans une historicité et une permanence, quand tout est pour eux incertain, inconnu, changeant.

10 - Rouzel Joseph, Le travail d'éducateur spécialisé, Paris, Dunod, 2000, p. 130.
11 - Lesourd Serge, cité par Denzler Jeanne-Abigail, dans l'article "Jeunes des quartiers et espaces du dehors".

Comme pour se rappeler d'où on vient pour mieux savoir où on va. Ces rues de souvenirs protègent des lendemains incertains, signifient une appartenance.

Parfois les éducateurs de rue relèvent des regroupements d'adolescents aux abords des écoles primaires. Comme un dernier investissement de ces lieux d'enfance ? Une peur de grandir ? Ou se rassurer pour mieux se lancer ?
Il y a parfois un fort investissement affectif de lieux, repères dans la vie des jeunes. S'approprier l'espace peut-être pour mieux s'en séparer.

La rue comme support d'étayage identitaire

À travers la rencontre de leurs pairs, les jeunes se rassurent dans ce passage qu'est l'adolescence. Mahler parle d'un travail de "remaniement psychique" que les adolescents ont à vivre à travers l'investissement d'objets extérieurs comme le groupe de pairs. La rue où l'on se regroupe pour se comparer, s'identifier, se tester, s'éclater. Le groupe contient, protège, agit comme un soutien narcissique contre leurs angoisses identitaires, contre les choix qu'ils ont à faire. Ainsi ils se confrontent, partagent, rêvent ou tuent le temps. Étape indispensable à leur construction identitaire. Leur défi est d'accéder à suffisamment d'estime de soi et de confiance dans l'avenir pour ensuite aller vers de nouveaux horizons. En attendant, la rue joue un rôle d'étayage identitaire.

La rue occupe aussi une fonction socialisante

Serge Lesourd parle de l'âge de l'adolescence comme **"un enjeu majeur du sujet dans son inscription dans le champ social".**

La rue est génératrice de lien social et convoque les jeunes à une place de citoyen. Ils peuvent avoir leurs codes mais ont aussi conscience de ceux de la société.

Elle est parfois un rempart contre la solitude, ou une fuite du "dedans" dans le "dehors". La rue favorise les rencontres, l'expérimentation, la participation en tant qu'"être social". Quand les jeunes sont interpellés par un habitant, ils existent. Être vu, c'est déjà exister. Exister dans le plaisir aussi d'être ensemble entre copains. Lorsque les jeunes occupent "la place", ils expriment leur souhait de s'inscrire dans le champ social.

Ils existent parmi d'autres, se confrontent à la différence, au nouveau en tant que lieu de brassage culturel, découvrent et se découvrent, se démarquent ou se fondent.

Mais parfois la rue est aussi le dernier lien social.

On comprend dès lors l'importance que représente le travail de rue pour les éducateurs. C'est un espace éducatif riche de possibilités dans le quotidien fait de rencontres. Bien sûr, la rue peut aussi représenter le lieu de violences, d'échecs, de vide ou de défiances mais c'est en s'appuyant sur ses fonctions positives que l'éducateur de rue construit sa route pour aller à la rencontre des jeunes.

Quelques observations globales sur la mobilité des publics

	Filles		Garçons	
12/15 ans	- visibles sur les espaces de jeux et plus impliquées dans la vie collective du quartier (animations extérieures, jeux collectifs...) ; - s'inscrivent plus facilement dans les structures jeunes ; - il y a une présence de partenaires et d'institutions pour ce public (animateur, ludothèque...).	12/15 ans	- visibles sur les espaces de jeux et impliqués dans la vie collective du quartier (animations extérieures, jeux collectifs...) ; - plus mobiles dans le quartier ; - il y a une présence de partenaires et d'institutions pour ce public (animateur, ludothèque...).	
15/18 ans	- moins visibles que les plus jeunes dans l'espace public ; - fréquentent moins les structures jeunes, s'organisent entre elles. les scolarisées - visibles à la sortie de l'école, et sur le quartier avec peu de stagnation ; les déscolarisées - plus mobiles vers l'extérieur du quartier (centre-ville, commerces, autres quartiers...) ; - moins visibles, donc moins accessibles lors du travail de rue ; - connues par les copines et par le support d'activités ; - regard des autres (du quartier) important : la relation se construit davantage en dehors de l'espace public.	15/18 ans	Les scolarisés - visibles hors temps scolaire, ou sur le trajet de l'école mais moins exposés que les déscolarisés dans la rue ; - fréquentent les structures jeunes. - peu d'évitement face à l'éducateur, faciles d'accès en travail de rue à condition de respecter le temps de la rencontre.	Les déscolarisés - stagnent sur le quartier (s'exposent) ; - peuvent servir "d'employés" dans le trafic ; - addictions et conduites à risques fréquentes ; - se marginalisent facilement ; - peu d'ouverture sur l'extérieur du quartier ; - grande influence du groupe.
18 ans et +	- quasiment invisibles dans l'espace public, ne stagnent pas, plus visibles : enfants ou garde des frères et sœurs dans le quartier ; - nous interpellent plus facilement de manière individuelle quand il y a une connaissance passée du service, même quand elles ne sont plus sur le quartier ; - assument davantage le regard des autres.	18 ans et +	- souvent piliers du quartier, régulent le fonctionnement des groupes ; - influencent l'ambiance du quartier, et les plus jeunes ; - régulent et conditionnent l'ambiance du quartier (fixent les règles) ; - les plus fragiles stagnent dans un espace public limité, se renferment, certains vivent en autarcie ; - plus ou moins accessibles selon l'ambiance, le contexte du quartier (trafic, conflits) ; - les plus insérés se montrent plus ouverts à la relation ; - les plus anciens sont décrits comme "ravagés du quartier" : ils sont restés dans un fonctionnement en marge de la société ; entrée en relation complexe, parfois dans le rejet ; - jeunes installés dans un fonctionnement délinquant (prison/quartier) : ouverts et demandeurs de la relation (difficile à maintenir sur le long terme).	

3.2. L'espace-temps, rythmes, flux

Aller dans la rue, c'est **entretenir ou renforcer les relations avec les jeunes en respectant leur rythme, écouter leur quotidien, leurs rêves comme leurs coups de gueule, leurs envies comme leurs angoisses, parfois aussi leur violence. Puis proposer un jour une activité ou accueillir simplement une demande d'aide.**

On est là, on "se balade" comme diraient certains, on prend un café, on prend le chemin des collégiens, on s'assoit à tel banc...

Chaque éducateur le dira, ces moments qui semblent pour l'extérieur être de l'oisiveté, sont précisément le terreau de l'action éducative dans la rue. C'est dans ces moments de "vide" qu'il fait "le plein". Le "plein" de l'ambiance actuelle du quartier, de la ville. Le "plein" de ce groupe qui s'installe depuis peu au bord du Thiou ; de ce jeune qui veut toujours un rendez-vous quand on le croise, qui ne vient jamais, et qui finit par venir un jour. Le "plein" de ce nouveau graffiti sur ce nouveau banc, de ce conflit qui s'amorce entre quartiers et qu'il faut prendre en compte, de cette soirée d'écriture slam que l'on rappelle aux jeunes qui passent, de ce jeune qui vient de sortir de prison et qui répond enfin à notre bonjour, de la solitude au bar de tel autre, d'une demande d'aide pour chercher un maître d'apprentissage, de trouver celui pour qui l'équipe est inquiète, etc.

- Le choix des moments, des heures pour effectuer "de la rue": on ne rencontre pas les mêmes personnes et on n'observe pas les mêmes choses à 10, 16, ou 20 heures. Le contenu des échanges peut aussi varier selon les moments. L'éducateur définit les moments privilégiés et tente de comprendre les moments qui rythment la vie quotidienne des jeunes.

- Respect du temps de l'autre : prendre le temps de la rencontre, aujourd'hui un regard, demain peut-être un bonjour, respecter le temps de l'autre. Le temps de voir venir l'éducateur. Le temps de la connaissance et reconnaissance mutuelles. Le temps pour se comprendre aussi dans nos fonctionnements respectifs. Le temps de la parole et de la formulation d'une demande. Le temps de la confiance en soi, en l'autre, pour pouvoir envisager des possibles.

- Quel temps fait-il aujourd'hui ? Les éducateurs y sont attentifs et peuvent adapter le travail de rue et son itinéraire selon les saisons.

- **La constance, la stabilité et la régularité** sont des conditions sine qua non de la qualité et l'efficience du travail de rue. Une présence des éducateurs qui n'est pas banalisée sur son territoire peut être vécue par les jeunes et les habitants comme une intrusion ou du contrôle. **La permanence de la présence** fournit une fonction repère dans la vie de certains jeunes parfois empreinte de ruptures, cassures, pertes. La permanence d'un lien dans le temps et malgré les épreuves peut occuper un point d'ancrage important pour se reconstruire. Malgré les absences, les épreuves, je peux revenir, cet éducateur peut m'accueillir. Ainsi nous voyons parfois revenir des jeunes que nous avons accompagnés, parfois même peu de temps, et qui reviennent un an, deux ans après.

3.3. Une logique de groupe : deux exemples

Comme nous venons de le dire, les jeunes ont besoin d'évoluer en groupe et d'occuper l'espace public. Comment en tant qu'éducateur de rue intervenir au sein d'un groupe ? Comment intervenir lorsque celui-ci pose problème dans l'espace public ?

Un exemple dans le quartier de Cran-Gevrier :

Juin 2011. Depuis peu, nous remarquons que des jeunes se réunissent au pied de notre local. Il y a un escalier, en deux parties, pour accéder à notre entrée et lorsque qu'on se trouve en bas, derrière l'escalier, il n'y a pas de visibilité sur cet espace. Ils se retrouvent là, à différents moments de la journée.

Nous connaissons la plupart de ces jeunes. Ils sont une dizaine mais sont rarement tous présents au même moment. Le groupe est très hétérogène. Ils ont entre 14 et 21 ans. Une seule fille est parfois présente, elle a 17 ans. Trois suivent une scolarité : C. redouble sa troisième, D. est en terminale vente et N. en première année commerce dans une école privée. Le plus jeune sort d'un CER et sera en foyer à la rentrée mais rentrera les week-ends. Les autres réalisent quelques missions d'intérim. M. et F. ont tenté une formation à l'AFPA. M. a eu des conflits avec un collègue et F un accident qui l'oblige à arrêter. Un autre a arrêté son apprentissage car l'entreprise a fermé et il n'a pu trouver un autre patron.

Ces jeunes ne nous font pas de demande. Certains nous connaissent depuis 4 ans et se sont toujours montrés courtois mais distants, ils sont évasifs quant à leur situation et ne semblent pas souhaiter être accompagnés.

Deux sont cependant accompagnés depuis peu sur une aide à la recherche d'emploi.

Régulièrement quand nous nous rendons au local, seuls ou avec un jeune, le groupe est là, au pied des marches. Nous échangeons quelques mots, et attirons leur attention sur le fait qu'il y a de plus en plus de déchets à leur endroit qui est aussi le nôtre. De plus en plus, nous allons être témoins aussi de leur consommation de drogues et observer des dégradations sur les murs.

Plusieurs questions se posent en équipe : qu'est-ce qui fait que les jeunes investissent cet espace depuis peu ? Que cherchent-ils ? Que nous donnent-ils à voir ? Quelles sont les caractéristiques de ce groupe ? En est-il vraiment un ? Et surtout qui sont-ils vraiment au-delà de leur problématique sociale ou professionnelle ?

Ces jeunes semblent être dans une certaine errance psychologique. Mais nous notons un point d'ancrage géographique qui semble être notre local. Ils n'ont pas de projets, ne savent pas dans quel domaine professionnel s'orienter et ont cumulé des échecs. Dans les différents échanges que nous avons avec eux, nous notons aussi l'arrêt d'activités qu'ils pratiquaient (foot, hip hop).

Le groupe interpelle dans cet espace, frontière entre public et privé, et "choisit" ce lieu qui n'est pas neutre, le local des éducateurs ! Les jeunes nous expliqueront cependant qu'ils se sont fait "virer" de différents endroits ; avant ils étaient derrière le local et le gardien de l'immeuble a répandu de l'huile à l'endroit précis où ils s'asseyaient afin qu'ils ne se posent plus là. Ce que nous irons en effet constater.

Nous décidons de tolérer leur présence tout en ayant des messages quant à leur consommation et aux détritus réguliers. Mais nous faisons le choix de ne pas nous focaliser sur ces comportements dans un premier temps, pour aller au-delà de ces symptômes.

Peu à peu, des liens se tissent et ils investissent notre permanence. Ils émettent des idées d'activités mais sont incapables de s'organiser, de se projeter. Chacun attendant de l'autre qu'il se positionne quand nous proposons une activité. Puis le sujet de la consommation de cannabis est régulièrement abordé par eux quand nous sommes à la permanence. Ils dédramatisent, trouvent que nous exagérons bien sûr. Mais nous voyons bien qu'au-delà de leurs mots, ils se posent des questions. C'est un début.

Des liens se tissent mais seront aussi mis à l'épreuve. Tags sur les murs «Venez fumer ici... », vol des clés du local de notre nouvelle collègue, vol d'un de nos véhicules par I., la "fille" du groupe que nous connaissons bien. Des événements où ils mettent à l'épreuve les relations de confiance qui se construisent depuis peu. Nous aurons avec eux de longues discussions et mises au point sans leur fermer la porte. Le repas que nous avions prévu avec eux est annulé mais nous décidons d'être présents quand même ce jour-là. Occasion pour nous de leur rappeler nos missions d'éducateurs, notre volonté de travailler avec eux et les problèmes que pose leur comportement tant pour eux que pour nous. Cela provoque des remarques : « vous êtes venus aujourd'hui juste pour nous dire ça ? ».

Il est important de noter que malgré la gravité de leurs actes, la plainte déposée contre la jeune fille, cela n'a pas rompu les liens que nous avions mais les a consolidés. D'autre part, nous avons constaté le caractère de "test" de leur comportement qui se poursuivait toujours par des moments intenses d'échanges où nous positionnions notre mécontentement tout en rappelant notre respect pour eux. La voiture volée a été ramenée sur le parking. Les clés volées ont été retrouvées. Trois jeunes ont repeint avec nous les tags.

Ces derniers mois, les choses se sont apaisées mais nous gardons une vigilance sur ce groupe où les jeunes sont dans une grande fragilité personnelle. Le repas prévu a eu lieu, et d'autres activités peu à peu. Leur consommation est abordée sans tabou, et est un enjeu important de notre travail avec eux.

La dynamique du groupe : nous avons pu observer que finalement la chose qui fait joint entre les différents individus du groupe c'est précisément le joint ! Ils n'ont pas tous entre eux des affinités, il n'y a pas vraiment de leader mais plutôt des leaders différents selon la composition du groupe.

Le plus jeune est remis régulièrement à sa place de "plus jeune" par les autres mais ils tolèrent sa présence. Ce qui pour lui peut être rassurant dans la mesure où il s'est construit une image de "caïd" dans le quartier alors que dans le groupe il est "le petit" qu'il faut écarter pour le protéger.

La seule fille du groupe n'en fait plus partie et nous a fait part de sa volonté de tourner la page et de changer de ville (elle est accompagnée par un éducateur de la PJJ).

L'enjeu du groupe dans l'espace public : majoritairement investi par les garçons qui manifestent d'une certaine manière leur existence, leur identité, dans un moment de leur vie où les plus fragiles et sans projets, n'ont rien pour "être" parmi les autres. Ces jeunes qui stagnent, provoquent, nous signifient aussi leur échec de n'avoir pu réussir à l'école, leur désarroi devant les difficultés à se faire une place dans la société.

Un exemple dans un quartier de Grenoble

Durant les 18 derniers mois de présence sur le quartier de la Capuche, nous avons priorisé nos actions sur le territoire, par une présence sociale et un travail de rue centrés principalement autour du square Frédéric Lafleur et du parc Georges Pompidou.

Ce travail nous a permis d'entrer en relation avec un groupe de jeunes majeurs qui investit régulièrement le square, générant nuisances et incivilités sur l'espace public. Il s'agit essentiellement de garçons âgés de 18 à 25 ans, les filles étant peu visibles ainsi que les adolescents et pré-adolescents. Le square est donc investi principalement par de jeunes adultes et des enfants.

Au niveau du parc Pompidou, la population est plus diffuse avec une plus grande mixité d'âges et de sexes et une grande fréquentation en journée par des publics d'origines diverses (qui n'habitent pas le quartier). Il est donc difficile pour le moment d'identifier notre public cible sur ce territoire.

Une des particularités du quartier est qu'il fait partie des trois sites de la ville placés sous vidéo surveillance.

L'équipe est en lien avec un groupe de jeunes âgés de 18 à 25 ans, cumulant, pour certains d'entre eux, de nombreuses problématiques : conduites addictives, conduites à risque, délinquance, rupture avec les structures de droit commun.

Le groupe en question cristallise les tensions avec les habitants et produit un sentiment d'insécurité. Il semblerait que ces jeunes sont enlisés dans des pratiques délictueuses et une surconsommation régulière de boissons alcoolisées qui ne facilitent pas le travail éducatif, mais qui n'empêchent pas l'entrée en relation et le maintien du lien.

Ce groupe est constitué essentiellement de jeunes majeurs (âgés de 18 à 22 ans) : la spécificité du quartier, de par sa situation géographique et son ouverture sur la ville, favorise la mutation du groupe. En effet, bien que celui-ci possède un noyau dur qui investit quotidiennement l'espace

public, viennent se greffer de temps en temps, d'autres jeunes souvent issus d'autres quartiers mais dont la présence est validée par le groupe.

Il nous aura fallu peu de temps d'observation pour comprendre que le square représentait pour eux une espèce de "coffee shop" à ciel ouvert, d'où l'investissement massif de la place en fin d'après-midi et l'arrivage permanent de nouveaux visages. Ce constat posé, encore fallait-il comprendre le fonctionnement interne du groupe, et la place de chacun dans ce système.

Nos observations vont donc se concentrer sur ce fameux noyau dur, composé d'une dizaine de jeunes, tout au plus. Il s'agit du groupe qui va porter l'identité du quartier et s'approprier le territoire par une présence forte et remarquée : incivilités, nuisances, intimidations. Ceux-là ont grandi dans le quartier (même si la plupart d'entre eux n'y habitent pas), ils ont à peu près le même âge et ont fréquenté la MJC à la même époque. Ils partagent donc une histoire commune et vivent une réalité sociale similaire où "la rue est appropriée comme un terrain de vie concurrençant fortement celui du foyer"[12] .

Ils se retrouvent, pour la plupart dans un état d'oisiveté et à la recherche de convivialité, mais « le stigmate dont sont victimes les jeunes concernés complique l'interaction avec des personnes extérieures à l'univers social appréhendé. La façon de parler, de bouger, de s'habiller, etc. renvoie les jeunes en question [...] vers leur groupe de pairs. Le groupe de copains impose des codes et des normes qui handicapent la mobilité relationnelle. »[13]

Ceci dit, nous avions constaté précédemment la dimension économique que générait cet espace, il existe donc une organisation interne qui permet le bon fonctionnement du "business". Lorsque l'on a une bonne connaissance des jeunes sur un quartier, on sait que tous ne sont pas forcément concernés directement par le trafic de stupéfiants ou de contrebande, mais à partir d'observations fines, on peut remarquer l'influence des trafiquants sur les jeunes (surtout les plus en marge) et sur l'ambiance du quartier.

En ce qui concerne notre groupe, on ne décèle pas, de prime abord, de leadership naturel ; mais à force d'aller à leur rencontre et d'observer de quelle manière ils interagissent les uns avec les autres et avec l'extérieur, on remarque trois ou quatre personnalités qui se démarquent. Il s'agit, en fait, des plus âgés du groupe (bien que l'écart d'âge ne soit pas très visible) ; on remarquera que leur présence est prégnante dans le groupe avec tantôt une posture paternaliste, tantôt une fermeté, voire une agressivité, dans la façon de s'adresser aux plus jeunes. Mais notre attention va se porter sur l'un d'entre eux, que nous appellerons Mourad.

Sur le plan physique, Mourad n'est pas spécialement grand, ni athlétique, il est même plutôt anodin. C'est sa présence régulière dans l'espace public, sa manière de s'immiscer dans tous les échanges que nous pouvions engager avec d'autres membres du groupe, et sa façon de nous interroger systématiquement sur nos intentions : « Est-ce que vous allez proposer de nouveaux chantiers aux petits ? Qu'est que vous pensez des caméras ? Etc. », qui nous a amenés à nous poser la question de la place qu'il occupe dans la "bande".

En effet, nous avons pu constater que celui-ci était visible à différents moments de la journée, en plus du temps qu'il passe avec le groupe (en soirée principalement), ce qui n'est pas le cas de tous, et nous avons d'ailleurs remarqué qu'il consommait souvent moins d'alcool que les autres, comme pour garder sa lucidité. Ce qui est remarquable, également, c'est qu'il n'est jamais seul, il se fait toujours accompagner par un autre membre du groupe, comme s'il entretenait une relation privilégiée avec chacun d'entre eux, ou comme si il avait peur de se retrouver seul et vulnérable.

On constate qu'il est souvent l'organisateur des manifestations de joie et de colère sur le square, lorsqu'il installe sa chaîne hi-fi, par exemple, en poussant le volume au maximum. Ces actes d'incivilités viennent répondre souvent à des descentes musclées des forces de l'ordre ou manifester leur mécontentement vis-à-vis de l'installation des caméras.

B - Posture éducative en travail de rue

« Aller vers », et pas uniquement attendre une venue dans un local, constitue une des caractéristiques du travail de rue, les notions de proximité, de disponibilité, d'accessibilité étant prépondérantes dans l'action engagée. Cette démarche d'« aller vers » permet une entrée en contact et un accompagnement de jeunes en rupture ou en repli vis-à-vis des institutions, en situation de « malaise » voire de souffrance, mais souvent dans l'incapacité de formuler une demande explicite ou un projet.

Nous souhaitons présenter ce cheminement à la fois professionnel et personnel, individuel et institutionnel qui amène l'éducateur de prévention auprès des jeunes. Nous tenterons d'expliquer d'abord comment nous devons « sortir ... » : de nos locaux mais aussi de nos représentations ; ensuite nous évoquerons la manière dont nous pouvons « aller vers » les jeunes en travail de rue. Dans un troisième temps, nous essayerons d'analyser ce sur quoi nous nous appuyons et ainsi « arriver avec ». Enfin nous préciserons ce que nous attendons de ce travail de rue, comment nous souhaitons accompagner les jeunes, les « amener à ».

Ainsi, nous verrons comment les éducateurs doivent sortir de leurs murs pour amener les jeunes à franchir eux-mêmes, un jour, leurs propres murs.

1.« SORTIR... »

• Des murs

Dans la majorité des cas, les équipes de prévention spécialisée possèdent un local permettant de se retrouver, d'accueillir, de réfléchir,

12 - Sauvadet Thomas, « Les jeunes de la cité, comment forment-ils un groupe ? », Revue Socio-Logos n° 1 / 2006.
13 - Ibid.

de construire. Ce dernier permet de disposer d'un cadre physique et est utilisé régulièrement pour mener des accompagnements. Néanmoins, le public jeune prioritaire de la prévention spécialisée n'est pas forcément en mesure de pousser la porte, d'aller solliciter de l'aide. Paradoxalement, recevoir les jeunes au local peut parfois mettre l'intervenant en difficulté car c'est un endroit où il fait respecter le cadre lié au règlement intérieur, ce qu'il n'est pas tenu de faire dans la rue.

Lorsque l'éducateur de prévention part « faire de la rue », il renonce au rapport formel qu'offrent les murs du local, éventuellement à la sécurité qu'ils peuvent procurer.

Le travail de rue oblige à envisager un nouveau rapport au jeune. Le local est un lieu de rencontre qui s'apparente à un bureau, il est donc facile de l'associer à un entretien d'embauche ou tout autre type d'entretien qu'ils pourraient effectuer dans leurs démarches. Hors des murs la relation, la place de chacun, sont différentes et l'éducateur devra s'essayer au contact direct avec certains des jeunes les plus en difficulté et les moins demandeurs a priori de relation.

En quittant les murs institutionnels, l'éducateur accepte de s'abandonner au hasard, celui des rencontres et des situations chaque fois particulières.

En travail de rue, c'est l'éducateur qui vient « chez » les jeunes et non les jeunes qui viennent voir les éducateurs. Le jeune n'est pas en demande quand on vient à sa rencontre, il peut même être à ce moment-là parfaitement importuné de cette visite. Cette situation implique un positionnement particulier du professionnel, c'est-à-dire : veiller à ne pas déranger outre mesure, ne pas être intrusif et être attentif à observer les codes en vigueur.

Le travail de rue se fait dans un espace qui n'est pas celui de l'institution, où les règles de vie sont généralement claires et en adéquation avec la société (laïcité, respect des lois, respect d'autrui). Le travail de rue amène l'éducateur à se trouver confronté à des modes relationnels ou de vie très différents. Par exemple, il peut être difficile pour des éducateurs de ne pas réagir trop vivement, en voyant des enfants, parfois très jeunes, qui jouent sans surveillance d'adultes, prenant parfois des risques importants. Bien souvent, nous ne pouvons qu'inviter à la prudence et sommes contraints d'accepter ce genre de situations. Dans de telles circonstances, la posture professionnelle doit prévaloir sur les représentations personnelles.

• De ses représentations

Chaque territoire d'intervention est spécifique, même si certains d'entre eux sont empreints d'une image péjorative plus ou moins justifiée. L'éducateur à travers le travail de rue va devoir ajuster ses représentations pour être en mesure d'établir un diagnostic pertinent. Arriver sur un quartier ancré dans ses propres positions rend plus compliquée la compréhension des enjeux locaux mais surtout la rencontre des habitants et en particulier des jeunes. L'éducateur de rue doit s'imprégner de cette « culture locale », en tentant le plus possible de la considérer comme l'expression de multiples réalités avec lesquelles il se doit de composer.

• Des accompagnements séquentiels

Au-delà des réponses spécialisées et séquentielles, les éducateurs de prévention spécialisée ont une approche globale du jeune et sont en mesure de l'accompagner le temps nécessaire à son évolution personnelle et sociale. Cela permet de suivre l'évolution de situations, familiales et individuelles, avec des intensités d'intervention très variables.

La prévention spécialisée peut être un porteur d'histoire, un interlocuteur au long cours, un fil rouge dans des itinéraires faits de ruptures, d'amorces et d'expériences quelquefois éphémères, une ressource pour traverser les années sensibles que peuvent être l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte. La connaissance des jeunes se fait parfois sur plusieurs années au cours desquelles la relation est plus ou moins forte, les sollicitations irrégulières et les démarches très diverses pour un même jeune. Néanmoins, la présence dans la rue des éducateurs permet de maintenir du lien en respectant la temporalité de chaque jeune. Elle leur offre aussi la possibilité d'être acteurs dans l'investissement qu'ils souhaitent ou peuvent entretenir avec l'équipe de prévention.

2. « ALLER VERS... »

• La rencontre

Provoquer la rencontre physique reste le premier jalon dans l'instauration d'un lien. Cependant chaque rencontre n'amène pas nécessairement vers une relation éducative.

La spécificité de la rencontre réside dans le fait qu'elle est unique ; différents paramètres la définissent : avec un jeune seul ou en groupe, quelle est la taille et la composition du groupe, le moment et le lieu de la rencontre. Elle nécessite d'abord une bienveillance, une disponibilité, une qualité relationnelle. Elle oblige à la vigilance : à ne pas importuner, à être sensible à la dynamique de groupe et aux signaux envoyés par les jeunes. Elle nécessite d'adopter une position attentive et respectueuse de l'environnement et du contexte dans lesquels elle se fait.

Chaque rencontre est « à soigner », des premières salutations à l'établissement d'échanges ; elle peut être facilitée par l'humour. La relation se construit petit à petit, a besoin de temps, d'ajustements dans la distance. Du premier contact dépend souvent la qualité de la relation qui pourra s'établir. En effet, l'impression de départ ressentie peut marquer l'entrée en relation de façon durable.

La relation se construit dans le temps, voire avec patience, parfois avec prudence, au gré de l'intérêt suscité, des demandes signifiées, au gré des rencontres et des échanges, parfois des évitements et des doutes.
Aller vers les jeunes est déjà un engagement et une démonstration d'intérêt envers eux.

• Une proximité « suffisamment bonne »

Cette proximité pourrait se définir par un respect de la confidentialité et de l'anonymat qui est garanti par le principe de libre adhésion. En effet, les paroles échangées se font dans le respect de la discrétion et la liberté revient au jeune de dire ou ne pas dire, de refuser ou différer l'échange.

Dans le travail de rue, l'éducateur incarne le cadre institutionnel. Il est dans un discours adapté aux différentes situations, sans jugement.

Savoir être là, être présent sans pour autant pouvoir ou devoir amener des réponses immédiates. Être capable de différer une demande et d'orienter les jeunes vers des institutions plus adéquates à leur demande. Lors du travail de rue, les difficultés rencontrées chez les jeunes sont d'origines multiples : scolaires, familiales, professionnelles, de santé, d'ordre privé ou judiciaire.

Il faut donc être en mesure d'accrocher le jeune sur sa problématique pour ensuite l'accompagner vers les institutions spécifiques à ses besoins. Il est nécessaire d'accepter que l'éducateur dans son travail de rue n'est pas toujours en mesure de répondre à toutes les problématiques des jeunes. Il est alors nécessaire de passer le relais à d'autres acteurs institutionnels tels que Pôle Emploi, la Mission Locale, la PJJ, les assistantes sociales, la MDPH...
Par ailleurs, en travail de rue, l'attention se porte sur l'écoute et l'observation des dynamiques de groupe. En effet, il est important de se rendre compte de la pertinence ou non de sa présence avec les jeunes. Certaines fois, la rencontre est constructive, à d'autres moments les conversations n'ont pas de sens au titre professionnel, il est alors préférable de se retirer.

3.« ARRIVER AVEC... »

• Une personnalité

L'éducateur en temps de rue vient avec sa singularité, son identité, ses valeurs, ses principes, ses qualifications, ses compétences, une pratique, une posture d'adulte...

Chaque éducateur ne peut adopter qu'une posture en adéquation avec sa personnalité. L'authenticité, le naturel sont des attitudes indispensables qui permettent la rencontre. Ainsi les réactions sont différentes en fonction de chacun selon qui il est, ce qu'il pense, croit, souhaite transmettre ; l'authenticité est un atout pour la rencontre. Cependant l'éducateur peut avoir une intention particulière envers une personne et ainsi, il organisera son entrée dans le groupe en adéquation avec celle-ci.

Le travail de rue se fait avec l'intention de la rencontre, avec le but que l'éducateur se fixe.

• Une attitude

Lors des temps de rue, on se retrouve régulièrement face à un public qui ne comprend pas forcément notre démarche et qui manifeste un certain désintérêt vis-à-vis de notre présence, voire même un rejet. Mais pour tenter de capter ce public, les éducateurs peuvent user de certaines méthodes telles que : la séduction, afin d'être attractif ; le hasard apparent d'une rencontre qui aurait été bien élaborée par l'éducateur (pour se trouver sur la route). Le travail de rue offre à l'éducateur la possibilité d'instaurer une relation d'égal à égal.

Les jeunes ont, bien entendu, la possibilité de fuite, d'esquive mais c'est aussi un signe dans la relation.

Chacun réagit aux interactions et aux interpellations des jeunes de manière différente et singulière ; certains usent de l'humour, d'autres sont discrets, certains peuvent s'autoriser des remarques, des rappels à la loi. On peut aussi se permettre d'utiliser des stratégies dans le but de provoquer la rencontre : venir avec un baladeur afin de partager un temps autour de la musique et d'amorcer la discussion. Les éducateurs en temps de rue vont à la rencontre des jeunes avec différentes attitudes qui sont : la salutation, l'humour, les échanges, la provocation, le non jugement, l'évolution dans ce qu'on peut dire selon le moment, l'humeur de chacun ou du groupe. C'est l'intention éducative qu'a chacun des éducateurs en engageant la rencontre qui est importante.

Bien souvent les publics non captifs se trouvent dans des situations sociales complexes, avec des parcours de vie chaotiques, des échecs à répétition. La vacuité vient altérer leur perception du temps, ce qui amène des difficultés à se projeter. L'éducateur doit tenir compte de cette problématique et ainsi, il peut être amené à répondre dans l'immédiateté à certaines demandes car différer n'est pas acceptable pour le moment. Différer arrivera plus tard dans l'accompagnement s'il a lieu.

• Du désir pour la rencontre, du désir pour l'autre.

La volonté de rencontre est portée par les éducateurs. Ces professionnels ont une croyance dans les compétences et les qualités du jeune.

Certains jeunes que l'on croise sur les quartiers disent d'eux-mêmes "qu'ils tiennent les murs". De plus, on se rend compte que ces jeunes sont souvent craints ou ignorés des autres habitants. Sur certains territoires, rares sont les personnes qui leur disent simplement "bonjour". Le sentiment d'insécurité envahit souvent les représentations de ces personnes envers cette population.

La rencontre en temps de rue amène la possibilité de parler de tout et une réelle volonté d'échanges chez l'éducateur.

• Une identité professionnelle

L'éducateur de prévention porte avec lui une histoire mais aussi une géographie (spécificité du territoire), une culture à la fois singulière et collective, un regard, une analyse, un projet d'intervention...

L'intervention des équipes de prévention spécialisée ne doit pas être le fruit du hasard mais le résultat de stratégies, singulières à chaque territoire et inscrites dans un cadre commun (textes fondateurs, charte départementale, projet de service). Elle doit être l'objet d'une vigilance des

éducateurs à s'astreindre à des temps de présence et espaces de circulation, à la fois précis et réguliers, sur une diversité de lieux, mais aussi autour de projets précis.

4. « ACCOMPAGNER VERS / À ... »

• L'acceptation du manque[14]

Intervenir dans les processus d'isolement social qui percutent les jeunes, et se positionner dans les interstices institutionnels pour leur permettre de rebondir sur les dispositifs de droit commun : c'est une action forte portée par la prévention spécialisée, fondée sur une pédagogie de la gestion du manque et donc de la mise en responsabilité du jeune et de sa famille.

Par gestion du manque, il faut comprendre un travail sur l'acceptation du défaut, et non un "remplissage" de ce manque. C'est une singularité essentielle des actions de prévention spécialisée. C'est ici qu'elle se distingue le plus des secteurs avoisinants que sont l'insertion professionnelle ou l'animation socioculturelle et qu'elle se caractérise en tant qu'action de travail social. Elle ne vise pas à satisfaire des besoins immédiats et à offrir des objets réels, mais à opérer sur l'insatisfaction et son acceptation en tant qu'éléments de construction identitaire et de socialisation. Ces jeunes sont pourtant bien en situation de privations véritables et sont souvent confrontés à des dysfonctionnements institutionnels réels. Il s'agit alors pour les éducateurs de prévention spécialisée de les aider à travailler cette question du manque institutionnel comme un élément de résonance avec leurs propres insuffisances et incapacités, et les aider ainsi à sortir d'une posture défensive où tout est imputable au corps social. C'est ici que le principe de libre adhésion paraît particulièrement opérationnel. En assurant aux jeunes une relation dont ils gardent la maîtrise, la prévention spécialisée propose donc un espace où le défaut, le manque est mis au travail sans pour autant qu'il y ait de conséquences immédiates et sans appel, que ce soit sur un plan affectif ou plus formel. C'est au contraire un moyen de fondement du lien et de mesure de l'engagement du sujet.

• Le principe de réalité

Si les jeunes sont souvent victimes du regard porté sur eux, ils sont également auteurs d'un certain nombre de représentations.

En expérimentant la frustration du manquement, du défaut, sans danger, ces jeunes peuvent se l'approprier comme un élément irréductible de l'identité, de l'altérité et de la vie sociale. Cette expérience, loin de combler le vide et de suturer une distance avec les institutions, leur permet de vivre comme "ordinaires", comme "habitables", en tout cas comme éléments indépassables de la vie sociale, l'incertitude des projets de vie, la défaillance ou l'imperfection des institutions et des liens affectifs. Une société imparfaite en somme, dans laquelle il s'agit pourtant de s'insérer. « L'enjeu de la prévention spécialisée ne réside pas dans une réponse objective ou prestataire à un besoin d'insertion qu'il s'agirait de satisfaire, mais plutôt dans la considération de l'insertion comme scène où des traces de souffrances et de désirs non élaborés sont ravivées. Il s'agit d'en actualiser la dynamique et d'en contenir les débordements, non par un travail d'offre ou de mise en coïncidence des biographies et des dispositifs (coïncidence dont l'impossibilité bien perçue ne vient qu'accuser le sentiment de dépréciation subjective) mais par un "travail de l'abandon" et d'acceptation du discord. »

• Des perspectives, un espoir

Pour les jeunes prioritaires de l'intervention de la prévention spécialisée, il n'y a souvent plus d'espoir : ni qui les habite, ni même qui soit porté pour eux par leurs parents parfois, mais surtout par les habitants, les professionnels, ou encore leurs camarades. L'éducateur de rue, en provoquant la rencontre, fait un signe en direction du jeune. Il lui signifie au fil des jours, son désir de relation, sa disponibilité, sa croyance que l'adolescent est digne d'intérêt et de ce fait porteur de perspectives. La création et le développement du lien pourront permettre de faire partager cet espoir en l'autre.

• Les codes dominants et le droit commun

Il ne s'agit pas de "ramener" les jeunes dans le droit chemin. Il s'agit de leur permettre de vivre dans la société le mieux possible, avec les mêmes devoirs que les autres, et en bénéficiant des mêmes droits. Il peut s'agir de leur permettre d'appréhender le système dans lequel ils vivent et leur permettre de s'y conformer, non pas en s'oubliant eux-mêmes, mais au contraire en l'utilisant stratégiquement.

En effet, l'éducateur, au cours du travail de rue, permet au jeune d'expérimenter autrement la relation. Au cours de ces échanges, le jeune peut percevoir, au sein du milieu de vie auquel il appartient, un autre mode de communication, qu'il peut identifier comme appartenant à un monde qui n'est souvent pas le sien. En privilégiant ces échanges, l'éducateur peut transmettre ce nécessaire langage attendu par les représentants du corps social : institutions, patrons, formateurs... Autant d'acteurs de la vie socio-économique incontournables dans tout parcours d'insertion vers le droit commun.

Il s'agit de transmettre à ces jeunes les codes dominants imposés et attendus par ces différents représentants et acteurs incontournables. Il faut, à la fois, faire comprendre les attentes auxquelles ils sont convoqués à répondre, leur faire prendre conscience, quand c'est possible, des rapports de force sociaux auxquels ils sont confrontés, sujets, et souvent soumis, et tenter de faire évoluer les représentations qu'ils nourrissent autour du combat à mener pour être acceptés dans la société. Un jeune qui comprend les processus à l'œuvre dans la stigmatisation dont il est l'objet, est un jeune qui peut alors modifier sa perception des événements le concernant, et ainsi modifier son comportement en réaction. Dès lors, il peut échapper à l'enfermement dans une image dont il est, finalement, plus captif qu'acteur.

En se montrant disponible, constant, fiable, dans les interstices institutionnels, l'éducateur de prévention spécialisée peut permettre cette passerelle entre deux univers et proposer les codes dominants ainsi qu'une proposition d'analyse relative à la situation. Cette proposition émane d'un adulte, en situation d'immersion dans le milieu du jeune, mais également en lien avec les institutions. Cette proposition est construite autour d'une pédagogie de la situation sociale du jeune, c'est-à-dire mettant en évidence son possible, ses freins, et les attentes des acteurs qu'il rencontre dans son parcours.

• De la relation à l'accompagnement

L'accompagnement émerge de la consolidation de la relation, de l'instauration de la confiance. Il est une construction avec le jeune qui

14 - « La prévention spécialisée : perceptions des bénéficiaires et des personnes de leur entourage », rapport provisoire, Mars 2007, conduit par le CAREPS (Centre Rhône-Alpes d'Épidémiologie et de Prévention Sanitaire), sur commande de la Direction des Solidarités (sous-direction Enfance-Famille-Santé) du Conseil Général de la Drôme, p. 40.

émet des besoins, des désirs, que l'on se doit de prendre en compte pour le rendre acteur dans son devenir.

C - Modalités d'intervention

1 - FRÉQUENCE ET RYTHME

«Penser le travail de rue, c'est éviter le plus possible de se faire embarquer par des agendas trop chargés.»

Il y a plusieurs façons d'avoir un rythme de "travail de rue".
Il est possible de définir arbitrairement des temps de travail de rue, mais celui-ci peut également s'adapter en fonction de différents critères :

- Le rythme du travail de rue peut être influencé par la météorologie et les saisons (et même en être tributaire).
Interaction du climat sur l'éducateur mais aussi sur la présence des jeunes et leur état d'esprit lors d'un temps de rue.
Nous pouvons nous apercevoir qu'il est important de nous adapter à la météo. Par exemple lorsqu'il pleut à verse et que nous avons prévu de partir en travail de rue, nous allons adapter notre parcours (centres commerciaux, MJC et autres partenaires, cafés).
En période de grand froid, nous pouvons observer qu'il existe une période d'adaptation de la part des jeunes et des habitants. Ainsi, même si les premiers jours nous ne rencontrons pas grand monde dans les rues, il est important de persévérer (dans cette offre de ren contre) car la vie et les habitudes reprennent vite leur cours.

- La fréquence va être également guidée par le rythme de vie du quartier, ou de la ville, et les événements (fête foraine, fête de quartier, fêtes religieuses, vacances scolaires...).L'expérience nous permet de pré-sentir s'il est intéressant lors de ces périodes spécifiques d'aller ou pas faire du travail de rue. Par exemple, une grosse concentration de population peut rendre les jeunes moins disponibles à la rencontre.

À l'inverse, un autre événement peut permettre de rencontrer des jeunes que l'on ne voit pas d'habitude dans la rue.

La fréquence va aussi permettre une fonction repère dans la vie de certains jeunes parfois empreinte de ruptures, cassures, pertes. La permanence de la présence d'un lien dans le temps, peut provoquer un point d'ancrage pour se reconstruire malgré les épreuves : «Malgré les absences, les épreuves, je peux revenir, cet éducateur peut m'accueillir. ».

Qui plus est, la constance, la stabilité et la régularité sont des conditions sine qua non de la qualité et de l'efficience du travail de rue.

- La mobilité des jeunes est également à prendre en compte, ceci en se basant sur l'observation, et le diagnostic que l'on a fait du territoire d'intervention. D'où le choix des moments et des heures pour effectuer "de la rue" : nous ne rencontrons pas les mêmes personnes et nous n'observons pas les mêmes phénomènes aux différents moments de la journée. Les contenus des échanges peuvent aussi varier selon les moments. L'éducateur définit les instants privilégiés et tente de comprendre les différents rythmes de la vie quo tidienne des jeunes.

2 - SEUL OU À PLUSIEURS

Le travail de rue peut s'effectuer seul ou à deux, en équipe et parfois même avec des partenaires. Ces différents modes d'intervention possèdent autant d'avantages que d'inconvénients. Le choix se fait en fonction des stratégies que l'on veut mettre en place. Les stratégies doivent être le plus souvent possible pensées et discutées en équipe. Effectuer le travail de rue seul, à deux, en équipe ou avec des partenaires fait donc partie d'une stratégie définie en fonction de l'intérêt que cela peut avoir pour les jeunes, l'éducateur et/ou l'équipe.

Le travail de rue seul va permettre à l'éducateur...
- D'être plus attentif, davantage dans l'observation.
- D'offrir une plus grande disponibilité car les jeunes n'ont pas le sentiment de déranger.
- Pour les jeunes, il sera plus facile de s'adresser à un éducateur seul, pour aborder leurs problématiques personnelles et intimes.

Le travail de rue à deux ou en équipe offre la possibilité aux éducateurs de...
- Se sentir plus en sécurité face à certains groupes, en certains lieux, ou à certains moments (la nuit, tension ou violence sur le quartier).
- Faire de l'individuel dans le collectif. Par exemple, lorsque nous rencontrons un groupe, l'un des deux éducateurs a la possibilité de s'écarter du groupe avec l'un des jeunes pour plus de confidentialité pendant que l'autre échange avec les autres membres.

Le travail de rue en partenariat, quant à lui, peut être un support pour...
- Rencontrer des jeunes qui ne viennent pas spontanément vers nous ou qui fuient la relation mais qui sont en lien avec d'autres partenaires.
- Mettre en lien les jeunes avec les partenaires qui peuvent répondre plus précisément à leurs besoins dans le cadre de leur spécificité.

3 - LES STRATÉGIES DANS LE TRAVAIL DE RUE :

Lorsque nous partons en travail de rue, il est important de se montrer disponible à la rencontre, de disposer d'outils pour entrer en relation et d'être dans l'anticipation et l'observation. Autant de stratégies qui peuvent varier d'un éducateur à l'autre car elles peuvent être propres à chacun, même si certaines semblent indispensables pour ne pas se retrouver dans des situations difficiles à gérer par la suite.

Les stratégies se définissent également en fonction des moments. Par exemple, nous n'allons pas forcément développer les mêmes

lorsque nous nous implantons sur un quartier, ou lorsque nous disposons déjà d'une certaine ancienneté sur le secteur. Nous allons donc tenter de vous proposer un panel de stratégies que les éducateurs de rue développent au quotidien.

Tout d'abord, lorsqu'un éducateur, ou même une équipe, s'implante sur un secteur, que ce dernier soit nouveau ou qu'il ait déjà une histoire, la première question qui va se poser est de savoir comment nous allons nous présenter aux jeunes. Il va de soi que nous faisons partie d'une institution et que donc nous la représentons lorsque nous sommes dans le quartier. Il paraît donc logique de se présenter en tant qu'éducateur travaillant pour une institution.

Néanmoins il est parfois nécessaire, en fonction des situations que nous rencontrons, d'appuyer sur le fait que nous sommes "un tel ou une telle" et donc avant tout une personne, et non pas l'association ou le service un tel par exemple. Ceci afin de montrer aux jeunes que chaque éducateur possède une singularité et que nous avons donc chacun une façon différente d'entrer en relation avec eux et de les accompagner dans leurs démarches. Cela est souvent important lorsque le secteur d'intervention est chargé d'une histoire parfois conflictuelle avec les anciennes équipes ou l'institution en général, car les jeunes vont avoir tendance à nous appeler par le nom de l'association que nous représentons afin de nous tester, nous provoquer mais aussi en nous assimilant à un passé.

Le fait de se redéfinir en tant qu'être humain avant tout peut donc être une stratégie de présentation et donc d'entrée en relation. Une petite touche d'autodérision peut aussi permettre d'être décalé par rapport à une "norme" et ainsi déconcerter les jeunes pour pouvoir dépasser la situation et ouvrir la discussion.

Exemple d'une pratique

Pour continuer, lorsqu'il y a des tensions avec les jeunes sur un secteur et que l'on n'apparaît pas le bienvenu quand nous arrivons sur le quartier sur des lieux qu'ils investissent (exemples : insultes, jets de pierre...), l'une des stratégies peut être d'arriver avant eux sur ces lieux, et avec le journal quotidien ("l'Équipe") en poche, par exemple. Il s'agit alors d'investir avant eux les lieux où ils ont l'habitude de se retrouver, qui sont, je le rappelle, publics, afin de leur montrer, d'une part, que nous ne sommes pas dans la méfiance ou dans la peur vis-à-vis d'eux, ce qui peut les sortir d'un sentiment de toute-puissance dans laquelle ils se trouvent dans ces moments, mais aussi de redonner à l'espace son caractère public dans le sens où il ne leur appartient pas. D'autre part, cela permet d'entrer en contact avec eux plus facilement et de manière moins frontale. Par exemple, si un premier jeune arrive et qu'il nous voit, il va peut-être se montrer dans un premier temps agressif, en nous disant que l'on n'a rien à faire ici ! Néanmoins il sera seul et il semble plus simple de désamorcer un conflit face à une personne que face à un groupe, car les enjeux, notamment pour le jeune, ne sont pas les mêmes.

Qui plus est, le fait d'avoir un support avec soi, comme le journal quotidien ("l'Équipe"), peut permettre d'intriguer le jeune et d'amener la discussion sur l'actualité footballistique par exemple. Ainsi, si une relation commence à s'établir avec l'un d'entre eux, celui-ci fera peut-être le lien avec les autres et les tensions s'apaiseront progressivement.

Ensuite, lorsque nous allons à la rencontre des jeunes sur leur territoire, notre objectif est de créer un lien avec eux pour tendre vers une relation de confiance et ainsi les accompagner en fonction de leurs besoins.

Pour entrer en relation avec ces derniers, l'éducateur peut mettre en place différentes stratégies. Cela peut paraître anodin, mais se tenir informé des résultats du football, par exemple, permet d'amener la discussion tout en s'intéressant à leur équipe favorite. Cela montre aux jeunes que nous portons une attention à leurs centres d'intérêt et cette démarche devient un premier point de départ à la relation. Il est également possible de se tenir informé des faits d'actualités nationaux mais aussi locaux, car l'expérience nous montre qu'ils prennent souvent connaissance de ce qui se passe dans leur ville. Cette approche peut alors amener des débats entre eux et avec nous ce qui permet, une fois de plus, de les connaître pour créer du lien.

Ces techniques sont donc des supports à la relation que l'éducateur va adapter grâce à son observation et à sa connaissance des jeunes en fonction des âges, du sexe, et des centres d'intérêt de chacun.
Avec des adolescents, il peut être opportun d'être au courant du dernier sortant de "Secret Story" pour déclencher la discussion, toujours dans l'idée de montrer aux jeunes que nous nous intéressons à des éléments médiatiques proches d'eux. L'éducateur peut alors aussi transmettre son point de vue, amener le jeune à développer son sens critique et ses valeurs.

Le but de l'éducateur dans le travail de rue est aussi de partager des temps privilégiés, spontanés et informels.

Ceci étant nous pouvons anticiper certaines rencontres potentielles, en emmenant avec nous des "outils", car nous ne savons jamais à l'avance, qui ou combien de jeunes, nous allons croiser. Par exemple, si nous savons que certains jeunes jouent souvent au football sur différents lieux du secteur, nous pouvons apporter une paire de baskets. Ainsi, nous pourrons partager avec les jeunes un temps convivial mais aussi apporter un peu de spontanéité dans notre relation aux jeunes. D'autant qu'il arrive souvent que les jeunes nous sollicitent pour venir partager leurs loisirs afin de mieux nous connaître, mais aussi nous tester. Nous pouvons donc même laisser systématiquement une paire de baskets dans le véhicule ou dans le local afin d'être plus facilement réactifs aux invitations.

Certains secteurs se trouvent en bord de lac. De la même manière, l'éducateur peut penser à prendre avec lui son maillot de bain pour improviser une baignade avec les jeunes qu'il pourrait rencontrer sur la plage avant de poursuivre son temps de rue.

Une autre des stratégies de l'éducateur peut être de toujours emmener avec lui son agenda durant son temps de rue. Ainsi, il pourra répondre aux demandes ou sollicitations des jeunes sans être obligé de les rappeler plus tard pour leur proposer un rendez-vous. D'autant que cela n'empêche pas de différer la demande en donnant le rendez-vous en fin de semaine par exemple. Ceci montre donc une certaine disponibilité de l'éducateur tout en n'étant pas forcément dans le tout, tout de suite ou à la disposition du jeune.

3 - POURQUOI LE TRAVAIL DE RUE DOIT-IL ÊTRE PENSÉ EN ÉQUIPE ?

La simplicité de l'outil "travail de rue" pourrait faire penser qu'il suffit d'aller dans la rue et d'aborder les jeunes pour répondre aux objectifs de cette mission.

L'éducateur de rue est souvent amené à travailler seul ou à deux sur un territoire ou un secteur. Au fil des jours, des mois, par les caractéristiques de son activité professionnelle, il peut mettre en place un fonctionnement qui le rapproche d'un travailleur indépendant. Ce type de fonctionnement isole d'éducateur, et peut mettre en danger la relation éducative qu'il met en place auprès des jeunes mais aussi sa place au sein du quartier et sa fonction dans l'équipe.

Il trouve les ressources nécessaires pour éviter cet écueil dans le travail en équipe et notamment dans la construction de cet outil avec d'autres collègues qui ont le même rôle sur des secteurs différents. Une réflexion collective permet d'élaborer un projet commun que toute l'équipe peut s'approprier. Des conflits d'équipe naissent souvent du manque de connaissance de ce que fait l'autre et des raisons pour lesquelles il le fait de cette manière. Penser les lieux d'intervention permet de pouvoir travailler sur ce qui génère des difficultés et des appréhensions par rapport à certains groupes ou à certains lieux. D'où le fait que nous ne passons plus dans telle rue ou que nous évitons tel groupe depuis un certain temps.

C'est également pendant ces temps d'échanges que s'élaborent les stratégies de fréquence de passage dans la rue. Nous décidons s'il est préférable de passer régulièrement ou plutôt de déambuler de façon aléatoire. Peu importe la méthode, chacune des deux a sa raison d'être. Ce qui est essentiel, c'est qu'elle soit mise en place en adéquation avec des besoins de l'espace de travail et que l'équipe en ait discuté auparavant.

L'équipe dans son ensemble devient alors garante de la qualité et de la pertinence de l'intervention de l'éducateur.

Dans un travail de partenariat, où chacun des acteurs n'a pas obligatoirement la connaissance des stratégies mises en place en travail de rue, il est important que la parole ne soit pas seulement portée par un individu mais par une équipe qui est fortement convaincue du bien-fondé de l'action menée : des relais peuvent ainsi être pris auprès des partenaires. Sans ce garde-fou, l'acteur de terrain peut vite se faire instrumentaliser par des habitants, les professionnels d'un équipement socio-culturel ou même des politiques qui ont des objectifs louables mais souvent différents de ceux de la prévention spécialisée.

Une des missions de l'éducateur de prévention spécialisée est de travailler au développement du lien social entre le jeune et son environnement : porter une parole, avoir une posture éducative qui soit le fruit d'une pensée collégiale, et mettre le jeune en capacité de penser la relation que nous lui proposons comme étant issue d'une structuration sociale. Il est donc bien au centre d'un maillage collectif qui est là pour lui et pour l'aider à vaincre ses difficultés.

1. Une illustration du travail de rue

Présent sur le territoire depuis un an, j'ai pu rencontrer de nombreux jeunes, avec des situations et des parcours très singuliers.

Avec un certain nombre d'entre eux, la relation informelle et l'accompagnement dans leurs démarches se sont rapidement mis en place, facilités par le travail et la reconnaissance des équipes qui se sont succédé sur ce territoire depuis des années. Avec d'autres, le travail a été un peu plus long, parfois beaucoup plus long...

Ces jeunes ne manifestent pas de besoins, pas d'envies ou d'attentes, et s'ils acceptent de discuter, de passer du temps avec nous sur le quartier, ils ne se livrent pas pour autant sur leur situation personnelle, familiale ou professionnelle. Pour eux, tout va bien, en apparence (et l'apparence, c'est important à ces âges-là). Devant nos questions ou nos interrogations, pour nous rassurer, ils rétorquent généralement un "T'inquiète" ou un "Y'a pas d'souci".
Comme tout éducateur, c'est souvent dans ces moments-là qu'on "s'inquiète".

Si une partie de notre travail consiste à aider et accompagner ceux qui formulent des demandes (parfois décalées par rapport à la vraie demande), une autre partie, la moins visible, est de repérer les éventuels besoins d'autres jeunes qui ne souhaitent rien, en apparence (on y revient !), mais qui expriment des carences, des souffrances généralement bien inscrites en eux, qui font partie d'eux.

Ne reste plus qu'à découvrir la nature de ces problèmes qui les empêchent d'avancer dans une inscription sociale classique, ou dans la construction d'un avenir individué.
Alors "on attend", et on prend du temps...

On retourne vers eux, on passe du temps, on propose notre écoute, notre disponibilité, ou des actions diverses : sorties de loisirs, chantiers, partage d'un café... toutes ces actions comme support de médiation, qui pourront permettre de décaler la relation et de sortir du territoire.
Souvent ils refusent. Alors on attend encore un peu...

On attend que les paroles cheminent, on attend de trouver une autre approche, une autre accroche, un autre sujet décalé. On attend le bon moment, le bon échange. On cherche des appuis aussi, auprès des partenaires, des amis ou de la famille. On attend que la situation se dégrade aussi parfois, que le masque tombe et que la détresse l'emporte sur l'attitude contrôlée, le jeu social, l'esbrouffe.
Cela arrive, plus souvent qu'on ne le pense.

Le plus dur, et il y a là une part de "chance", c'est d'être présent au bon endroit, au bon moment et d'être capable de provoquer la parole par l'écoute ou le dialogue, et de recevoir en retour certaines choses auxquelles on ne s'attendait pas, pour lesquelles on n'était pas vraiment préparé, à ce moment de la journée ou de la soirée.
Cela survient souvent dans les moments imprévus (le talent d'un jeune, c'est de nous surprendre sans arrêt !), dans ces moments où l'on se dit que l'on va faire encore un dernier tour, avant de rentrer chez soi.
Et finalement, non ! Le "hasard" revient. Au coin de la rue.

Je vais évoquer ici une situation rencontrée cette année. Celle d'un jeune qui ne veut pas que je m'inquiète pour lui. Un jeune qui me dit que c'est bien, ce que je fais pour les autres, qu'il y en a plein dans le quartier, des gens qui ont besoin de mon aide. Un jeune, qui, en même temps, ne m'aide pas vraiment dans mon travail, car je crois comprendre (mais je n'ai rien vu), qu'il fournit à d'autres un peu de "travail pas très légal", de temps en temps.

Un jeune à peine majeur, agréable dans l'approche et capable de discuter d'un certain nombre de sujets de société. Un jeune avec qui j'ai passé de longs moments à écouter Mister You, le roi du "gangsta rap à la française". Il en a passé du temps avec moi, ce jeune, pour me faire découvrir le message caché, codé, des chansons de ce chanteur, un pro des rimes en verlan et autres détournements de mots.

Si je me suis intéressé à lui, c'est parce que j'ai rapidement perçu qu'il occupait une place centrale dans le quartier, même s'il n'y est pas souvent ; qu'il a une certaine aura sur les plus jeunes, malgré sa discrétion. J'ai également cru déceler chez lui, une certaine forme de souffrance, quelque chose d'enfoui, mais de palpable.

Pendant un an, nous nous sommes salués quand nous nous croisions, que ce soit dans le quartier, sur la route, au loin aussi parfois. Régulièrement, nous avons pris du temps ensemble, pour qu'il me fasse découvrir la musique qu'il écoute dans son MP3. J'avais deux moyens d'accroche : le salut (la reconnaissance), et la musique (pour passer du temps ensemble), c'était déjà pas mal.

Il pouvait se passer de longues périodes sans que je le croise (c'est encore le cas), car il a plusieurs "territoires de vie", mais, par chance, j'arrivais parfois à le croiser sur des temps décalés, en fin de matinée ou en début d'après-midi, quand le quartier est vide. Des moments propices à la discussion, tant pour moi que pour lui. De toute façon il n'y a "rien à faire", alors autant "passer le temps" ensemble.

J'évoquais le "hasard" un peu plus haut : c'est peut-être un peu grâce à lui que la situation et la relation ont subitement avancé.

En me rendant au gymnase avec un partenaire, j'ai aperçu le traditionnel regroupement de jeunes sur un parking. Ce n'était pas la direction du gymnase, mais j'ai proposé au partenaire avec qui je faisais le chemin de faire un crochet pour aller saluer les jeunes. Ça devait prendre 5 minutes, du moins ça aurait dû...

En arrivant vers le groupe, qui avait bien pris le temps de nous dévisager et d'évoquer notre venue entre eux, j'ai rapidement repéré le jeune en question. Ce n'était pas très dur : il était au milieu du groupe, mais seul. Enfin, pas vraiment, il était avec son MP3 et avec un gobelet en plastique. Et il chantait.

En le saluant, j'ai pu constater que ce qu'il buvait n'était pas que du Coca. Il sentait fort l'alcool et paraissait bien éméché. Après un bref échange de politesses, nous avons réussi à nous décaler légèrement du groupe. Le partenaire s'en est allé en direction de l'action prévue (au gymnase), et moi, je suis resté là, estimant que ma présence était importante ici et maintenant.

Nous avons discuté un long moment, plus d'une heure, dans le froid et la nuit. Le jeune homme s'est livré, à partir du moment où je lui ai dit que je ne l'avais encore jamais vu boire.
- Et pourtant, ça fait des années que je bois, mais je ne te l'avais jamais montré, m'a-t-il répondu.

À partir de cette phrase prononcée, tout s'est accéléré. Nous avons abordé une multitude de thèmes, en vrac. Sa dépendance à la boisson, sa situation "professionnelle", sa place dans sa famille, sa mère, ses frères, le fait qu'il soit un "enfant de la rue" depuis son plus jeune âge, qu'il ne sache rien faire d'autre, ses "affaires" avec la justice...

Nous nous sommes quittés en tombant d'accord sur le fait que je ne pouvais rien faire pour lui aujourd'hui, rien de plus que ce que nous venions de faire, c'est-à-dire libérer la parole.
- J'avais jamais rien raconté de tout ça à personne, m'a-t-il dit, et c'est déjà énorme. Grâce à toi, je ne vais peut-être pas avoir un cancer tout de suite, je me suis vidé de mes soucis. Je te demande qu'une chose, c'est de prendre de mes nouvelles auprès des autres, si on ne se croise pas, conclut-il.

Je m'engageais à en rester là, avec pour idée de reprendre plus tard la suite de l'accompagnement.

J'évoquais plus haut, également, la "dégradation de la situation" comme levier de notre action.

Le moment était venu.

Depuis des années, ce garçon avait une utilité collective, une occupation quotidienne et lucrative. Il pouvait payer des tacos à ses amis, se payer de la sape. Bref, il avait de l'argent, et donc aucune raison pour que l'on "s'inquiète" pour lui... "Y'avait pas d'souci".

En quelques semaines, tout a basculé pour lui, en apparence en tout cas. Ses ressources s'étaient épuisées, le marché sûrement pris par quelqu'un d'autre, et les relations soudainement inversées.
Ce jeune homme n'avait plus de place dans son mode de fonctionnement et de reconnaissance. Ses ressources commerciales avaient fondu, et son statut n'existait donc plus. Au moins provisoirement.

Quelques jours plus tard, nous nous recroisons (ce n'est peut-être plus le hasard). Il semble plus apaisé, et assurément moins alcoolisé. Je lui propose d'aller boire un café, pour discuter et passer à nouveau un peu de temps ensemble. Il accepte avec le sourire.

Après une longue discussion, assis cette fois-ci, où nous abordons son passé douloureux et ses difficultés du moment, nous en venons à évoquer le sujet des loisirs ; et en particulier la course à pied. Les loisirs ? Mais pourquoi les loisirs ?

Parce que, pour moi, ils offrent une possibilité de faire basculer la relation vers quelque chose qui évoque des aspects positifs de la vie, et qui peut se concrétiser rapidement, et sans trop de moyens. Le jeune homme me renvoie au fait qu'il ne sait même pas s'il est capable de courir, qu'avec tout le "mal" qu'il a fait endurer à son corps pendant ces dernières années, il doute de ses capacités. Je le prends au mot et je lui propose d'aller faire un footing avec lui, histoire de voir s'il en est capable, ou pas.
Il accepte avec le sourire :
- Ça me ferait trop plaisir !, déclare-t-il.

Deux jours plus tard, nous nous retrouvons en bas de chez lui, en tenue de sport. La veille, il s'est couché tôt et il a fait attention à sa consommation. Nous sommes partis courir dans la forêt pendant une grosse heure, et avons profité du parcours de santé présent sur place pour compléter cette séance de décrassage.

Comme c'était à prévoir, je suis sorti de cette matinée bien plus fatigué que lui. Sûrement le poids des années !! En me quittant, il me dit qu'il va prendre une bonne douche et que sa journée a bien commencé. C'est déjà ça ! Moi, je me dis que la journée va être longue, mais je suis content.

Cette situation est toute nouvelle, nous ne tirerons pas de conclusion, ni d'autres avancées (y en aura-t-il ?) sur cette relation en cours de construction.

Mais ce témoignage offre un aperçu, un exemple de ce qu'est notre travail, dans ses formes diverses et multiples, dans ses voies discrètes, invisibles de l'extérieur, dans sa subtilité et sa délicatesse.

L'important dans tout cela réside dans notre regard, notre attention, notre considération et notre bienveillance à l'égard de ces jeunes qui traversent une période difficile et qui ne trouvent pas, dans les adultes, le rapport adapté à une relation qui leur convienne.
Ce que je retiens des nombreux échanges que nous avons eus tous les deux et qui me font avancer dans mon métier, c'est une phrase, une petite

phrase que ce jeune a prononcée un jour :

- Tu ne me regardes pas comme les autres adultes le font. Tu viens toujours me saluer avec le sourire. C'est ce que j'apprécie le plus, et ça suffit !

Arnaud BILLET, *Éducateur Spécialisé CODASE - Équipe Eybens*

2. Gare aux regards et garde le regard

Ou : Comment trouver l'équilibre entre prendre garde à ne pas avoir un regard trop intrusif et regarder sincèrement pour saisir les émotions qui se transmettent par le regard ?

Étant nouvellement arrivée en stage d'éducatrice spécialisée en septembre avec l'équipe éducative du quartier de la Villeneuve d'Echirolles, je fus frappée par la force des regards échangés dans notre travail quotidien. Accompagnée par une éducatrice de l'équipe, mon premier travail de rue s'est révélé intense en regards méfiants et interrogateurs. A force de rencontres, les premiers regards "jaugeurs" ont amené au fur et à mesure des questionnements de la part des jeunes. Que faisais-je là ? Où avais-je travaillé précédemment ? Qu'est-ce qui m'amenait ici, à la Villeneuve ?

Cette première phase de rencontre est en partie décisive pour la poursuite d'une relation éducative à plus long terme. Effectivement, le positionnement de mon regard face à ces jeunes m'a semblé de suite important. Il ne s'agissait ni de baisser les yeux pour fuir ces regards perçants, inquisiteurs, pouvant même être perçus comme agressifs, ni d'adopter un regard fixe ou défiant pour montrer trop d'assurance. Cet équilibre dynamique à ajuster pourrait être comparé à l'art du funambule concentré sur son fil. Le funambule équilibre le poids de son corps sur son fil et l'éducateur dose et mesure le poids de ses regards face aux jeunes. Il ne s'agit pas de freiner le naturel échange des regards lié à une conversation mais de porter attention au moment où notre interlocuteur a besoin de sentir de l'écoute, une présence, une empathie, une approbation ou aussi une désapprobation. Il peut arriver avec certains jeunes, avec qui la relation éducative est bien installée et comprise, qu'un regard suffise pour qu'ils comprennent notre point de vue. Le jeune que nous accompagnons peut provoquer nos regards de désapprobation comme il cherche aussi parfois nos regards d'encouragement ou de satisfaction.

Le regard fait donc entièrement partie des relations que nous tissons avec les jeunes. Il suffit d'un regard marquant de l'écoute, de la compréhension sur une conversation brève, et le lien se crée. A travers le soutien de mon regard dans un dialogue, je ressens la force des mots et des émotions qui se dégagent de l'échange. Je pense à Kamel, un trentenaire anciennement accompagné par une éducatrice de l'équipe et qui est actuellement médiateur. Il fut habitant de Villeneuve durant sa jeunesse avant de partir puis d'y revenir. Durant nos conversations, je sens cette pugnacité calme à transmettre les émotions des jeunes, leur vécu quotidien mais aussi et surtout leur place sur le quartier. Il transmet par son regard, la force de son impuissance face à certains phénomènes qui s'amplifient chez ces jeunes (le manque de repères, la pression du groupe d'amis, le besoin de possibles qui s'ouvrent à eux).

De manière plus générale, le regard est un moyen pour ces jeunes de s'affirmer. Un jeune qui ne sait pas soutenir son regard face à un de ses camarades peut être considéré comme lâche. Le jeu du regard marque alors la force de détermination d'un jeune à savoir s'imposer. Celui qui baisse les yeux montre sa faiblesse et s'assujettit à l'autre, ce qui provoque en lui un sentiment de colère, de culpabilité face à la faiblesse qu'il vient de révéler. Le regard étranger est aussi parfois perçu comme déplacé pour eux. Il arrive que certains jeunes nous racontent qu'"on les a regardés". Ils racontent cela comme une agression, comme si on avait porté atteinte à leur intimité, à leur intégrité. Ce regard porté sur eux est vécu comme une provocation, un défi d'honneur à relever.

Lors des temps de travail de rue, l'éducateur de prévention spécialisée doit être vigilant au regard qu'il porte sur l'environnement. Celui-ci se doit d'être empreint de bienveillance et d'intérêt pour celles et ceux qu'il croise. Notre regard doit "inviter" à la relation et à l'échange ; il doit être, tout au plus "interrogateur" et/ou chargé de "curiosité pour l'autre", mais ne doit jamais être "inquisiteur" ou "destructeur".

Un proverbe dit que « les yeux sont le miroir de l'âme » ; l'éducateur doit donc s'assurer, en permanence, que son regard est en adéquation avec la place et la posture qu'il occupe et qu'il décrypte bien les sentiments dans le regard des autres pour éviter toute incompréhension.

Emmanuel OBLINGER, *Chef de service éducatif*
Claire BAYON, *Stagiaire 1ère année ES - APASE*

3. Tisser des liens dans la Rue

ou

La pratique d' «Aller vers» en prévention spécialisée

«On parle toujours de la violence du fleuve, jamais de celle des berges qui l'enserrent.»

Bertolt Brecht

Le travail de rue en prévention spécialisée est axé sur cinq objectifs qui eux-mêmes conditionnent les compétences mobilisées pour cette pratique.

• La perception du public et de l'environnement

Le territoire du Centre-ville est un lieu changeant, un territoire cosmopolite de passages importants où l'éducateur doit être lui-même intégré. C'est-à-dire qu'il doit se constituer des repères, tisser des liens avec l'environnement urbain dans lequel il évolue et intervient.

L'éducateur utilise pour cela ses sens, il apprend à les développer, les affiner. La vue est fondamentale dans ce type d'intervention. Elle est son premier signal d'alerte en travail de rue. Elle lui permet de par ce qu'il observe, ce qui lui est donné de voir, de sentir, de ressentir : de percevoir la température générale du territoire. Ce qui est nommé "température" est en fait l'atmosphère, l'ambiance.

Elle se modifie selon les différentes saisons de l'année, les jours de la semaine mais aussi les différents temps de la journée. Alors nous prenons le temps de regarder vivre la ville, de l'appréhender. Nous repérons par là-même des espaces où nous avons des difficultés à nous situer, où nous ne sommes pas à l'aise et nous tentons d'identifier pourquoi. Il s'agit pour nous d'avoir un regard professionnel sur le territoire du Centre-Ville, afin que notre analyse soit plus fine et son étayage cohérent.

Pour cela, nous déambulons dans la rue à des heures différentes. Parfois le matin ou en début d'après-midi mais la plupart du temps c'est en général en fin d'après-midi ou quand la nuit tombe, en début de soirée. Il est intéressant de pouvoir noter des nuances dans l'atmosphère ressentie dans la matinée ou en fin de soirée : ce ne sont pas les mêmes enjeux, pas les mêmes flux, pas les mêmes personnes.

Le matin, la ville s'éveille, les travailleurs ou autres étudiants (collégiens, lycéens) déambulent, les commerces ouvrent leurs portes, les accueils de jour aussi. On rencontre quelques personnes en direction d'Accueil SDF (rue du Vieux Temple) pour prendre le petit déjeuner ou de Point d'eau (rue Blanche Monier) pour se doucher et faire une machine. Puis, vers onze heures et demie, le flux change de sens ; direction le Fournil (rue Georges Sand). Nous croisons alors plus généralement ceux qui fréquentent les structures traditionnelles.

Le soir, la nuit tombe et les peurs apparaissent avec. Ce moment singulier leur rappelle l'insécurité et l'instabilité de leur situation. Quelques-uns se réfugient alors près des lumières et du peu de mouvements encore présents, comme par exemple à la Gare ou place Victor Hugo. C'est là que nous croisons plus de jeunes en rupture avec les institutions, eux n'ont pas toujours fréquenté les accueils de jour, ils ont, selon la manche ou la petite délinquance, réussi ou non à se faire assez d'argent pour s'acheter de quoi manger. Si ce n'est pas le cas, ils s'endormiront un soir de plus avec le ventre vide.

Sans pour autant toujours être dans la relation, il s'agit pour nous d'affiner notre regard afin d'être plus attentifs au public visé par la prévention spécialisée. En tant qu'apprenante, il me semble important de faire cela régulièrement, seule et accompagnée, afin de me familiariser avec le territoire et de croiser mon regard avec celui de mes collègues, plus affûté avec l'expérience.

Enfin, tout peut être source d'enseignement pour une meilleure connaissance des jeunes et du milieu dans lequel ils évoluent. Cette première étape de lecture du territoire permet la deuxième...

• Le repérage

De ces temps d'observations, nous mémorisons des instants, des informations sur les jeunes et leurs mouvements dans la ville, sur leurs manières d'être présents à tels ou tels endroits et d'être absents à d'autres, leurs comportements, leurs attitudes sur un territoire donné (manche, squat, occupation de certains lieux). Le travail de rue permet aussi à l'équipe d'identifier des regroupements ou à l'inverse l'isolement de certains jeunes, et de mesurer l'évolution de ceux-ci.

C'est cette présence sociale régulière de l'équipe qui lui permet de repérer des visages, des personnes, des personnalités, et de faire la distinction entre des publics différents (habitants, commerçants, jeunes, touristes...).

C'est en cela aussi que le regard évolue... Nous nous sommes fait la réflexion dernièrement. Lors des quelques derniers temps de "travail de rue" effectués, j'ai eu l'impression de voir beaucoup plus de personnes à la rue que précédemment. En discutant avec l'équipe, j'ai compris que dans mes yeux, le nombre avait presque doublé alors qu'en réalité il était, relativement, le même. Simplement ils m'apparaissaient plus visibles.

En parlant en ces termes, il est nécessaire d'appuyer le fait que ce repérage, inhérent à l'impulsion d'une relation éducative, se doit d'être mutuel.

Il s'agit de maintenir une certaine constance de la présence sur le terrain, dans l'espace public, afin d'être repéré par les jeunes, d'être visible et de faire repère pour eux dans un mode de vie où il n'est pas évident de s'en constituer. Il s'agit d'être là, disponible, ouvert à la discussion ou plus simplement à la rencontre. Saisir les moments où le jeune est plus enclin à parler de lui, et à sortir du discours plus généraliste. Les éducateurs de rue cherchent à faire partie du paysage quotidien de ces jeunes dits en "errance".

Le public présent dans la rue est en constante mouvance, et de fait la relation s'instaure parfois en pointillé, c'est pourquoi il est important que nous fassions preuve d'une bonne mémoire et que nous l'entretenions au fil des rencontres. Pour cela, l'équipe s'aide du cahier présent au local, il nous permet de noter les jeunes croisés, les rues, jardins ou parcs de ces différentes rencontres.

Enfin, ce repérage n'est possible que par des passages fréquents sur le territoire, et la volonté de l'équipe de se transmettre les informations en interne afin de partager un regard sur les situations et d'être attentifs aux jeunes rencontrés par les collègues. Ainsi, nous savons plus ou moins qui rencontrer et à quel moment.

• De l'observation à l'entrée en relation

Le travail de rue nous permet d'aller au contact de ces jeunes en difficultés. Tout peut être alors un moyen d'entrer en relation et la rencontre prend des formes très différentes selon le contexte dans lequel elle se joue : un regard un peu plus insistant, un "bonjour", une demande (d'argent ou de cigarettes le plus souvent). L'équipe explique alors qu'elle ne peut répondre à ce type de demande et en profite pour se présenter. Elle précise ainsi son mode d'intervention, ce qu'elle peut mettre en place, afin de clarifier tout de suite la relation qui s'engage, et entame la conversation.

L'échange se fait ou non, la durée varie énormément d'une entrevue à une autre. Cela peut prendre cinq minutes comme une heure. L'échange prend forme doucement, au rythme où le jeune peut accueillir cette nouvelle relation, ce nouveau lien. Avant de partir nous proposons une carte avec nos coordonnées, la particularité de cette carte est qu'elle est colorée, avec un dessin ou un symbole différent à chaque fois. Le but étant de placer directement le jeune en position d'acteur, de décideur capable de choix, de préférences, de goûts dans son individualité.

Il s'agit de montrer une disponibilité sur leur territoire afin que le jeune sache à qui il s'adresse lorsqu'il aura l'occasion de nous croiser à nouveau ou qu'il puisse nous interpeller lorsqu'il a une demande. C'est par ce chemin-là que du simple regard à la discussion, le travail de rue crée et instaure la relation entre un éducateur, une équipe, et un jeune ou un groupe de jeunes.

Cette pratique éducative est singulière dans le sens où elle place l'éducateur à l'intérieur même d'un territoire public : ce qui ne correspond pas à l'habituelle action éducative qui se déroule plus traditionnellement en structures, à l'intérieur des murs. Un territoire où l'éducateur ne maîtrise pas tout ce qui se déroule, un territoire déjà investi, occupé. Il va s'agir pour lui d'être accepté afin de faire partie intégrante de ce territoire.

Cette démarche nécessite une grande disponibilité : disponibilité à la relation, à l'écoute. En allant vers la personne, nous lui proposons une relation qu'elle est libre de refuser. Aussi, il est important de savoir prendre sur soi, d'accepter un refus, une "non-demande" afin de réessayer plus tard lorsque les conditions s'y prêteront.

Selon la charte «Éthique et Maraude», cet engagement sollicite des «qualités d'ouverture à l'autre, de bienveillance, de neutralité, de justesse et de prudence». Nous essayons donc, quand nous rencontrons quelqu'un, d'être en position de disponibilité et de soutien tout en questionnant le sens et l'objet de cette relation. Enfin nous nous saisissons de chaque mot, de chaque phrase, pour faire rebondir l'échange.

Le temps est une notion essentielle dans ce type d'intervention, il est inutile d'anticiper sur la demande, de prendre les devants (au risque de faire fuir le jeune), le but étant de créer une relation de confiance afin que ce soit le jeune lui-même qui formule une envie, un besoin... Une prise de contact peut aboutir la semaine d'après comme six mois plus tard ou encore avec l'équipe suivante, l'objectif étant de respecter la volonté de la personne d'accepter ou non la relation proposée quand d'autres cadres n'ont pas tenu car trop contraignants.

Avec l'intervention de rue, il est parfois difficile pour les équipes de mesurer les effets de leur action. Par rapport à d'autres activités plus concrètes, le travail de rue se confronte au hasard du temps et des rencontres...

• L'accompagnement éducatif

Le travail de rue n'est pas une fin en soi, c'est avant tout une démarche qui vise à impulser, développer et renforcer le lien. Cette relation éducative est impossible sans relation de confiance. Cela prend du temps mais une fois celle-ci gagnée, les demandes peuvent se préciser et alors l'équipe et le jeune peuvent élaborer ensemble des réponses.

Des entretiens éducatifs sont alors proposés afin de personnaliser l'accompagnement, d'apprendre à mieux connaître le jeune. Le rendez-vous peut se faire au local pour que le jeune prenne connaissance d'un lieu ressource où il peut autour d'un café se mettre à l'abri de la rue un moment, mais il peut aussi être dans l'espace public (sur un banc, dans une rue, dans un parc), dans un bar, ou au domicile du jeune (squat, camion, appartement, etc.).

En bref, pour conclure...

Les éducateurs de rue ont à apprendre à gérer une double fonction : favoriser une relation éducative individualisée, point d'appui pour enrayer ou en tout cas diminuer des processus de marginalisation, mais ils sont aussi des « tendeurs » entre la société et les jeunes en rupture afin de restaurer un lien où la question du « vivre ensemble » puisse convenir à tout un chacun.

Les équipes de prévention spécialisée tentent, à travers le travail de rue, de concevoir la rue comme un espace de socialisation, d'éducation, et de rencontres, à l'échelle d'un territoire donné.

Enfin, il est clair que chaque service de prévention spécialisée adopte des pratiques professionnelles qui lui sont propres, en fonction de son contexte d'intervention, de son esprit, de ses valeurs, de ses missions, et des objectifs qui en découlent.

Ce travail est inspiré en tout premier lieu des paroles et des échanges que j'ai pu avoir avec mon équipe. De ce qu'ils ont pu m'enseigner et me transmettre au cours de ces quelques mois de stage à leurs côtés, en travail de rue. Des efforts qu'ils ont fournis pour enrichir mon regard et ma pensée afin de rendre ma lecture du territoire plus fine.

Mais ce travail est aussi inspiré d'un écrit dont j'ai pu m'enrichir, l'« Etat des lieux du Centre-Ville de Grenoble », qui est un travail de recherche sur le public présent sur le secteur 1 de la ville réalisé par l'équipe du Centre-Ville public non-résident, présente à cette période, au sein du service de prévention spécialisée du CODASE (d'octobre 2004 à décembre 2005).

Angélique ROBERT

Stagiaire Éducateur spécialisé. CODASE Équipe Centre-ville

Association	Nom	Prénom
.S. A.D.S.E.A. 07	AURIOL	Ludovic
P.S. APASE (38)	CHOULET	Véronique
P.S. MEDIAN (38)	BLANOT	Farida
P.S. PREVENIR (38)	BRIHMAT	Ali
P.S. CODASE (38)	BARDARO	David
P.S. ANEF Loire (42)	MOUNIER	Stéphane
P.S. ANEF Loire (42)	KIR	Pascal
P.S. SAUVEGARDE 42	AKKAR	Karim
P.S. A.D.S.E.A. 69	LEBEAU	Benoît (stagiaire)
P.S. Sauvegarde Chambéry (73)	OLLER	Pierre-Jean
P.S. PASSAGE	BASTARDO	Sandrina
P.S. S.L.E.A.	JOASSARD	Nicolas
P.S. A.D.S.E.A. 07	ESCALIER	Jean-Louis
P.S. A.D.S.E.A. 07	BELGHIT	Benjamin
P.S. Sauvegarde (26)	COUTIN	Alexis
P.S. APASE (38)	COURBON	Yann
P.S. APASE (38)	TURQUIN	Ingrid
P.S. MEDIAN (38)	LABBE	Céline
P.S. CODASE (38)	BEN FREDJ	Habib
P.S Sauvegarde 42	PRIVAS	Estelle
P.S. A.D.S.E.A 69	ABED	Fatima
P.S. CONSEIL GENERAL Rillieux (69)	BAUDRY	Mathieu
P.S. Sauvegarde Chambéry (73)	DAHMANE	Ahmed
P.S. Sauvegarde Chambéry (73)	GONTHARET	Danièle
P.S. PASSAGE 74	DOMENGE	Sandra
	Animation :	
CODASE	DAVID	Thomas
P.S. A.D.S.E.A. 69	UBERTHIER	Christian
APASE	OBLINGER	Emmanuel
PASSAGE	RIGOLLIER	Philippe

7. RÉGION SUD-OUEST

« La femme qui marchait jusqu'au bout du monde »
Place de la prévention spécialisée et point de vue de l'interaction entre les institutions
face à une situation d'exclusion

« Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot soudain devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal ;
Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées. [...] »
Arthur Rimbaud (ma bohème)

Introduction

La mouvance des réalités sociales nous oblige à une réflexion partenariale sur certaines trajectoires humaines qui concernent la politique sociale d'une commune et, particulièrement, le travail de rue. L'action sociale en France demande une coordination raisonnée entre les divers dispositifs d'aide qui dépendent de l'État, et, surtout des collectivités territoriales : pour la part principale le département.

Dans ce dessein, nous avons choisi de vous présenter une situation illustrant une démarche du travail de rue en prévention spécialisée et permettant, nous l'espérons, de susciter, ici, le débat et d'enrichir notre approche afin de lutter contre des situations d'exclusion et de précarité. Notre objectif est de montrer comment la prévention spécialisée s'inscrit dans le partenariat, favorise la cohésion du lien social et apporte une complémentarité dans l'accompagnement, tant sur le terrain qu'au sein d'une réflexion plurielle, et la prise en compte d'une situation d'exclusion, au côté d'un Centre Communal d'Action Sociale (CCAS).

Mademoiselle « B. » est la dernière d'une fratrie de 4 enfants (2 frères et 1 sœur) avec lesquels elle n'a plus aucune relation. Son père est décédé depuis plusieurs années et elle n'a pas revu sa mère depuis longtemps. Mademoiselle « B. » a arrêté ses études vers 12 ans pour rester dans la maison familiale. Elle s'inscrira à l'Agence pour l'emploi à 16 ans et, par la suite, entamera une formation. Elle travaillera 3 mois à la chaîne dans une usine. Le chômage succédera à ce cours épisode professionnel. Elle retrouvera du travail dans le service de restauration d'une usine de Pessac pendant 3 mois, et ensuite, elle occupera divers petits boulots. Pendant un an, elle sera indemnisée, puis n'aura plus aucun revenu. À partir de ce moment, elle vécut aux crochets de sa famille.

À l'occasion d'une absence de la mère, le frère aîné se rend à la maison familiale et lui intime l'ordre de quitter le domicile et de restituer les clés. Sans opposition, elle prit son sac à main et elle partit vivre dans la rue sans jamais plus revenir.

Il y a encore peu de temps, elle n'avait aucune nouvelle de sa famille. Sa sœur aînée vit dans une ville moyenne de Gironde et elle a fondé une famille. Cette dernière n'a pas repris contact avec elle depuis que le frère l'a mise à la porte de la maison des parents.

Les raisons de cette rupture n'ont à ce jour toujours pas été éclaircies. Elle est sans domicile fixe et vit dans la rue de mendicité. Elle s'adresse aux associations caritatives (Secours populaire, Restos du cœur) pour manger, s'habiller et avoir un minimum de produits d'hygiène. La ville de Pessac, dont elle est native, restera sa terre d'attache. Après avoir vécu à droite et à gauche, aux détours d'un terrain en friche, d'une maison en ruine ou d'un petit bois, elle s'est établie sous un porche commun à deux bâtiments d'une petite cité. Au début, les habitants semblaient accepter la chose dans un rapport de compassion pour une jeune femme vivant dans la rue mais, petit à petit, ce rapport s'est dégradé. En effet, ce territoire était devenu, pour elle, très exclusif, et toute personne s'approchant était menacée. Petit à petit, le lieu fut investi de choses et d'autres de plus en plus volumineuses. Le comportement de la jeune femme devint alors ambivalent, car tous ceux qui semblaient menacer sa paix devaient montrer « patte blanche ». Cette femme était en position de promouvoir sa propre conception de vie sans tenter d'établir, pour cela, des connivences. De surcroît, le lieu lui était tellement intime qu'elle décida, non plus d'aller à l'écart, mais d'utiliser les modestes organisations paysagées de la cité comme lieu d'aisance, à la vue de tous. Cette situation provoqua naturellement des plaintes ; pas uniquement en raison de la pollution qu'elle occasionnait mais au regard de son comportement primaire et régressif. Cette situation effraya ses « voisins » car l'insupportable animalité de l'homme contenu normalement par la pudeur se montrait, là, à nu et sans concession. La pudeur est liée au fait que le langage induit au niveau psychique un discours qui implique la nécessité de "voiler" la nudité (surtout féminine).

Son rapport au corps était parfois ponctué d'excès de zèle. Cela la conduisait à faire sa toilette ainsi que sa lessive, dans les diverses fontaines de la ville avec une préférence pour celle située sur la place centrale, à deux pas de la mairie. Contrairement à d'autres SDF, elle ne choisit jamais de rejoindre un groupe ou un autre SDF. Son occupation principale était d'organiser deux grands sacs en plastique qu'elle prenait dans chaque main. Ainsi lestée de ces prothèses en prolongement de son corps, elle partait, tôt le matin, pour effectuer des dizaines de kilomètres par jour. Cette marche à cadence soutenue, n'était interrompue que par de courtes haltes qu'elle mettait à profit pour pratiquer la mendicité.

La prévention spécialisée fut amenée à réfléchir sur sa situation afin de tenter d'apporter de la cohérence dans les actions qui pouvaient être réalisées. Le CCAS engagea les démarches nécessaires pour qu'elle retrouve des papiers d'identité, afin qu'elle ait droit aux dispositifs d'aide (Revenu Minimum d'Insertion et Couverture Maladie Universelle). Une domiciliation sous forme de boîte aux lettres au CCAS a été effectuée. Les attentions suivies du Secours Populaire et les interventions régulières du SAMU social de Bordeaux, ont permis de garder des liens et une observation

autorisant un minimum de protection.

Au cours de l'hiver, une forte baisse de température mit Mademoiselle « B. », qui logeait sous son porche entre les deux bâtiments, en danger de mort. Les habitants des immeubles alertèrent la mairie pour qu'elle soit prise en charge (le placement d'office par le maire pour motif de gravité de situation sociale fait partie de ses prérogatives). Elle fut orientée vers un lieu d'accueil. Ce placement l'a conduite en Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale par mesure de protection avec une tutelle désignée par le tribunal d'Instance de Bordeaux.

Bien que cette période ait indéniablement resocialisé en partie Mademoiselle « B. », elle n'a pu tenir les conditions de vie collective. Elle a parfois manifesté des troubles du comportement et de grands moments psychotiques : repli figé en état d'inertie sans aucune possibilité de contact, période de psychorigidité, méfiance constante, fausseté du jugement, pas d'autocritique, difficulté à effectuer un acte. Alors que c'était une marcheuse endurante, dans cette situation de relégation, une faiblesse physique évidente s'est exprimée. Les échanges avec les autres résidents du Centre furent inexistants et elle coupa tout contact verbal avec l'équipe d'encadrement. Aucune expression intime de ses émotions ne put être relevée. Mademoiselle « B. » ne put tenir les conditions de son contrat pour rester dans le Centre. Les nombreux écarts qu'elle fit au règlement intérieur de l'établissement, entraînèrent la rupture du contrat et la fin de la prise en charge. Les divers passages dans les centres de soin de jour ne furent pas très concluants. Mademoiselle « B. » conjugue de manière cyclique périodes apaisées et bouffées délirantes. Il s'agit bien d'une psychose contemporaine, sans la moindre accointance avec la névrose fût-elle "existentielle" - hélas ou tant mieux pour elle!

L'errance la ramena naturellement sur son territoire d'attachement. Elle reprit le chemin de la rue alors que le printemps était arrivé. L'ensemble des partenaires concernés par la situation se réunirent (Centre médico-psychologique pour adulte, Hôpital psychiatrique, Service d'aide médicale d'urgence (Samu social), CCAS de Pessac, CHRS, Club de prévention - pour sa connaissance du territoire -, police municipale et police nationale) proposa une veille discrète auprès de cette femme dans la rue. Cette assistance se fit de la manière la moins intrusive possible. Les éducateurs de Prévention Spécialisée en lien étroit avec les travailleurs sociaux du CAS purent assurer une présence en raison de leur autonomie de déplacement sur le territoire et grâce à la possibilité de modulation et d'adaptation de leur temps de travail aux situations. La santé physique de Mademoiselle «B.» était alors très dégradée et inquiéta les travailleurs sociaux. L'internement était une mesure de protection immédiate mais au regard de sa trajectoire biographique, une situation de captivité représentait un risque quasi certain de décompensation psychologique pouvant entraîner une mélancolie mortifère. À la lueur de l'analyse clinique, le choix a donc été fait, d'avancer pas à pas en mettant en place les mesures de protection.

Petit à petit, la confiance se fit et un jour Mademoiselle « B. » accepta de monter dans la voiture d'un travailleur social pour aller faire un examen médical et visiter un hébergement. À cette occasion, elle échangea brièvement sur certains points de la vie, laissant apparaître une étrange lucidité. Cet accompagnement lui permit de garder sa liberté tout en assurant sa survie. Après plusieurs tentatives, plus ou moins heureuses, de placement en chambre d'hôtel (de temps à autre, elle refusait la chambre car elle n'était pas à sa convenance), elle vit aujourd'hui, dans une maison relais[16]. Elle s'alimente normalement et est attentive à son hygiène corporelle. Elle échange un peu avec les autres pensionnaires et elle peut aller et venir jusqu'au bout de « son » monde, afin de porter sa vie. À ce jour, elle dit être heureuse de vivre dans cette maison. Elle passe de longs moments à l'entrée comme perplexe d'être chez elle. Elle a visité sa mère plusieurs fois. Elle ne participe que rarement au fonctionnement collectif et elle ne s'exprime pas lors des réunions. Cependant, elle a écrit une carte postale au CHRS où elle avait passé quelques temps d'hiver pour dire à l'éducatrice qui s'occupait d'elle qu'elle était bien arrivée[17].

Cette situation nous montre qu'une mosaïque de solutions s'est organisée autour de cette situation d'errance. Les réponses apportées ont été, peu ou prou, à la hauteur, mais ont résolument été collégiales. Elles ont embrassé la médecine, le psychiatrique, le social, l'humain. Nous avons tenu à promouvoir la diversité des réponses sans tomber dans le travers d'une focalisation sur la maladie mentale. Nous avons réfléchi collectivement à ne pas nous organiser dans un système binaire qui aurait été du type : hébergement en foyer ou hébergement dans un hôtel, placement en centre de réinsertion ou hospitalisation en secteur psychiatrique. Nous avons avancé par expérience empirique. L'accompagnement des éducateurs de rue fut en lien direct avec celui du personnel du CCAS, et conjugué à celui du Samu social, à celui du Centre médico-psychologique pour adulte, à celui du CHRS, à celui de l'hôpital psychiatrique ainsi qu'à la présence bienveillante de la police municipale et nationale. L'ensemble des intervenants, par leur analyse clinique, ont permis de coordonner les démarches en permettant de savoir qui fait quoi, comment, avec qui et surtout de ne pas déborder de sa fonction. Nous avons privilégié la part active de Mademoiselle « B. » dans le soutien que nous avons apporté.

Conclusion

La souffrance du sujet est au premier plan du travail social et le champ social constitue un lieu où une approche clinique fait fonction de réponse, de solution non idéale mais avec une face créative permettant un « bricolage » où il est primordial d'être attentif aux effets de la parole[18].

Nous avons construit une approche unifiée en insistant sur le un par un et le pas à pas (Delius, 2009)[19]. Nous avons pris en compte ce qui est aperçu dans la singularité du sujet en souffrance et établi des liens entre les différents intervenants. Nous avons pris le temps et évité l'action précipitée à visée réparatrice qui souvent dénie la particularité de l'individu et défausse chaque institution d'une responsabilité non administrative.

Les outils, les savoir-faire, les approches et les points de vue des intervenants en prévention spécialisée et de l'ensemble du partenariat social ont été à l'épreuve. C'est à partir de la singularité du sujet qu'un sens a été recherché. Le travail engagée autour de cette personne a ouvert sur la nécessité d'un "bricolage" pour la rebrancher a minima dans ce qui restera un "simili lien social" de secours.

La modernité occidentale a pris la forme d'un renoncement de l'État vis-à-vis des individus qui, pour exister, doivent tâcher de faire leurs traces (Chauvier, 2006)[20]. Les individus doivent trouver de l'identité dans le lien avec les parents, la participation à la vie locale, le crédit à la consommation, etc.

16 - Les maisons relais accueillent des personnes en grande difficulté d'insertion sociale, ne pouvant accéder à un logement ordinaire. L'objectif est d'y résider de manière durable. / 17 - Le CHRS est dans un autre quartier de la ville. / 18 - Scarone (E.), 2003. Le choix éthique du sujet. Champ Social, Nîmes. / 19 - Communication personnelle de Monique Delius, psychanalyste de l'ECF et « régulatrice » du Groupe d'Échange Interinstitutionnel de Pessac (Gironde). / 20 - Chauvier (É.), 2006. Anthropologie. Allia : Paris.

Pour Mademoiselle « B. », la question ne s'est posée pas de cette manière. L'impossibilité de lire clairement l'importance de leur présence dans la communauté l'a sortie d'un parcours d'identification biographique. L'errance de Mademoiselle « B. » exprime des tentatives désespérées de survie qui se sont cristallisées en symptômes.

Les violences en acte et les violences subies organisent des conséquences sociales et individuelles sur lesquelles nous avons la charge non seulement de nous pencher mais encore d'agir avec intelligence ; sans avoir la naïveté de croire que nous pourrions être en capacité de produire et dupliquer des modèles-solutions. Notre démarche est de revoir de manière permanente nos concepts éducatifs, de retravailler sans cesse nos approches, d'accorder nos actes en fonction des situations d'une société en mutation. Le travail de rue en Prévention spécialisée nous rend vigilants au fait de ne pas entretenir un espace caricaturalement désigné mais de donner toute sa dimension à l'altérité.

Tout en privilégiant le *sujet*, l'approche de prévention spécialisée au cœur du partenariat social local nous a permis de travailler la périphérie du cas et d'agir par ricochets sur l'environnement institutionnel. Le travail engagé nous a empêchés de glisser vers des désignations génériques et a fragilisé salutairement la posture convenue que l'idée la plus acceptable serait de ne rien en dire de plus lorsqu'un modèle administratif peut s'appliquer.

Philippe Roux
Directeur de l'équipe d'éducateurs de Prévention spécialisée Action Jeunesse Pessac, Gironde
Texte présenté au 2e Forum International des Travailleur Sociaux de rue (Bruxelles - 2010).

L'importance du lien dans l'estime de soi

Contribution de L'association FREDERIC SEVENE (33)

Le concept d'estime de soi a été défini pour la première fois en 1890 par le psychologue américain William JONES qui expliquait que «l'estime de soi se situe dans la personne, et qu'elle se définit par la cohésion entre ses aspirations et ses succès».

Sigmund Freud s'est aussi penché sur l'estime de soi et son rapport avec le narcissisme. D'autres auteurs ont cherché à donner une définition de ce qu'est l'estime de soi, mais tous ne sont pas d'accord ni très clairs sur ce qu'est réellement l'estime de soi. D'après certains psychologues, l'estime de soi se réfère à la valeur que l'on se donne soi-même dans différentes sphères de notre vie.
Le terme « estimer » du latin « oestimare » signifie « déterminer une valeur » et «avoir une opinion favorable sur ». Il s'agit de poser un jugement sur soi-même, sa valeur et ses capacités, en s'appuyant sur une conscience et une connaissance de soi, relative et plus ou moins limitée selon l'âge de

la personne. L'estime de soi n'est pas statique mais constitue un système dynamique à la fois stable, permettant à la personne de se reconnaître d'un moment à l'autre et permettant aussi aux autres personnes de la reconnaître, tout en étant relativement flexible et changeant, assurant ainsi à la personne la possibilité de s'adapter et d'évoluer en fonction des réalités et des besoins nouveaux.
C'est l'estime de soi qui est déterminante dans le fait que l'enfant va pleinement se réaliser, devenir créatif et se construire une vie qui lui plaît. Cette force intérieure va lui permettre d'aller à la rencontre d'autrui, d'être tolérant, d'élaborer des projets, de prendre des risques qu'il aura évalués. L'enfant qui a confiance dans ses possibilités et qui a une bonne estime de lui-même sait plus facilement s'adapter à des situations nouvelles. L'estime de soi n'est rien d'autre que l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes. Cela transparaît dans la façon de parler de soi mais aussi dans les pensées et dans les actes.

Pour se sentir exister, chaque être humain doit être assuré d'une estime de lui-même suffisante. Cette estime de soi naît, se construit et se maintient dans le rapport à autrui, dans l'estime de l'Autre. Les modalités d'interaction précoce, la valeur donnée par l'entourage aux comportements et les modes de réponse qui en découlent, ont un rôle essentiel dans la construction et le maintien de l'estime de soi.

Dans les interactions précoces citées ci-dessus, nous pouvons penser notamment au concept de lien d'attachement.

"L'attachement naît des interactions réciproques entre un enfant et l'intervenant principal, que ce soit un parent ou n'importe quel autre intervenant à long terme. Un enfant qui voit qu'une ou des personnes lui apportent une «base sécuritaire» est capable d'explorer son monde en confiance et en sachant qu'il est protégé de tout ce qui peut être dangereux" (Leiberman, 1991).

Les interactions qu'il vit avec les personnes de confiance sont relativement homogènes, réconfortantes et prévisibles à la longue. De ces relations, l'enfant apprend : «On me comprend et je suis en sécurité». Les enfants qui établissent un attachement solide avec leurs intervenantes dès le plus jeune âge font preuve de meilleures compétences sociales et exploratoires que les enfants dont le lien n'est pas aussi riche. Que se passe-t-il lorsque ces interactions positives permanentes font défaut à long terme ? Le sens de maîtrise de la situation s'en trouve nettement diminué chez l'enfant. S'il apprend que ses besoins ne sont pas satisfaits, ce dernier a l'impression de n'avoir aucun impact sur le monde. Tout ce qui l'entoure devient donc imprévisible et désordonné et ce sont ces valeurs qui l'inspireront dans son comportement. Il lui sera difficile de découvrir ses propres sentiments puisque personne ne les lui aura fait comprendre. L'étape de la compréhension des sentiments d'autrui représentera alors une tâche monumentale. Son concept de soi en souffrira également, car il aura appris que «personne ne l'écoute» et il en aura déduit: «Je ne vaux rien».

C'est une nécessité pour l'enfant de développer une relation privilégiée avec son entourage, d'abord avec les adultes puis avec ses pairs. L'enfant va reproduire ses liens d'attachement dans d'autres milieux, de plus en plus larges et ce qu'il se sera approprié sera la base de communication avec autrui.

Ainsi, la possibilité d'accéder à une autonomie d'action mais aussi de pensée et la construction de l'estime de soi sont très liées au type d'attachement (sécure, insécure : ambivalent et évitant), décrit par M. Ainsworth.
Un attachement sécure se met en place lorsque le nourrisson expérimente qu'il peut compter sur son parent quand il a besoin d'être consolé ou réconforté. Ainsi, se construit chez le nourrisson l'image d'un Autre fiable en même temps qu'une image valeureuse de lui-même. On trouve ici les prémices du lien entre estime de soi et estime de l'Autre. Dans ce cas, la capacité de se séparer et d'explorer l'environnement sera facilitée par cette image de fiabilité.

Un attachement insécure ambivalent (ou angoissé) se met en place lorsque le parent témoigne d'une certaine attention mais manque de disponibilité, varie dans ses réponses sans justification compréhensible pour l'enfant, présente des attitudes imprévisibles. L'enfant n'est pas sûr de pouvoir toujours compter sur le parent, ni de compter sur lui-même. Dans ce cas, la capacité de se séparer et d'explorer l'environnement peut devenir problématique.

Un attachement insécure évitant se constitue lorsque le parent est agressif et méprisant de façon régulière. L'enfant est sûr de ne pas pouvoir compter sur le parent, ni de compter sur lui. L'enfant tente de s'organiser pour survivre face au modèle de rapport de force qui lui est offert en évitant d'exprimer ses émotions et ses besoins. Des dysfonctionnements organiques (biologiques, génétiques, traumatiques...) peuvent jouer un rôle majeur dans la genèse de troubles du comportement.

On voit bien ici que dans le cas d'un attachement sécure, l'estime de soi étant de qualité, les séparations et les explorations seront harmonieuses. Les ruptures pourront être gérées sans remettre en question la solidité du lien qui lie la personne à son « référent », parent, ou autre figure d'attachement que parfois nous, éducateurs pouvons représenter.

Dans les deux autres « modèles » d'attachement, les bases affectives sont plus fragiles et peuvent générer de l'angoisse et de réelles difficultés à aller vers l'autre en confiance, à faire des projets, à s'adapter à un milieu inconnu, etc.

Nous avons le sentiment que finalement, ce que viennent chercher les jeunes dans la relation avec les éducateurs, c'est une permanence, un attachement sécure. Pour beaucoup d'entre eux, nous constituons un repère important, un lien dans leur propre histoire (évocations de souvenirs et de vécu commun), un lien avec les structures extérieures. Ils viennent chercher un tuteur qui va étayer leur construction identitaire, leur recherche de projets et qui les aidera à faire face aux diverses ruptures auxquelles ils doivent faire face. Ils cherchent également souvent à ce qu'on les aide à restaurer une estime d'eux-mêmes parfois défectueuse.

Il nous semble absolument central dans l'accompagnement de ces jeunes de prendre en compte cette dimension de lien afin de les aider à traverser un certain nombre de ruptures passées, présentes ou futures.

Cependant, le travail social est en mouvement. On voit apparaître des dynamiques de quartiers, notamment par le biais de l'apparition de la politique de la ville. Le travailleur social n'est plus seulement un technicien qui par une relation d'aide professionnalisée va sortir un individu en difficulté de sa position. Il est au carrefour d'une multitude d'interventions, il travaille en partenariat, il est associé tant aux représentants des administrations qu'aux politiques locaux.

Les dispositifs existants et sans cesse en mouvement concernant l'insertion socioprofessionnelle des personnes n'offrent que des réponses ponctuelles qui répondent seulement à un aspect de la problématique. Les actions menées ne prennent que très rarement en compte la globalité de l'individu, son parcours, son histoire, ses désirs et ses aspirations. Sans cesse renvoyés à des structures différentes pour n'obtenir que des propositions partielles, les sujets que nous accompagnons se sentent souvent pas entendus, pas reconnus totalement, parfois même un peu morcelés.

Il est donc difficile d'inscrire notre action dans une continuité et une cohérence. De plus, nous sommes nous-mêmes sujets à de nombreuses incertitudes concernant notre avenir. En effet, le travail de prévention spécialisée mais de manière plus large le travail social et l'aide aux personnes n'ont plus l'assurance d'un financement pérenne des actions menées. D'un service public garantissant une sécurité à chaque citoyen et des droits universels, on passe à un désengagement de l'Etat, des restrictions budgétaires, la culpabilisation des individus face à leurs problèmes, une répression de plus en plus pesante.
On se tourne alors vers des appels à projets, on va chercher des financements auprès de groupes privés, mais cela ouvre tout de même un réel débat éthique.
Alors que les besoins de base ne sont plus garantis pas l'Etat, l'insertion sociale des jeunes, public qui nous concerne, est un enjeu majeur de notre mission.

Différents projets ont émergé cette année qui reflètent un réel besoin de notre part de proposer aux jeunes une notion de permanence. Envie de créer un chantier d'insertion, outils mis en place pour proposer des parcours d'insertion aux jeunes (partenariat avec la ville, Réagir, etc.), permanence pour les familles (pour restaurer le lien intrafamilial mais aussi entre les familles, et entre elles et nous), chantier à venir pour la construction d'un lieu de rencontres à Château Raba, etc.

Proposer du sens et une sécurité affective dans la relation avec les jeunes que nous rencontrons au quotidien est très difficile dans ce contexte mouvant et instable. Nous avons parfois le sentiment d'être des témoins impuissants, des passeurs errant entre des jeunes en quête d'un avenir et une société que l'avenir inquiète.

« Le tout dans l'audace, c'est de savoir
jusqu'où on peut aller trop loin »
Jean Cocteau [21]

À l'heure où la globalisation du capitalisme exacerbe l'individualisme, la compétition, le chacun pour soi, les travailleurs sociaux de rue se placent en sentinelle afin de rendre les chuchotements de ceux qui suffoquent, privés de mots. Cette position nous demande de requestionner nos valeurs, les préciser et les décliner dans les actes au quotidien.

Plusieurs acceptions de l'éthique ont été avancées qui diffèrent selon leurs auteurs qu'ils soient issus des sciences sociales ou des sciences biologiques et médicales. Il y a une vingtaine d'années, le travail social s'est saisi de l'éthique, parfois sur un ton défensif, mais de manière à construire ou reconstruire l'identité professionnelle.

La morale lie, canalise, unifie, l'éthique dénoue des habitudes et vise à sortir des moules et des empreintes (Imbert, 2009)[22]. L'éthique professionnelle ne peut s'extraire du contexte socioculturel, de la culture, de la religion, du politique. Elle se réfléchit à la lueur des mutations sociales et elle ne peut être pensée en dehors de la sphère économique et politique, des nouvelles technologies, de l'apparition des nouveaux métiers du social, du contenu des missions, de la commande sociale et du partenariat (Berton, 2009)[23]. Car la mise en œuvre des moyens nécessaires pour permettre à des hommes et des femmes de sortir de situations d'exclusion demande de réfléchir à la question de l'attitude envers l'autre.

L'arasement dans les années 2000 des acquis de l'expérience du travail social depuis la fin des années 1950, nous confronte à nos limites et doit secouer notre imagination pour construire des règles qui ne soient pas bafouées par l'économie de marché.

Nous prendrons l'option de considérer que l'éthique est liée au caractère particulier de l'homme, à sa singularité, à sa liberté et à sa responsabilité. L'éthique se conjugue donc à la déontologie de la profession, à l'aspect collectif de la pratique. La question de l'éthique s'envisage par le biais de la clinique afin de décaler le travailleur social de l'objectivation interactive à laquelle il est soumis au quotidien.

Aujourd'hui, la réalité tente de mimer l'imaginaire qui cherche à franchir les bornes de cette même réalité. Nous devons lutter contre une forme de dégénérescence sociale afin de stopper l'accélération des phénomènes d'ordre réactionnaire et régressif. La peur de la différence et de l'altérité conduit nos sociétés occidentales à instaurer sans vergogne une uniformisation pour effacer les traits de division et clore l'espace possible de création.

Les firmes multinationales contrôlent l'état du marché et la marge politique est étroite. Notre engagement professionnel impose une réflexion éthique partagée s'attachant à la déconstruction et la refondation de nos valeurs afin de mettre en mots les contraintes morales et lutter contre l'unification des pratiques. L'espace professionnel raisonné d'une éthique partagée nous propose d'aller au-delà de nos convictions personnelles en se nourrissant de la diversité des sujets et des identités professionnelles.

Le monde contemporain nous demande de poser collectivement les problèmes et d'analyser les écueils du travail social afin de rester réactifs à la fossilisation des valeurs professionnelles. Notre projet éthique doit s'opposer aux règles qui lient et assujettissent les individus en reconnaissant l'essentielle singularité des situations. Les rapports sociaux sont aujourd'hui phagocytés par une réglementation opportuniste, une normalisation, une codification, une mise en scène de la procédure et, de surcroît, les actions éducatives sont ainsi prises dans les rets des grilles d'évaluation et des pernicieux appels à projet.

Cette situation - trop condensée par notre propos - nous engage à faire contrepoids sur les politiques, sur les administrations ; être le grain de sable qui empêche la machine de nous écraser.

Le découpage administratif de la détresse et la formalisation de nombreux dispositifs ne correspondent pas souvent aux situations singulières qui conjuguent la plupart du temps plusieurs problématiques. Notre pertinence repose sur la capacité à imaginer des parcours originaux pour que les personnes en grande difficulté saisissent un fil qui leur permette d'envisager un avenir sur lequel elles puissent avoir un minimum de prise. La possibilité de construire, au cas par cas et peu à peu, une relation éducative donne à notre engagement professionnel une identité originale qui doit apporter matière et durée pour une lisibilité des pratiques éducatives.

Nous ne pouvons être dans un engagement professionnel sans nous confronter à l'incertitude et aux paradoxes, sans parler d'un rapport subjectif au bien et au mal. L'analyse clinique fait vivre l'éthique professionnelle en discutant le rapport aux sentiments, en analysant nos actions dans les milieux qui tendent à se déshumaniser. L'attachement au refus de l'uniformisation des styles de vie et à la lutte contre la spoliation des ressources culturelles est le coût obligé à l'éthique de la profession. Notre rôle est de mesurer les alliances d'aujourd'hui qu'impose le jeu social. C'est dans la réciprocité des libertés et dans les finalités des institutions que se posent les questions éthiques liées aux activités et pratiques du travail social. L'enjeu éthique nous permet de relativiser notre soif d'identité, de rompre avec le «quant à soi » et de parvenir à dessiner des limites à géométrie variable ; en somme, d'être dans l'acceptation de l'autre et de la confrontation critique.

Le pari actuel est de ne pas se contenter de se croire en règle, mais de bousculer l'assurance des convenances et de ne pas se contenter des évidences. La question éthique conduit à un travail de dé liaison, de dépliage des règles . Elle invite à ne pas réduire notre action à une entreprise

21 - Cocteau (J.), 1979. Le coq et l'arlequin. Stock, Paris.
22 - Imbert (P.), 2000. La question de l'éthique. Edition Matrice, Vauchrétien.
23 - Berton (J.), 2009. Éthique et clinique. Communication à l' IRTSA de Talence.

de régularisation. S'il peut n'apparaître que comme un représentant de la loi sociale, le travailleur social de rue n'est pas le gardien des règles. Il doit se défaire de cette posture. Si nous considérons que la règle contraint la personne, nous savons bien que c'est la loi qui libère le sujet. Et par analogie, nous pourrions dire que, si la morale nous contraint, l'éthique professionnelle est la grandeur de la liberté du travailleur social de rue. Il se doit donc d'interpeller, au-delà de ses enjeux imaginaires, le sujet porteur d'une parole et d'un désir singulier (Imbert, 2000)[24].

La question éthique est le chantier permanent de la mosaïque sociale. Trois signifiants de notre temps doivent alimenter cette question. Il s'agit du rapport actuel à l'évaluation, à l'information/communication et à la surveillance.

Évaluation. Nous vivons dans une société qui s'emballe pour légiférer et qui veut s'appuyer sur une culture du chiffre. L'ère, désormais durablement engagée, de l'évaluation (Miller & Milner, 2004)[25] représente un risque pour l'indépendance nécessaire à l'action des travailleurs sociaux de rue comme pour le respect des individus. Il ne faudrait pas que la recherche de la transparence disloque les liens sociaux, produise de l'angoisse institutionnelle et « désorganise ce qu'elle prétend optimiser » (Maleval, 2010)[26].

Le discours tenu par les évaluateurs que l'évaluation est garantie par la fiabilité des procédures et serait absolue, est proprement malhonnête, car toute évaluation est relative parce qu'elle dépend d'un choix méthodologique. Le modèle mathématique repose sur le choix décisif de chiffrer tel élément plutôt que tel autre. Avec cette nouvelle croyance «scientiste», il est à craindre que les singularités ne soient balayées comme des cendres par le vent. Dans notre société du XXIe siècle, l'impératif de la compétitivité et la peur du chômage ont détruit les anciennes solidarités. L'individu doit être intransigeant, sans état d'âme, au nom de son intérêt personnel ou de celui de son entreprise (Pfauwadel, 2010)[27]. L'évaluation produit une rupture dans le rapport au travail et à la société. La force actuelle des processus d'évaluation est de produire une somme de documents, illisible et opaque pour le commun des mortels (LNA, n° 10 : 17-19)[28]. Accepter de rendre compte est un principe démocratique et un moyen républicain de bonne utilisation des deniers publics. Évaluer pour conforter des modes, valider des thèses ou encourager des technostructures abusives est une démarche bien différente.

Le binôme information/communication. Le flot croissant d'informations à gérer exige de nous une rapidité d'adaptation et une interrogation permanente de nos concepts afin de préserver la pertinence des orientations éducatives. D'aucuns prétendent qu'il faut se saisir de Facebook pour communiquer nos actions : être dans le réseau social de la toile. Que c'est par ce réseau que des solidarités effectives se créent et que les jeunes vont pouvoir organiser leur avenir. À méditer ! Personnellement, je suis très sceptique quant à ce moyen d'envisager le rapport au monde. Je demeure terrorisé par la « dataveillance » et par l'exhibitionnisme généralisé » (Jaudel, 2010)[29].

Certains C.V. font valoir leur adhésion à Facebook avec leur identifiant afin de donner connaissance de leur environnement (des amis !...), pour mieux se vendre. Comme si la vie privée était maintenant un problème de has been. Il serait inquiétant que le fait de ne pas être référencé dans Facebook soit un signe notoire de marginalité ou d'inadaptation. Le revers de la médaille du réseau social se dessine dans l'immense liberté que propose Internet. Cracker la confidentialité est désormais une application recherchée. Quant à sortir du réseau social Facebook, cela tient, à ce jour, de la performance.

Avec l'époque postmoderne (Azuma, 2008)[30], la distinction entre original et copie disparaît laissant une place inquiétante au simulacre. Les nouvelles technologies manipulent l'imaginaire avec une précision et une dextérité jusqu'ici inédites. Nous sommes pris dans un tourbillon d'informations/communications qui nous laisse peu de possibilités de recul. Tout est construit en dossier sans continuité dans un monde de technostructure. L'omniprésence des techniques de l'information, tout en favorisant la profusion de messages informatifs, conduit à l'incertitude de la communication (Wolton, 2009)[31]. Wolton démontre que non seulement le travail d'information ne sert pas forcément la démarche communicationnelle, mais qu'il peut même la desservir. L'interactivité que suscite le système fait que le récepteur est désormais un acteur qui lutte pour proposer, voire imposer sa vision du monde.

La manipulation compulsive des « smartphones » en est un exemple. Ce nouveau genre de téléphone aurait la capacité de combler les désirs en faisant apparaître des images à volonté et en permettant de télécharger à l'infini des applications sur tous les sujets. L'information/ communication au travers du « doudou pour les grands » (Laronche, 2010)[32], que l'on touche de manière sensuelle, fait entrer dans la dimension du lien permanent, subtilise la nécessaire capacité à être seul et contracte l'espace-temps au profit de l'immédiateté.

La surveillance et télésurveillance. La question du regard est un point de crispation de nos sociétés. La volonté d'un monde contenu passe aujourd'hui par une surveillance technique et scientifique des espaces sociaux, quitte à passer, encore une fois, par Internet (surveillance d'amateurs policiers anonymes pour la frontière Mexique/USA, Google Earth, etc.). Dans le délire généralisé de la transparence et du sécuritaire, comme le fait remarquer Wajcman (2010)[33], on cherche à voir jusqu'à la transparence. Ce ne sont plus les criminels que l'on surveille mais les innocents, suspects putatifs ; comme pour rendre les gens plus honnêtes dans leur quotidien. Ce dévoilement généralisé laisse entendre que celui qui ne voudrait pas être vu cacherait quelque chose. Cela irait-il jusqu'au dévoiement ?

Avec ces exemples, il ne s'agit pas de refuser l'évolution des technologies ou de prôner toutes les valeurs du passé mais de manier la question éthique dans ces débats de société pour mieux saisir les questions qui se posent au sujet, aux travailleurs sociaux et aux institutions.

Ces dernières années, des mesures répétitives ont sérieusement ébranlé nos institutions sociales : mise en « garde à vue » des 0-3 ans (dépistage précoce des prédispositions à la délinquance), lois sur la délinquance des mineurs, mode de l'évaluation, vidéo-surveillance, mise en place de couvre-feux, entretien du sentiment d'insécurité, expulsions, etc. Ce sont les signes d'une déliquescence du lien social qui nous engagent, de fait, dans la question éthique afin de lutter contre les maux des temps modernes : la solitude, les sans-nom, les sans-visage.

24 - Ibid. / 25 - Miller (J.-A.) & Milner (J.-C.), Voulez-vous être évalué ?, 2004. Grasset, Paris / 26 Maleval (J.-CC.). « L'évaluation suspicieuse », LNA, n° .10, 2010. / 27 - Pfauwadel (A), « Travailler tue », LNA, n° 10, 15, 2010.
28 - Conversation de psychanalystes : « Psychopathologie de l'évaluation », LNA, n° 10 : 17-19. / 29 Jaudel (N.), « La vie privée, un problème de has been ? », 2010, LNA n° 10 : 14. / 30 Azuma (H.), 2008 (Réed. 2001) Génération Otaku. Hachette littérature, Paris.
31 Wolton (D.), Informer n'est pas communiquer, 2009, CNRS, Paris. / 32 - Laronche (M.), « Le portable, un doudou pour les grands », Le Monde, jeudi 16 septembre 2010. / 33 - Wajcman (G.), L'oeil absolu, 2010, Denoël, Paris.

La volonté de rationalisation et de quantification, les moyens de marchandisation, *de scoring, de lobbying*, de gouvernance, ainsi que l'apologie du care entrent en force dans les nouveaux concepts et termes du travail social. Il est donc salutaire de faire la critique de la complaisance du monde européen et de chasser les entités morbides qui traversent notre société. Il ne s'agit pas de se laisser aller à des considérations psycho-socio-éducatives mais de susciter de l'audace et de la pugnacité contre l'effacement contemporain du sujet, d'accepter l'imprévu, de rejeter les totalités de pensée trop évidentes et de laisser la place aux équivoques de la parole et aux trous du langage. Ne pas laisser le politique régler seul les problèmes posés par la société est une exigence éthique qui doit être naturelle pour le champ social. Il est de notre responsabilité d'inventer les nouvelles articulations du travail social. La pratique du travailleur social de rue nous invite aujourd'hui à une dynamique sans nostalgie, ancrée certes dans nos savoir-faire, nos formations et nos bilans, mais cependant très confiante dans notre capacité à accompagner le sujet singulier. Celui-ci se heurte à l'impétuosité des transformations sociales et se perd dans la complexité des chemins de traverse. Notre posture éthique est la meilleure garantie de l'ouverture de notre métier, de sa créativité et de sa capacité d'engagement.

Philippe Roux
Directeur de l'équipe d'éducateurs de Prévention spécialisée Action Jeunesse Pessac, Gironde
Texte présenté au 2e Forum International des Travailleur Sociaux de rue (Bruxelles - 2010).